ABEL HERMANT



Les Transatlantiques



PARIS

MODERN-BIBLIOTHÈQUE

ARTHÈME FAYARD EDITEUR

Prix : 0 fr. 95 Net l'ouvrage complet. Édition Illustrée

ABEL HERMANT

LES Transatlantiques



PARIS

MODERN-BIBLIOTHÈQUE

ARTHÈME FAYARD, ÉDITEUR

78, boulevard Saint-Michel, 78

LES

Transatlantiques





Le comte et la comtesse Urbain de Tiercé.

ABEL HERMANT

LES
Transatlantiques

Illustrations d'après les aquarelles

DE

HERMANN-PAUL

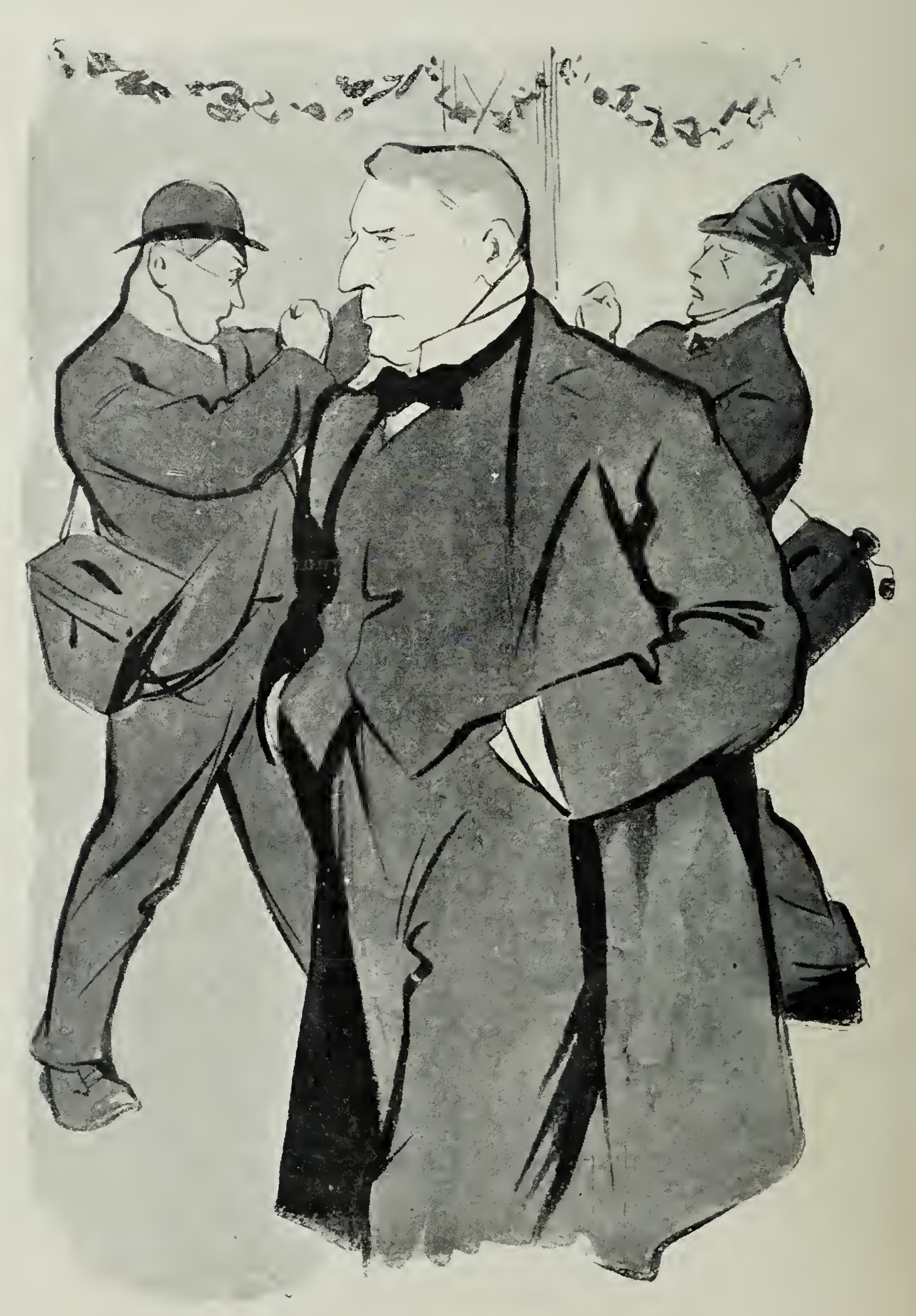


PARIS

MODERN-BIBLIOTHÈQUE

ARTHÈME FAYARD, ÉDITEUR

78, BOULEVARD SAINT-MICHEL, 78



Jeremy Shaw.



DES PETITES FILLES EN ROBES A PEU PRÈS LOIE FULLER JETTENT A PLEINES POIGNÉES DES ORCHIDÉES.

CHAPITRE PREMIER

WEDDING

Où?

Il faudrait être bien avisé, avoir un singulier sens des longitudes et des latitudes, pour faire le point du premier coup d'œil.

Imaginez un hall pour géants. Les murs de soutènement, qui ont une hauteur d'au moins trois étages, sont revêtus de faux granit gris. Colonnes engagées, à chapiteaux égyptiens. Là-dessus, une armature de fer, légère, vitrée, formant dôme. Les verrières inférieures sont à sujets, style « palais de l'Industrie », mais dans les nuances éteintes. Au-dessus, des verres bleu pâle alternent avec des verres opalisés; et encore au-dessus, ce n'est plus que du verre de vitre, mais caché par un ample velum. Le long des nervures de fer, il y a d'innombrables cabochons multicolores, qui, le soir, doivent être lumineux. Au centre, une couronne d'orchidées est suspendue, à environ cinquante mètres du sol, par quatre cordons d'orchidées; quatre festons d'orchidées relient la couronne aux chapiteaux des colonnes d'angle. Les murs de faux granit et les fûts des colonnes sont habillés de velours jaune à crépines d'or.

Gare de chemin de fer? — Mais alors, décorée pour quelque arrivée de souverains. Et puis la porte du fond, haute à elle seule comme une maison de cinq étages, ouvre sur un parc qui n'a pas du tout l'air d'un jardin de cantonnier. — On aperçoit, derrière les arbres, une silhouette de chapelle.

Salle d'exposition? — Peut-être : car, juste au centre, sous la couronne, est édifiée une vitrine de la taille d'un petit hôtel, où sont exhibés pêle-mêle des objets de toute nature, notamment des joyaux extraordinaires, avec des cartes de visite posées sur chaque boîte et sur chaque écrin. On peut consulter le catalogue, qui est à la disposition du public, sur un lutrin d'église. Le mobilier est également un mobilier d'exposition. Tous les spécimens connus du style Empire, et toutes les couleurs : vert mat, rouge terne, rouge franc, bleu glacé, mauve et bouton d'or.

Ou bien, tout simplement, une serre? — Si on veut, puisqu'il y a aussi une collection unique de plantes exotiques et de fleurs rares.

Cirque nautique? — Oui : il y a un bassin où on jouerait comme chez soi les pantomimes de la rue Saint-Honoré. — A l'extrémité du bassin, dans un bouquet d'arbres, le Louis XIV de la place des Victoires.

Tour Eiffel? — Au fait... Il y a quatre ascenseurs, dans les quatre angles. Des ascenseurs foudroyants. Ils montent les gens à la galerie, tout là-haut, où on aperçoit des buffets, des bars.

Voici la seule petite indication un peu précise de lieu et d'époque :

Vous avisez un carton attaché au tronc d'un palmier. Il y a quelque chose d'écrit. Vous supposez que c'est une inscription botanique. Non. Le carton porte cette mention, en langue anglaise : *Ne crachez pas sur le tapis de la Savonnerie.*

Foule.

Foule aussi peu définissable que le décor.

Ce qu'on reconnaît le plus vite, c'est les domestiques. Ils portent l'habit à la française, peu seyant à des gaillards si athlétiquement musclés. Ils portent le catogan poudré, qui est d'un effet comique sur leurs têtes toutes rondes, joufflues, *pink and white.* — Quelques nègres.

Maintenant, des hommes, des femmes, des boys.

Hommes et boys portent uniformément le complet-veston. Les femmes, le costume tailleur.

Presque tous, hommes et femmes, écrivent continuellement, fiévreusement et n'importe où, sur une chaise, sur le rebord d'une caisse à fleurs, sur leurs genoux. Chaque feuillet, aussitôt noirci, est emporté par un boy, qui enfourche sa bicyclette (garage à la porte), disparaît, revient, emporte un autre feuillet, et ainsi de

suite. Des femmes rôdent, en prenant des notes, autour de la vitrine. Un des hommes, au lieu d'écrire, dicte. Il marche à grands pas : son secrétaire (une femme) le suit, tout en typant. Elle porte la machine à écrire pendue à son cou par une courroie, comme les aveugles portent leur orgue de Barbarie.

Aux environs de la porte, plusieurs photographes arment leurs appareils à instantanés. Un d'eux s'apprête à cinématographier quelque chose qui, assurément, va entrer par là. Prêt à chronométrer le passage de ce quelque chose, un jeune homme, d'allure sportive, se tient au seuil, son chronomètre de course à la main.

Enfin, deux autres personnages trimbalent une grande cage d'osier, renfermant de nombreux pigeons, qui ne sauraient être que des pigeons voyageurs.

Un incident. Deux des complet-veston, animés par la concurrence, se sont d'abord regardés de travers. Des regards on est passé aux mots, puis aux coups. Quelques répliques d'assistants chuchotées nous révèlent que ces messieurs sont reporters. Ils représentent les deux grands organes rivaux des Etats : le W... et le H... Avant de les séparer, on croit devoir télégraphier à leurs patrons respectifs, qui sont en déplacement, l'un à Johannesburg, l'autre à Massaouah. Les deux *editors* câblent immédiatement leur réponse, qui est laconique et identique : « *Cognez. Gratification.* »

Ce n'est qu'un incident. La tenue est en général décente. On se taît. Musique lointaine. Concert sacré. Sacré, si on l'entend comme les Anglo-Saxons, qui mettent le *De profundis* en tête de leurs programmes dominicaux et qui continuent par le *Tarara boom de Ay*. Ça ne va pas jusqu'au *Tarara*, mais il y a bien du méli-mélo.

Brouhaha.

Clic de déclanchements. Instantanés en feu de peloton. Messenger boys. L'homme qui dicte, dicte pas gymnastique. La secrétaire qui marche n'en peut plus. Un cortège, évidemment nuptial, s'avance, du fond du parc, vers le hall. Lâcher de pigeons voyageurs. Un des pigeons fait Saint-Esprit au-dessus du couple des mariés.

LUI, redingote. Grand, blond, les yeux bleu faïence très pâle, le profil accusé, la tête étroite. Un peu osseux, plus racé que distingué : par exemple, tous les signes de race, comme si on l'avait choisi entre tous pour battre le record de la race.

ELLE, satin ivoire. Des perles et des perles. Des saphirs. Elle a l'air de demander grâce. Pas jolie. Un charme de Cendrillon déguisée.

Devant eux, marchant à reculons, une douzaine de tout jeunes garçons costumés en pages du sacre de Charles X (satin blanc), et une douzaine de petites filles en robe à peu près Loïe Fuller. Ils et elles jettent à pleines poignées des orchidées sous les pas des époux. Chaque geste de chaque enfant revient à cinq dollars.

Le reste du cortège est bizarrement panaché. Des femmes exquises et d'autres caricaturales. De même pour les toilettes. Une des sœurs de la mariée, coiffée en bandeaux, donne une note Rat-Mort inattendue.

Le cortège se disperse dès l'entrée. Après quelques instants, il ne reste plus dans le hall que les reporters mâles et femelles, continuant leur travail de copie. Quelques hommes altérés se font hisser aux bars de la galerie. Le père de la mariée s'apprête à les y rejoindre, mais il est happé au passage par les reporters du W... et du H... Ce dernier a beaucoup souffert dans la lutte. Son chapeau est défoncé. Il en obture les trous au moyen de son kodak, qu'il y a introduit. Le reporter du W... porte un détective.

LE REPORTER DU W. — Mister Jeremy Shaw?

JERRY. — C'est moi.

LE REPORTER DU H. — Bonjour.

JERRY. — Comment allez-vous?

LE REPORTER DU W. — Représentant le W...

LE REPORTER DU H. —Représentant le H...

JERRY. — All right.

LE REPORTER DU W. — Je désire prendre une interview.

LE REPORTER DU H. — Moi aussi.

LE REPORTER DU W. — Pas tous les deux.

JERRY. — C'est juste. Qui m'a abordé le premier?

LE REPORTER DU W. — Moi.

JERRY. — Bien. (*A l'autre.*) Je regrette, allez-vous-en.

LE REPORTER DU H. — Mais...

JERRY. — Allez.

LE REPORTER DU W. — Allez! (*Le reporter du H. s'éloigne de quelques pas et tâche d'attraper les bribes de la conversation.*) Je reprends : mister Jeremy Shaw?

JERRY. — Je répète : c'est moi.

LE REPORTER DU W. — Je reprends du commencement, pour l'ordre. Nom familier?

JERRY. — Jerry.

LE REPORTER DU W. — Que valez-vous?

JERRY. — Cinquante millions *. (*Un petit bruit.*) Oh! qu'est-ce que c'est?

LE REPORTER DU W. — Ne vous occupez pas. J'ai photographié.

JERRY. — Je fais, en outre, quatre millions * par an.

LE REPORTER DU W. — Joli.

JERRY. — Oui.

LE REPORTER DU W. — Je vous croyais hors des affaires?

JERRY. — Non. Seulement, je ne m'en mêle plus, elles vont toutes seules. C'est si parfaitement organisé! Elles vont mieux toutes seules.

LE REPORTER DU W. — Réellement?

JERRY. — Oui.

LE REPORTER DU W. — Etes-vous un homme satisfait?

JERRY. — Pleinement.

LE REPORTER DU W. — J'ai oublié l'âge.

JERRY. — Quarante-sept.

LE REPORTER DU W. — Vous vous êtes fait vous-même?

* De dollars.

Jerry. — Oui. Mon cher père était mort littéralement de faim. J'en suis fier. (*Le petit bruit.*) Qu'est-ce que c'est ?

Le reporter du W. — Ne vous troublez pas, c'est le détective. Je prends les instantanés de votre physionomie à chaque réponse caractéristique.

Jerry. — Ce sera une suite curieuse.

Le reporter du W. — Combien d'enfants ?

Jerry. — Cinq.

Le reporter du W. — Filles ?

Jerry. — Trois : Diana, la mariée, vingt-deux ans. Clelia, vingt ans. Et Brigitte, Biddy, treize ans.

Le reporter du W. — Fils ?

Jerry. — Deux. Mark et le Colonel.

Le reporter du W. — Le plus jeune de tous vos enfants ?

Jerry. — C'est le Colonel, Albert Shaw, Bertie. Il a treize ans. Mark, vingt-trois.

Le reporter du W. — Oh !... Comment le boy est-il déjà colonel ?

Jerry. — C'est pour sa belle conduite dans un match de natation.

Le reporter du W. — Et mistress Shaw ? J'oubliais !

Jerry. — Moi aussi.

Le reporter du W. — Qu'avez-vous à me signaler d'elle ?

Jerry. — Rien. C'est une bonne femme, accoutumée à un grand luxe.

Le reporter du W. — Je désire vous interroger au sujet du mariage.

Jerry. — A votre service.

Le reporter du W. — Attendez. (*Il empoigne par le bras le reporter du H... qui s'est rapproché peu à peu et qui écoute. Il le met en pénitence de l'autre côté de la pièce d'eau, et revient.*) Je reprends : Vous avez marié votre fille Diana ?

Jerry. — A deux heures précises.

Le reporter du W. — Avec un gentilhomme français ?

Jerry. — Marquis Urbain de Tiercé.

Le reporter du W. — Quel âge ?

Jerry. — Vingt-sept.

Le reporter du W. — Qu'est-ce qu'il vaut ?

Jerry. — Rien du tout.

Le reporter du W. — Oh !

A ce moment, on entend un bruit de plongeon. Le reporter du H..., après avoir grimpé au sommet d'un palmier, a essayé de tourner la pièce d'eau en passant d'un arbre à l'autre. Une branche s'est rompue, il est tombé au beau milieu du bassin.

Jerry, *calme*. — C'est bien fait.

Le reporter du W. — Profond ?

Jerry. — Suffisamment.

Le reporter du H. — Au secours !

Jerry. — Savez-vous nager ?

Le reporter du H. — Parfaitement bien.

Jerry. — Alors, restez, et attendez qu'on apporte ce qu'il faut pour vous enlever sans mouiller les tapis.

Une interruption. Le reporter du H... tire sa coupe. Puis, le sauvetage.

Le reporter du W. — Maintenant qu'il est tout mouillé, il ne reviendra plus. Je reprends. Quelle sorte de mariage est-ce ? Amour ?

Jerry. — Ceci ne me regarde pas.

Le reporter du W. — A votre point de vue personnel, quel motif avez-vous eu pour négocier ce mariage ?

Jerry. — Je trouve beau que l'on connaisse le grand-père de son grand-père, et même plus loin.

Le reporter du W. — Assurément.

Jerry. — Cela est rare en Amérique. Il faut s'y mettre. Il faut acquérir des généalogies. Elles ne sont pas à la portée de toutes les bourses.

Le reporter du W. — Non. Avez-vous des garanties d'authenticité ?

Jerry. — J'ai choisi ce qu'il y avait de plus authentique. Je choisis toujours ce qu'il y a de meilleur dans le monde.

Le reporter du W. — Pourquoi marquis, plutôt que duc ou prince ?

Jerry. — Il faut se méfier des princes. Plusieurs ducs se sont faits eux-mêmes, comme nous.

Le reporter du W. — Ne pensez-vous pas qu'il y a inconvénient à exporter ainsi nos capitaux en Europe ?

Jerry. — Je n'exporte pas. Je ne donne aucune dot. Je servirai une forte rente. Je veux avoir la haute main, pour le cas où le ménage tournerait mal.

Le reporter du W. — Est-ce vraisemblable ?

Jerry. — C'est possible. Mon ami, Edgar Ford, a marié sa fille Suzanna au prince de Béryl. Il n'est pas correct. Et, en conséquence, elle est devenue une femme tout à fait de mauvaises mœurs.

Le reporter du W. — On dit qu'elle avait commencé avant son mariage.

Jerry. — Ce n'est pas la même chose.

Le reporter du W. — N'a-t-elle pas terriblement flirté avec M. Mark Shaw, votre fils ?

Jerry. — Ceci ne me regarde pas.

Le reporter du W. — Non. Je vous

demande pardon. Pourquoi avez-vous choisi miss Diana plutôt qu'une de ses sœurs pour la marier au marquis? Aviez-vous des motifs particuliers?

Jerry. — Oui. D'abord, l'âge. Je ne pouvais songer à Biddy. Quant à Clelia, elle est trop libre pour aller de l'autre côté de l'eau. Diana m'a paru mieux adaptée au continent européen.

Le reporter du W. — Bien. Il me reste à vous remercier.

Jerry. — Bonjour.

Le reporter du W. — Bonjour.

Le reporter du H., *faisant sa rentrée. (Il porte un complet identique au précédent, mais sec.)* — Mister Shaw...

Jerry. — Oh!... Allez-vous-en. *(Il tourne les talons. — Le reporter du W. rédige. Service de messenger boys.)*

Le reporter du H., *apercevant Tiercé qui entre.* — Oh!... Monsieur...

Tiercé. — Monsieur?

Le reporter du H. — Représentant le H... Marquis de Tiercé? Le marié, n'est-ce pas?

Tiercé. — Qu'est-ce que vous voulez?

Le reporter du H. — Je veux prendre une interview.

Tiercé. — Laissez-moi tranquille, hein? s'il vous plaît. *(Avisant son valet de chambre.)* Jean!

Jean. — Ah! monsieur le marquis, justement... Le diadème vient d'arriver.

Tiercé. — Il est temps.

Jean. — M. Sauvageon l'a apporté lui-même.

Tiercé. — En voilà une idée!

Jean. — Il insiste beaucoup pour parler à monsieur le marquis.

Tiercé. — Faites-le entrer, cet homme, qu'il n'ait pas traversé les mers pour rien.

Entre Sauvageon, le joaillier de la rue de la Paix, lui-même. C'est un grand vieillard, vénérable, un peu inquiétant. Un de ces hommes très dignes, qui finissent volontiers en cour d'assises. Longue barbe blanche, soyeuse, la peau fine, le teint rosé : on dirait que c'est exprès qu'il est de cette couleur-là, pour mettre ses pierreries en valeur. Il est soigné comme un écrin. Redingote.

Le grand salut, non des hommes de l'ancienne cour, mais des beaux de 1830.

Tiercé. — Eh bien, monsieur Sauvageon, mais voilà une preuve d'attachement dont je suis touché. Je vous ai commandé de m'envoyer un diadème de brillants et perles dans les deux ou trois cent mille, pour être offert à la marquise le matin de nos noces, et vous me l'apportez en personne. Je vous remercie de votre zèle. Je regrette seulement que vous soyez en retard.

Sauvageon. — Monsieur le marquis voudra bien m'excuser : nul n'est maître des vents.

Tiercé. — Sauf Dieu. Seriez-vous venu à voile?

Sauvageon. — Ah! ah! très joli. Non, monsieur le marquis. Voie anglaise. Magnifiques paquebots. Mais il faut faire abstraction de la table, qui est à vomir, si j'ose m'exprimer ainsi.

Tiercé. — Je ne vous en remercie pas moins. Montrez votre petite chose. *(Exhibition.)* Bien. Très bien... Posez donc cela ici... Oh! il ne court aucun danger : nous avons des agents de police dans tous les coins... Si vous désirez vous rafraîchir, ce qui serait bien légitime après une si longue trotte, prenez l'ascenseur, un des quatre. Vous trouverez là-haut tout ce qu'il y a de plus neuf en fait de cocktails.

Sauvageon. — Monsieur le marquis m'a assez vu?

Tiercé. — Jamais assez, mon cher Sauvageon. Je suis un peu seul ici, seul de ma langue, ou à peu près, et je n'avais pas d'autre figure de connaissance que mon valet de chambre, Jean. Cela fait deux. Mais je suis fort affairé, je viens de me marier, vous savez.

Sauvageon. — C'est que j'aurais souhaité de vous entretenir quelques minutes, monsieur le marquis.

Tiercé. — Oh! oh! Seriez-vous déjà américanisé à ce point? Une interview alors? Oh! non, n'est-ce pas? J'en suis excédé. On m'accable depuis ce matin des questions les plus indiscrètes et les plus saugrenues. Ils sont venus me tâter le pouls à mon lever. Je pense qu'ils viendraient me border ce soir si je couchais ici. Mais je pars tout de suite, avec la marquise, en lune de miel, sur notre yacht. Je ne veux pas rester ici une heure de trop. Je m'ensauvagerais, ce qui est plus moderne, mais aussi déplaisant que de s'encanailler.

Sauvageon. — Raison de plus pour...

Tiercé. — Alors, faites vite.

Sauvageon. — Il me serait précieux que monsieur le marquis continuât de croire que j'ai entrepris ce long voyage uniquement par zèle. Mais non. Il y a des dessous.

Tiercé. — Ah! bah?

Sauvageon. — Monsieur le marquis m'excusera de lui rappeler qu'il a contracté quelques dettes en ces dernières années. Le chiffre en est respectable...

Tiercé. — Royal.

SAUVAGEON. — Monsieur le marquis a peut-être oublié...

TIERCÉ. — Non. Je mentirais si je vous disais que je ne pense qu'à ça ; mais il m'arrive d'y penser.

SAUVAGEON. — Je n'ajoute que pour mémoire que je suis le plus important des créanciers de monsieur le marquis. J'en suis fier Cela m'était bien dû. Mon père a été pendant quarante ans le joaillier de madame votre grand'mère et de madame la marquise de Tiercé douairière. Il a remonté..

TIERCÉ. — Hâtons.

SAUVAGEON. — Oui. Lorsque le bruit s'est répandu que monsieur le marquis se décidait à faire un mariage américain, nous avons tous éprouvé une grande joie mêlée d'un peu de scepticisme. Monsieur le marquis n'appartient pas à cette fraction de la noblesse où l'on se compromet avec des boursiers et pis. Dans la famille de monsieur le marquis, on se marie entre cousins et cousines, crainte de se mésallier. On y vit noblement avec des cinquante ou soixante mille francs de rentes. Il est vrai que, pour ce qui est de l'argent, monsieur le marquis avait déjà rompu avec ces traditions. Bref, je cessai d'avoir des doutes lorsque je reçus le câble de monsieur le marquis, me commandant un diadème pour sa fiancée.

TIERCÉ. — Et je vous sais gré, monsieur Sauvageon, de m'avoir confirmé cet envoi par un autre câble, comme je vous y invitais. Sur votre dépêche, j'ai pu me procurer aussitôt dix mille louis, dont vous comprenez que j'avais besoin pour quelques premiers petits frais.

SAUVAGEON. — Trop heureux... Dès que la nouvelle fut officielle, nous nous réunîmes, les autres créanciers et moi, et formâmes... comment dirai-je?... une sorte de... syndicat.

TIERCÉ. — Charmant.

SAUVAGEON. — Je fus chargé, comme le doyen, de voir un peu de quoi il retournait et ce que pouvait nous rapporter votre mariage. Vous savez, monsieur le marquis, ces mariages féeriques ne tiennent pas toujours ce qu'ils promettent. Ne pouvant me procurer, à Paris même, aucun tuyau, je m'embarquai ; voilà trois ou quatre jours que je suis ici.

TIERCÉ. — Et je vous vois aujourd'hui !

SAUVAGEON. — Vous reconnaîtrez, monsieur le marquis, que vous étiez la dernière personne que je dusse voir.

TIERCÉ. — Pourquoi? Je vous aurais évité bien des pas et des démarches. Je vous aurais révélé du premier coup ce que vous avez dû apprendre : que mon beau-père vaut, comme ils disent ici...

SAUVAGEON. — Oh!... Vous l'avouerai-je, monsieur le marquis? je ne suis pas si content que ça.

TIERCÉ. — Vous êtes plus difficile que moi.

SAUVAGEON. — J'ai appris que le beau-père...

TIERCÉ. — Le?...

SAUVAGEON. — ... Que monsieur votre beau-père est un homme de première force, qui vous servira des mensualités admirables, mais qui, en attendant, ne vous offre pas un sou de dot.

TIERCÉ. — Eh bien, mon cher Sauvageon, sur ces mensualités admirables, je donnerai quelque chose à mes créanciers de temps en temps.

SAUVAGEON. — Hélas! monsieur le marquis, vous savez bien qu'avec le train que vous mènerez, vous ne garderez rien pour nous.

TIERCÉ. — Mais vous avez ma parole, il me semble.

SAUVAGEON. — Eh oui, c'est du crédit.

TIERCÉ. — Vous préféreriez du comptant.

SAUVAGEON. — Oui.

TIERCÉ. — Moi aussi, j'aimerais mieux en finir tout de suite. J'en ai même touché un mot à mon beau-père. Il est parfaitement Américain, c'est-à-dire très généreux, mais très fermé à certaines choses. Il me donnera tout ce que je lui demanderai pour moi. Pour mes créanciers, pas un *cent*. Il faut que nous en prenions tous les deux notre parti.

SAUVAGEON. — Cependant.

TIERCÉ. — Tâtez-le, si vous voulez. Il est très abordable... aussi abordable qu'intraitable.

SAUVAGEON. — Je me garderais bien de m'en mêler. Mais vous avez tant de séduction...

TIERCÉ. — Merci.

SAUVAGEON. — Et Mme la marquise?...

TIERCÉ. — Laissons-la.

SAUVAGEON. — Je n'insiste pas... Je dois toutefois avertir monsieur le marquis que ses créanciers ont pris une décision... oh! une décision que je réprouve... je l'ai combattue de toutes mes forces... et c'est la mort dans l'âme que je m'y associerai.

TIERCÉ. — Bravo. Quelle décision?

SAUVAGEON. — Il paraît, monsieur le marquis, que plusieurs des opérations où l'on vous a engagé quand vous empruntâtes, ont une sorte de tournure commerciale, et

vous pouvez bel et bien être mis en faillite.

TIERCÉ. — Tiens?

SAUVAGEON. — Jamais M. Shaw ne vous laissera mettre en faillite. Ce serait vous exiler tous de Paris, à jamais. Ou du moins, il sera bien obligé de vous réhabiliter, lorsque la fantaisie lui viendra, un jour ou l'autre, de passer l'eau.

TIERCÉ. — J'en doute fort, monsieur Sauvageon, ou plutôt je suis bien convaincu que ce sera le cadet de ses soucis.

SAUVAGEON. — Ce ne sera pas le cadet des vôtres, je vous connais.

TIERCÉ. — Aussi n'ai-je pas dit que je n'allais pas me mettre en chasse pour trouver la somme qu'il me faut. J'arriverai bien à convertir tous mes créanciers en un seul, lequel sera moins difficile que vous autres et acceptera des remboursements partiels réguliers. On me fera payer cela cher probablement. Mais que m'importe? Je n'ai jamais été un homme d'argent.

SAUVAGEON. — Non, monsieur le marquis. Il n'y a que les apparences contre vous... Ah! si vous aviez épousé une fille noble et pauvre, qui ne vous donnât pas des allures d'être à même de solder vos dettes... Nous eussions renoncé volontiers à nos créances, en considération de... Nous sommes de vieux légitimistes...

TIERCÉ. — Oui, oui. Voici la marquise.

SAUVAGEON, *attendri*. — Elle est charmante.

TIERCÉ. — Je n'en sais rien. Je vous dirai cela dans une huitaine. Je ne la connais pas du tout. Nous n'avons pas encore échangé quatre mots sans témoins.

SAUVAGEON. — Je me retire.

TIERCÉ. — A Paris. (*Il s'avance vers Diana, qui traverse le hall accompagnée de son plus jeune frère et de sa plus jeune sœur. Biddy est une des petites filles en Loïe Fuller, et Bertie, le colonel, un des pages vêtus de satin blanc.*) Ma chère, voici... Tiens, où l'ai-je fourré?... (*Apercevant l'écrin sur une chaise.*) Ah!... Voici mon dernier présent de noce, qui arrive un peu tard... C'est votre couronne de marquise.

DIANA. — Oh! elle est très jolie. Merci. (*Les enfants admirent. Un boy, caché derrière une caisse d'oranger, se montre subitement.*)

LE BOY. — Combien coûte-t-elle? De chez quel joaillier vient-elle?

TIERCÉ. — Que nous veut ce moucheron?

LE BOY. — Stephen Riley, représentant le *Children's magazine*.

TIERCÉ. — Ah! ah! très drôle! Ils sont impayables. Interviewez les enfants, mon petit. (*Il s'éloigne en riant, avec Diana.*)

LE BOY-REPORTER. — Colonel Shaw, n'est-ce pas?

BERTIE. — Oui, à votre service.

LE BOY-REPORTER. — Je désire... (*Apercevant Biddy.*) Oh! miss Biddy... (*Il rougit.*)

BIDDY, *troublée*. — Stephen...

LE BOY-REPORTER, *à Bertie*. — J'ai été avec miss Biddy à l'école pour les deux sexes du docteur Pullet.

BIDDY. — Combien longtemps il y a!

LE BOY-REPORTER. — Quatre ans. Nous étions encore presque des enfants. (*Il pousse un cri sauvage, série d'onomatopées impossibles à transcrire. Biddy répond en poussant le même cri. C'est le cri de ralliement de l'école pour les deux sexes dirigée par le Dr Pullet.*)

BIDDY, *émue*. — Bertie, laissez-nous. (*Bertie, très docile, se retire.*)

LE BOY-REPORTER. — Oh! Biddy, quelle joie de vous voir!

BIDDY. — Oui.

LE BOY-REPORTER. — Vous souvenez-vous?

BIDDY. — Oui.

LE BOY-REPORTER. — De tout?

BIDDY. — De tout, oui.

LE BOY-REPORTER. — Des *grounds?* De la grande cour?

BIDDY. — Oh! la cour...

LE BOY-REPORTER. — Elle était octogonale.

BIDDY. — C'était pour qu'il y eût plus de coins.

LE BOY-REPORTER. — Moi non plus, je n'ai rien oublié.

BIDDY. — Vous êtes toujours bien joli garçon.

LE BOY-REPORTER. — Mais beaucoup plus fort.

BIDDY, *troublée*. — C'est au sujet... du mariage de ma sœur... Posez les questions...

LE BOY-REPORTER. — Biddy... (*Avec élan.*) Oh! Biddy, que pensez-vous de l'éducation commune pour les deux sexes?

BIDDY. — Je l'approuve. Je me demande, sans elle, à quel âge se dégourdiraient les garçons.

LE BOY-REPORTER, *modestement*. — Je vous dois tout, Biddy.

BIDDY. — Ici, également, il y a beaucoup de petits coins... (*Ils se regardent. Un temps.*) Venez dans le parc... (*Ils se sauvent en courant.*)



FRANÇOIS TIERCÉ. A QUI L'ON A PERMIS UNE CIGARETTE RUSSE APRÈS LE DINER.

CHAPITRE II

HONEYMOON

A Paris, chez la marquise de Tiercé douairière, dans un grand rez-de-chaussée entre cour et jardin, rue Saint-Guillaume.

Un fumoir, fumoir par occasion, qui est l'ancien cabinet de travail du défunt marquis, qui n'y travaillait point : mais il y a un bureau à cylindre de la fin de l'Empire, et une bibliothèque à grillage, avec des rideaux de petite soie verte galonnés de rouge au tiers de la hauteur. Sur la bibliothèque, le *Gladiateur mourant*, entre Hippocrate et le comte de Chambord. Sur la cheminée, pendule Louis XVI à personnage, dont le personnage est ce roi lui-même, en manteau d'hermine, avec quelques attributs astronomiques; la garniture est complétée par deux bouts de table Louis XV en argent, et deux carafons de cristal et bronze gothique-restauration, contenant des eaux miraculeuses. Cela fait un peu de mélange de styles. C'est ce qu'on peut appeler une garniture de concentration.

La tenture est un semis de couronnes de laurier vert faïence sur fond havanc.

Très haut de plafond. Un seul cadre : *le Bain de Chloé*.

Des chaises gondoles. Des fauteuils Brougham.

Dans les fauteuils :

URBAIN DE TIERCÉ. Jaquette. Cigarette.

Son oncle et tuteur, COMTE DE LA CHAPELLE-ANTHENAISE. Sanguin. Gentilhomme paysan. Petits favoris. Des façons exquises. Une voix de théâtre. — Redingote. Cigarc.

Le fils du comte, LOUIS DE LA CHAPELLE-ANTHENAISE, un grand jeune homme de vingt-deux ans, blond, très bien portant, l'œil candide. Elégant — de sa personne; mais son tailleur est bien coupable. Redingote. Cigare.

Sur une chaise :

Le frère cadet d'Urbain, FRANÇOIS DE TIERCÉ, à qui l'on a permis une cigarette russe après dîner. Tout le portrait d'Urbain, les mêmes yeux bleu faïence clairs, les cheveux pâles, le nez accusé. Grand et mince, très racé, bien, malgré l'âge ingrat (dix-sept ans). L'uniforme de Stanislas : le pantalon gris fer remonté aux chevilles — mais le pli. La ceinture à boucle chiffrée d'un S, très serrée; taille de rien, mais guère plus d'épaules.

LE COMTE, *avec rondeur.* — Somme toute, mon cher Urbain, que pensez-vous de l'Amérique?

TIERCÉ, *excédé.* — Oh!!!

LE COMTE. — Mais quoi?

TIERCÉ. — Je vous demande pardon, mon oncle. Ne pourrions-nous pas causer d'autre chose? C'est un cauchemar! On s'est donné le mot. Depuis une dizaine de jours que j'ai débarqué retour de là-bas, je n'ai pas rencontré un être doué de la parole qui ne se fasse un devoir de me poser cette question. Ça me rappelle les retours de permission au régiment, le lundi matin, et toute la chambrée, homme par homme, qui vous demandait « si ce vieux Paris est toujours à sa place ». Sapristi! cette vieille Amérique est à la sienne, de l'autre côté de l'eau. Laissons-la où elle est, pensons-en ce que nous voulons, pensons-y toujours si ça peut nous faire plaisir, mais pour Dieu! n'en parlons jamais!

LE COMTE. — Vous êtes nerveux, monsieur.

TIERCÉ — Encore une fois pardon,

mais voyez-vous, ce qui met le comble à mon exaspération, c'est que cette manie de vous tirer les vers du nez est justement la manie nationale des yankees : en sorte que toute personne qui procède à mon interrogatoire, qui prétend m'obliger à sortir mes idées générales, me procure l'aimable illusion d'y être encore!... Je ne suis pas revenu, ce n'est pas vrai. J'en ai le frisson... L'Amérique, mon oncle, si vous tenez absolument à une définition, à une formule, c'est un pays où on vous pousse des colles. J'ai passé l'âge du baccalauréat.

Le Comte. — Vous n'en avez passé que l'âge.

François se livre à une bruyante hilarité.

Tiercé. — François, ne riez donc pas ainsi, vous poussez les gloussements d'une poule qui pond.

Le Comte. — Je comprends, mon cher Urbain, que vous n'ayez pas eu le loisir d'observer. Votre voyage, en conséquence de son but particulier, n'était point un de ceux où se forme la jeunesse. Moi-même, lorsque je fais la petite débauche de passer quelques jours à Paris... Mais durant les longues soirées d'hiver, aux champs, je lis beaucoup. Je me suis toujours vivement intéressé au Nouveau-Monde. Il faut bien s'abstraire de celui-ci. L'on y voit de si vilaines choses! Où allons-nous, mon Dieu?

Tiercé, *poliment*. — Je me le demande.

Le Comte. — Il faut émigrer moralement.

François, *avec enthousiasme*. — N'est-ce pas, mon oncle, qu'il n'y a qu'une carrière pour nous, celle d'explorateur?

Le Comte. — Est-ce que le jeune continent vous attire?

François. — Non.

Le Comte. — Où vous sentiriez-vous plus porté à introduire les lumières de la civilisation et de la foi?

François, *avec pudeur*. — A Tombouctou.

Le Comte. — N'en rougissez pas, monsieur... Moi, j'ai une vieille tendresse pour l'Amérique, et tout ce que l'on a écrit sur ce sujet me va au cœur. Mais je ne possède que d'anciens ouvrages, j'en suis donc resté à l'Amérique de Fenimore Cooper et de M. de Chateaubriand.

Tiercé. — Il y a du nouveau.

Le Comte. — Je comptais sur vous pour m'en instruire.

Tiercé. — Je ne suis pas Bourget.

Le Comte. — C'est juste. Celle que vous êtes allé conquérir sur les rives du Meschacebé nous en instruira mieux.

Tiercé. — Plaît-il?

Le Comte. — Je veux parler de la marquise. J'avais, comme il va de soi, toutes les préventions de la terre contre ma future nièce. Elles sont tombées rien qu'à sa vue. Moi, je la trouve délicieuse. N'est-ce pas, Louis?

Louis. — Assurément, mon père.

François, *avec feu*. — Moi, je l'aime déjà beaucoup. (*Avec pudeur.*) Elle me parle anglais.

Le Comte, *à Tiercé*. — Eh! palsambleu! monsieur, faites chorus. N'y aura-t-il que vous qui s'abstienne de dire un mot de galanterie sur votre femme?... Pardon, je suis indiscret.

Tiercé. — Nullement. Je vous prierai seulement, mon cher oncle, de repasser le mois prochain.

Le Comte. — Eh?

Tiercé. — Je ne saurais, quant à présent, vous parler de la marquise en connaissance de cause. Evidemment, nous nous aimons. Sans cela, pourquoi nous serions-nous... je veux dire pourquoi m'aurait-elle épousé? Mais nous nous sommes aimés dans un grand tohu-bohu. Je comptais sur la traversée pour apprécier mieux celle à qui je venais de donner mon nom. Et comme j'en avais une grande impatience, nous avons pris la mer le soir-même... Quelle semaine! Oh! Diane a le pied marin, mais moi!... Sans compter que nous avons écopé un de ces cyclones!... Mon oncle, il y aurait de la charité à ne pas réveiller de tels souvenirs. Songez qu'en huit jours, votre neveu a, pour tout potage, absorbé une demi-douzaine d'huîtres et autant de bouteilles de champagne. Pouah! il me semble que ça remue encore... Tenez, si réellement mon mariage vous intéresse, voici la collection des journaux de là-bas qui vient d'arriver. Il y a tout, et plus. Les reporters ont vu quantité de détails qui m'ont échappé, à moi.

Le Comte. — Merci, monsieur. Louis, vous me traduirez ces feuilles.

Louis. — Sans doute, mon père.

Tiercé. — Et maintenant, nous sommes à Paris, hein? Tout le monde descend.

Le Comte. — D'accord. Quels sont vos projets?

Tiercé. — Voilà le questionnaire qui repique!

Le Comte. — Je pense que vous allez dépenser grandement votre fortune? La prodigalité que nous vous reprochions naguère

devient pour vous un devoir. Elle seule pourra faire passer condamnation sur votre mésalliance. Etes-vous dans des idées de construire? L'appartement de votre mère est bien suranné. Vous allez vous y trouver singulièrement à l'étroit...

TIERCÉ. — J'ai l'intention d'être beaucoup dehors.

LE COMTE. — Oh!

TIERCÉ. — Je n'ai aucune intention, mon oncle. Je ne pense qu'à mettre mes affaires en ordre. Vous savez mieux que personne quel gâchis c'est.

LE COMTE. — Fichtre! Quand je pense à tout ce que vous a coûté cette créature...

TIERCÉ. — Qu'appelez-vous « cette créature »?

LE COMTE. — Je m'arrête : les enfants sont là.

TIERCÉ. — Les enfants?

LE COMTE. — J'exagère pour Louis.

LOUIS. — Un peu, mon père.

TIERCÉ. — Et François? Il a dix-sept ans! (*Riant.*) Pardon, je ne suis plus dans la note. J'arrive d'un pays... J'ai un beau-frère qui a treize ans : il est colonel.

LE COMTE. — Bravo! mais voilà qui sent l'ancien régime à plein nez.

TIERCÉ. — François n'a pas l'habitude des camps, mais je vous affirme qu'il peut tout entendre, surtout de votre bouche.

FRANÇOIS, *très rouge.* — Certainement.

TIERCÉ. — Revenons à la « créature »... Y songez-vous, mon oncle! Créature? Mlle Chesnet, qui a failli être, dans mes commencements, pensionnaire de la Comédie!... Vous allez peut-être me dire, vous, ce qu'est devenue cette bonne Valentine depuis trois mois... Mais, mais, attendez donc, je le sais, au fait! C'est encore moi qui vous donnerai les tuyaux de Paris. Il m'est revenu... là-bas, oui, là-bas... que pour se consoler de mon départ, elle s'était mise avec un confrère à moi.

LE COMTE. — Qu'entendez-vous par un confrère?

TIERCÉ. — Quelqu'un qui s'est marié dans mes prix.

FRANÇOIS, *choqué.* — Oh! Urbain...

TIERCÉ. — Le prince de Béryl, qui a épousé une amie intime de Diane.

LE COMTE. — Monsieur, j'espère que vous plaisantez.

TIERCÉ. — Pourquoi?

LE COMTE. — Ignorez-vous que ce couple est au ban de la bonne société?

TIERCÉ. — Qu'est-ce qu'ils ont fait de pendable?

LE COMTE. — Le prince tripote indignement à la Bourse, et ailleurs, avec les capitaux de la princesse.

TIERCÉ. — Tiens, tiens!

LE COMTE. — On l'accuse de prêter à la petite semaine.

TIERCÉ. — Voyez-vous cela?... Et la princesse?

LE COMTE. — Elle ne compte plus ses galanteries... Ou plutôt, si, elle les compte. On prétend qu'elle en est à quatre-vingt-dix-neuf, et que pour l'heure elle se recueille, afin de choisir un centième greluchon qui vaille ce chiffre.

TIERCÉ. — Ils sont très gais... Et Valentine? Que fait-elle dans tout cela?

LE COMTE. — Ignorez-vous l'histoire du roi?

TIERCÉ. — Quel roi?

LE COMTE. — Le roi de Macédoine, à la cour de qui Béryl fut jadis quelques mois, comme attaché de notre ambassade.

TIERCÉ. — Je grille...

LE COMTE. — Béryl s'est arrangé pour que sa maîtresse... pour que votre... enfin pour que Mlle Chesnet rencontrât comme par hasard le roi, et il l'a présentée à Sa Majesté, se doutant bien de ce qui s'ensuivrait.

TIERCÉ. — Je suis dégommé par le roi de Macédoine!... (*Plus froidement.*) Tout va bien... Mon oncle, votre histoire m'a ragaillardi. Je n'ai plus le mal de mer... Ah! Béryl, ce coquin de Béryl, tripote... Il prête à... Un second cigare?

LE COMTE. — Monsieur, vous savez que je me couche à dix heures. Il serait décent que nous reparussions au salon.

TIERCÉ. — Laissez donc, ma mère ne s'ennuie pas. Elle est avec sa bru, qu'elle taquine. Louis, un cigare? Allons, François, prenez encore une cigarette.

FRANÇOIS. — Merci. Je vais passer dix minutes avec maman, ma belle-sœur et ma sœur avant d'aller me coucher. Bonsoir.

Il fait sa tournée. On s'embrasse, comme à la campagne. Il entre dans le salon, discrètement.

Le salon est une grande pièce carrée Louis XVI, entièrement boisée, peinte en gris. Quatre portes et deux portes-fenêtres. Dessus de portes : des amours nus fort enfumés. Sur la cheminée, qui est de marbre blanc, un trumeau formé d'un tableau de chasse à personnages, très petits, très nombreux, et d'une glace basse, que masque entièrement le buste en marbre de Marie-Antoinette. De part et d'autre du grand buste, deux petits bustes biscuit sur socle bleu (le Roi, le Dauphin). Deux bouts de table en argent à cinq flammes, hauts et raides. Girandoles un peu lourdes, à pendeloques de cristal

taillé. Le lustre en carquois, avec une ronde d'amours.

Le mobilier est d'ensemble et de style. Les fauteuils et les chaises à médaillons, peints en blanc gris, recouverts de tapisseries intactes, mais très passées, sont rangés autour de la pièce. L'alignement des pieds droits à pans, que reflète le parquet bien ciré, a de la roideur, non sans grâce. Devant la cheminée seulement, un tapis carré rose et bleu, aux armes de France.

Aux coins de feu, deux immenses bergères à médaillon. Des grands tabourets qu'on peut pousser devant, pour faire la chaise-longue. Une vaste table, deux consoles, et point de meubles volants, qu'une tricoteuse plaquée de bois de rose et de bois de violette, avec des bronzes et des médaillons de Wedgwood. Cela est confortable et compassé, un peu austère, enfin patriarcal.

La marquise de Tiercé douairière occupe l'une des bergères. Robe d'intérieur, de pékin vieux bleu garni de martre, sans style ni mode : mais sa physionomie donne un caractère à son costume. Ses cheveux sont presque blancs, et cela est naturel, mais il semble que ce soit l'effet de la poudre.

Sa fille, Blanche de Tiercé (quatorze ans), porte le costume de ville : il n'est pas convenable, d'après les idées d'un certain monde, qu'une jeune fille porte des robes de chambre. On la fait habiller chez ces vieux fournisseurs du Faubourg, qui ont de si étranges façons d'exécuter les chapeaux, les jupes, les corsages, et surtout les corsets. Elle voudrait bien se moderniser un peu. Elle a un boa enroulé autour du cou. Malgré le parti pris de sa toilette trop petite fille pour son âge, elle trahit un rien de coquetterie — bien naïve. Elle est vive, éveillée — pas évaporée. Quant au visage, ce sont les traits de sa mère, les traits de ses frères. La famille est pur sang. Ils se ressemblent tous comme les états successifs d'une même médaille.

Enfin Diana. Robe très molle. De la mousseline de soie, des dentelles, presque pas d'étoffe sérieuse qui soit visible. Ses perles : on ne doit jamais s'en séparer, même pour dormir, c'est comme le trousseau de clefs de la bonne ménagère. Toujours un peu Cendrillon. Sans pose, et pourtant on dirait qu'elle sort, à l'instant même, d'entre les mains du grand couturier. Elle occupe l'autre bergère. Elle a approché le tabouret. Elle est étendue.

La marquise travaille au crochet. Blanche également. Diana est inoccupée. Au moment où François rentre, le petit chien griffon qui est pelotonné aux pieds de la douairière, sur un coussin mou, jappe. Puis il se tait. Grand silence.

La Marquise, *à Diana*. — Vous ne vous ennuyez pas, mon enfant?

Diana. — Oh! madame, pouvez-vous croire?

La Marquise. — C'est que vous ne faites rien.

Diana. — Mais... nous causons...

La Marquise. — Je doute que ma fille vous puisse intéresser fort avec sa chronique du catéchisme de persévérance, ni mon fils, qui vient à la rescousse, avec ses racontars de Stanislas.

Diana. — Ce n'est pas les histoires elles-mêmes qui m'intéressent, seulement je suis heureuse que vos enfants les racontent sans façon devant moi. Cela me prouve que je fais partie de la famille et m'empêche d'être dépaysée. Il n'y a pas autant de différence que vous pourriez croire, d'un côté de l'océan à l'autre, entre deux familles tendrement unies.

La Marquise. — Mais savez-vous que c'est fort joli ce que vous dites?

Blanche. — Oui!

La Marquise. — Tout est pour le mieux si ma grande simplicité d'existence ne vous offusque pas trop.

Diana. — Madame, il me suffit d'être entourée d'affections.

La Marquise. — Ce n'est pas rien... François, que lisez-vous?

François. — *Le Correspondant*, ma mère.

La Marquise. — Vous pouvez lire cette revue, sauf le roman toutefois.

Diana. — Pour qui est le travail que vous faites, madame?

La Marquise. — Pour les pauvres. Est-ce que vous ne vous souciez point d'eux?

Diana. — Oh! si... Papa s'est beaucoup inquiété des questions de salaire. Il a même tenté d'associer ses ouvriers aux bénéfices...

La Marquise. — C'est du socialisme.

Diana. — Il a aussi créé des bureaux de bienfaisance.

La Marquise. — La bienfaisance n'est pas la charité.

Diana *après un temps*. — Je ne sais pas toutes les délicatesses du français; mais je prévois que je n'aurai aucune peine à les apprendre, si vous voulez bien, de temps à autre, m'enseigner avec cette précision le sens des mots.

François. — Voulez-vous me permettre de me retirer, ma mère?

La Marquise. — Oui, il est votre heure.

Nouvelle tournée d'embrassades. François et Blanche se retirent.

Diana. — Pardon, madame... est-ce que François est bien portant?

La Marquise, *étonnée*. — Mais oui. Lui trouveriez-vous mauvais visage?

Diana. — Non... Mais il fait si peu de bruit!... Quel âge a-t-il?

La Marquise. — Dix-sept ans.

Diana. — Oh!...

La Marquise. — Rassurez-vous, il est très bien portant, mais il est très bien élevé.

Diana. — Je n'en doute pas, madame... (*Un silence.*) Je ne me lasse pas d'admirer ce salon.



La marquise de Tiercé douairière occupe l'une des bergères.

La Marquise. — Vous êtes indulgente pour mes pauvres vieux meubles.

Diana. — Je m'y connais un peu, ils sont d'un très grand prix.

La Marquise. — Je n'en sais rien, et ce n'est pas pour cela que je les aime.

Diana. — Ni moi, madame. Mais je devine qu'ils sont de la maison et qu'ils vous rappellent des souvenirs... Nous, là-bas, nous possédons aussi beaucoup de vieux meubles, mais qui ne nous rappellent rien, et en fait de souvenirs, nous sommes réduits à vivre un peu en parasites sur le passé des autres.

La Marquise. — C'est pourquoi vous faites emplette de tant de portraits d'ancêtres ?

Diana. — Oui, madame. Nous savons ce qui nous manque. Nous avons la naïveté d'en souffrir un peu, et nous y remédions comme nous pouvons... Je voudrais vous faire sentir qu'un père de chez nous, qui marie sa fille au loin pour l'unique plaisir de lui voir porter un vieux nom, n'obéit pas à un sentiment de vanité basse, de ridicule snobbisme, mais à... je ne sais quoi... de respectable.

La Marquise. — Je ne dis pas non, quoique cela me soit bien étranger.

Diana, *après un temps*. — Le comte de la Chapelle-Anthenaise, qui a dîné, est notre plus proche parent ?

La Marquise. — Actuellement existant. Il est veuf de ma chère sœur.

Diana. — N'est-ce point par sa famille que nous nous trouvons alliés à deux maisons souveraines ?

La Marquise. — Mais c'est l'inventaire complet, ma chère ? Tenez... (*Elle lui tend le Gotha.*) Voici un petit livre rouge où vous trouverez tous vos documents. C'est l'édition de l'an dernier. Celle de cette année va paraître prochainement, et vous aurez la surprise de vous y voir.

Diana. — Madame, voulez-vous me permettre de vous demander bien respectueusement quelque chose ?

La Marquise. — Je vous en prie.

Diana. — Les Français ont une certaine façon de tourner leurs pensées qui effarouche les étrangers... même nous autres Américains... bien que nous ne soyons pas timides. Nous avons beau être prévenus, votre ironie nous déconcerte. Elle nous empêche toujours d'être abandonnés, à cœur ouvert avec vous. . Si vous me connaissiez, vous verriez qu'il est tellement simple de tout me dire nettement... même les choses un peu pénibles... Et vous pourriez tant faire cela pour moi, puisque nous sommes destinées à vivre ensemble, et que je suis votre fille tout de même.

La Marquise. — Ma foi, vous avez raison, mon enfant, et comme de plus vous êtes charmante, je ne vois pas pourquoi je résisterais plus longtemps à mon cœur qui me porte vers vous.

Diana. — Merci.

La Marquise. — Vous êtes si intelligente et si fine que vous devez comprendre pourquoi j'ai eu d'abord contre vous un peu de prévention. Vous ne devez pas m'en vouloir. Vous devez sentir que cela aussi est respectable.

Diana. — Je le sens très bien.

La Marquise. — Vous voyez que je dépose l'ironie et que je me mets à être franche.

Diana. — Nous allons nous entendre.

La Marquise. — Oui, d'abord à titre d'honnêtes femmes : elles ne sont pas non plus si différentes d'un côté de l'océan à l'autre, ni d'une caste à une autre caste.

Diana. — Vous êtes très bonne.

La Marquise. — Mais très entière. Je ne vous dis pas que je sois encore tout à fait consolée que mon fils n'ait pas épousé une petite cousine que je lui destinais. Mais vous êtes sa femme, et je suis chrétienne. Je veux qu'il soit pour vous un bon mari, comme vous une bonne femme. Je suis déjà sûre de vous.

Diana. — L'êtes-vous moins de lui ?

La Marquise. — Vous aurez peut-être besoin de mes conseils.

Diana. — Nous autres Américaines, nous connaissons presque tous les dangers avant de nous marier.

La Marquise. — Mais cela est impossible ! Il faut étudier son mari. Avez-vous étudié le vôtre ?

Diana. — Je l'ai aimé.

La Marquise. — Gardez cela pour vous... Si notre milieu vous plaît, il faudra y ramener mon fils tout doucement ; car vous avez déjà observé, je pense, qu'il est un peu enfant prodigue et qu'il s'en est terriblement échappé.

Diana. — Je ne désire rien tant que l'y ramener.

La Marquise. — Et il faudra l'y cantonner. Je veux dire... ne vous choquez point... il faudra surtout lui interdire la compagnie de certains hommes de son âge... qu'il vous semblerait tout naturel qui fréquentent ici... des hommes de son rang, qui ont fait comme lui.

Diana. — Comme lui ?

La Marquise. — Qui ont... encore une fois ne vous choquez pas... cherché l'aventure et le mariage en pays lointain... mais qui n'ont pas eu tous, comme lui, infiniment plus de chance qu'ils ne méritaient.

Diana. — Evidemment vous faites allusion à quelqu'un... mais... je ne connais pas... de mes compatriotes...

La Marquise. — Si... La princesse de Béryl.

Diana. — Oui. Susanna Ford.

La Marquise. — Une de vos amies d'enfance, dit-on. Ma chère petite, est-ce possible ?

Diana. — Quoi ? Se conduit-elle mal ?

La Marquise. — Jésus ! Ce sont des horreurs que je ne voudrais même pas vous redire.

Diana. — Elle était déjà si flirt avant son mariage ! Mais cela ne tire pas à conséquence.

La Marquise. — Que dites-vous là ?

Diana. — Ai-je tort ?

La Marquise. — Effroyablement !... Il est heureux que je commence à vous connaître davantage, et à ne plus avoir d'inquiétude de vous.

Diana. — Je vous répète que j'aime mon mari.

La Marquise. — Alors tout va bien.

Diana. — Je voudrais seulement le voir un peu plus.

La Marquise, *apercevant Tiercé qui entre, avec son oncle et son cousin de la Chapelle-Anthenaise.* — Mais, ma chère, regardez-le bien, le voici.

Le Comte. — Ma sœur, je suis confus, Tiercé nous a fait fumer sans mesure, et voici l'heure..

La Marquise. — Où je vais faire semblant de dormir. Tant pis pour vous, Adhémar... Dînerez-vous avec nous demain ?

Le Comte. — Mille grâces.

Adieux et bonsoirs, un peu cérémonieux. La marquise rentre dans son appartement, après avoir fait à Diana un petit signe d'intelligence et d'amitié. Tiercé reconduit les La Chapelle-Anthenaise jusque dans l'antichambre. Diana reste seule, pensive.

Tiercé rentre.

Diana. — Venez. Enfin, vais-je vous avoir un peu à moi ?

Tiercé, *aimable.* — Mais oui.

Diana. — Vous n'allez pas au club, ce soir ?

Tiercé. — Non.

Diana. — Ah !... J'ai la bonne volonté de me... naturaliser, mais il y a une habitude française à laquelle je ne puis me faire. Chez nous, les hommes sont dehors toute la journée, pour leurs affaires ; mais le soir, on les a.

Tiercé, *presque tendre.* — Eh bien, ne suis-je pas près de *toi ?*

Diana, *très troublée.* — Oh ! oui, dis-moi ce mot là : *toi.* Il nous manque, à nous. Ici, rien qu'à cause de ce petit mot, vous semblez avoir un degré de plus dans l'affection et dans l'intimité... Songez, mon amour, qu'avant vous, je n'ai jamais tutoyé que Dieu.

Tiercé. — Sévère ! *(Silence. Quelques gestes. Puis Tiercé s'installe vis-à-vis de Diana, dans la bergère où était précédemment la marquise.)* Savez-vous, ma chère, pourquoi nous nous attardions au fumoir ?

Diana. — Pourquoi ?

Tiercé. — Mon oncle m'entretenait de quelqu'un que je ne connais guère, mais à qui je m'intéressais à cause de vous.

Diana. — Ah ?

Tiercé. — Oui, d'une de vos amies d'enfance, qui s'est mariée par ici, comme vous, la princesse de Béryl.

Diana. — Ah !.. Oh !... mariée « comme moi »..

Tiercé. — Eh bien ?

Diana. — Je ne sais du tout, mais... j'ai entendu dire... qu'elle ne se conduit pas comme elle devrait... Et, bien qu'elle soit mon amie d'enfance, je désire vivement ne plus la revoir.

Tiercé. — J'ignore qui a pu vous mettre ces idées en tête. Si on épluchait ainsi ses relations, autant y renoncer tout de suite... Et puis franchement, ma chère, cela tombe mal.

Diana. — Parce que ?

Tiercé. — Je n'aurais pas été fâché d'être mis en rapport avec le prince... Il y a une question d'affaires... pardon de vous dire cela... mais je pense que ce n'est pas un mot qui vous choque.

Diana. — Non... Il m'étonne seulement dans votre bouche. Et surtout je ne vois pas en quoi je puis être utile...

Tiercé. — N'en parlons plus, s'il vous plaît. Je ne veux vous contrarier aucunement. Et parbleu ! si j'ai besoin d'intermédiaires, il n'en manque pas... Vous rentrez chez vous ?

Diana. — Oui.

Tiercé. — Voulez-vous me permettre de vous accompagner ?

Diana. — Oui...

Ils sortent. On éteint.



Mlle VALENTINE CHESNET ET SA MÈRE SONT AU COIN DU FEU.



— Madame m'a fait appeler?

CHAPITRE III

LE MÊME BATEAU

Chez Mlle Valentine Chesnet, l'ex-amie du marquis Urbain de Tiercé.

Un *flat* de vingt-cinq mille, aux Champs-Elysées, dans une maison extrêmement neuve, où, sans doute pour ne pas se donner des airs de ménager les pierres de taille, on en a prodigué de si massives que ce palais moderne offre, à l'instar de ceux du moyen âge, l'aspect d'une prison. Mais il y a, à tous les étages, tout ce qu'on peut énumérer de choses confortables sur les bandes de calicot.

La chambre de Valentine.

Tout Louis XIV et XV reproduit à l'*Escalier de verre*.

D'abord le lit.

Beau, mais simple. Sérieux. Il y a toujours un des deux qui s'y couchent, qui n'est pas là pour s'amuser. Placage de bois de rose et de bois de violette. Bronzes : des Victoires. La devise *Nec pluribus impar.* — L'arrangement du fond de lit est fort compliqué. C'est des anges, ou des amours, dans des nuages, avec un grand soleil rayonnant. Cela ressemble au dessus d'autel de la chapelle, à Versailles.

Les rideaux sont de brocatelle vert d'eau, à grands ramages vert sur vert et blanc crème à reflets rosés. Le couvre-lit est de point de Venise.

Dans les angles, consoles-gaines (bois de rose et de violette, bronzes) supportant des reproductions d'antiques en vieux marbre blanc tout jauni et presque diaphane.

En guise de bureau pour écrire, un grand comptoir de boutique Louis XIV (du temps), admirable de carrure, tout acajou, orné par devant de deux Victoires très raides et pareilles à celles du lit. — Cartonnier à horloge Louis XV, avec des cartons ventrus et contournés, rouge vif, gaufrés d'or.

Sur la cheminée, le Louis XIV de la place des Victoires (encore!) flanqué de deux immenses candélabres Louis XV en argent.

Une chaise longue Louis XV, follement longue, longue comme pour coucher les grandes femmes hors de proportion que peignaient et sculptaient les artistes de la Renaissance. Ladite chaise longue est en trois pièces.

Beaucoup d'autres sièges, les uns commodes, fût-ce aux dépens du style; les autres d'apparat : tels des fauteuils Louis XIV tout or et velours de Gênes à plusieurs tons. — Des meubles volants, des petites tables, une table Marie-Antoinette (mais à pieds Louis XV), avec toute la gainerie ancienne.

Pas de lustre : une immense boule de gui enrubannée.

Un peu de buis au lit.

Une seule toile (authentique, dans le cadre ancien) : Mme de Pompadour toute nue.

Mlle Valentine Chesnet et sa mère sont au coin du feu. Elles causent à bâtons rompus.

Valentine. (Robe d'intérieur, angleterre et zibeline.) Etendue. Trente ans sonnés. Dans tout son éclat. D'une beauté à laquelle il n'y a vraiment rien à redire et de laquelle il n'y a rien à dire. C'est à croire qu'elle a été copiée, comme ses meubles, à l'*Escalier de verre*.

Mme Chesnet la mère (cinquante-cinq ans). Très distinguée. Elle n'a même pas cet air un peu marchande à la toilette, qui d'ailleurs semble plutôt la marque des femmes du vrai monde passé un certain âge. Simple. Une robe pour trotter. Une seule fausse note : la taille, qui est trop jeune — on ne se refait pas.

Elle a sur ses genoux une assiette Empire, blanche à filet d'or et couronne de lierre, pleine de petits fours, qu'elle grignote. Elle boit, par-ci par-là, une gorgée d'eau d'Evian, dans un verre Empire, de cristal taillé, orné d'un médaillon en couleur et en relief, qui représente la croix de la Légion d'honneur.

Mme Chesnet. — Vois-tu, ma chère, à Paris, une femme de vingt-cinq ans qui n'a pas au moins cent mille livres de rentes, il faut qu'elle soit idiote ou bossue..

Valentine. — Comme c'est vrai !

Mme Chesnet, *désignant les petits fours.* — C'est de ton dessert d'hier soir ?

Valentine. — Oui.

Mme Chesnet. — Qui avais-tu ?

Valentine. — Personne. Le Roi et le Prince. Ils adorent faire ménage à trois.

Mme Chesnet. — Comment ? Chrétien est encore à Paris ?

Valentine. — Penses-tu ? Il n'en démarre pas. Ah ! si j'avais compté sur ses obligations monarchiques pour me procurer un peu d'indépendance...

Mme Chesnet. — Je ne t'ai pas élevée à courir.

Valentine. — Et je t'en sais gré... Cela me fait penser... Veux-tu sonner, s'il te plaît ? Tu as le bouton... (*Mme Chesnet avale un petit champignon tout mousse et sucre, exquis, puis étend le bras, sonne.*) Merci. (*La porte. Une femme de chambre très jolie et ridiculement habillée. Valentine, sans tourner la tête* :) Le maître d'hôtel.

Pas de réponse. Un temps. Le maître d'hôtel. Classique.

Le maitre d'hotel. — Madame m'a fait appeler ?

Valentine. — Oui. Vous êtes tout nouveau chez moi, puisque vous êtes entré hier matin, mais je veux que vous preniez tout de suite, tout de suite, vous entendez ? les habitudes et le ton de ma maison. Comme ce n'est pas moi qui ai le temps de vous former, arrangez-vous... comme vous pourrez, interrogez vos camarades à l'office...

Le maitre d'hotel. — Je n'ai encore servi à madame qu'un seul dîner : je ne pense pas y avoir fait de faute.

Valentine. — Dans le service, non, mais dans l'annonce.

Le maitre d'hotel. — J'ai annoncé que Sa Majesté était servie, comme il est de règle.

Valentine. — D'abord il n'est pas de règle, attendu que le Roi est ici incognito. Vous n'avez pas la prétention de me coller sur le protocole ? Et puis, règle ou non, il n'y a pas deux façons d'annoncer, ici, il n'y en a qu'une. C'est moi, moi seule, qui suis la maîtresse chez moi. C'est moi qui suis servie.

Le maitre d'hotel. — Cependant, madame...

Valentine. — Je recevrais le Pape à dîner qu'on annoncerait encore comme je vous dis, c'est clair ? Allez. (*Le maître d'hôtel s'incline et sort.*)

Mme Chesnet. — Tu sais qu'il n'a pas tort, ce garçon ? Tu le secoues.

Valentine. — Il faut être dur avec les gens, c'est mon principe.

Mme Chesnet. — Pourquoi donc as-tu renvoyé l'autre, qui était si bien ?

Valentine. — Il jouait aux courses.

Mme Chesnet. — Ce n'est pas pendable.

Valentine. — On ne joue pas chez moi.

Mme Chesnet, *après une hésitation.* — Tu as changé aussi de valet de pied ?... J'ai vu un petit nouveau en bas... Il est tout jeune.

Valentine. — Dix-neuf.

Mme Chesnet. — Il a une figure charmante.

Valentine. — Il n'est plus à mon service.

Mme Chesnet. — Tu dis ?

Valentine. — Je dis que je vais lui donner ses huit jours.

Mme Chesnet, *tranquillement.* — Oh !... Si tu avais un père, est-ce que tu renverrais tes femmes de chambre ?

Valentine, *riant.* — Tu me désarmes.

Mme Chesnet. — J'ai mes petits défauts, mais ils sont discrets. Tu n'es pas à plaindre. Tu n'as jamais eu, comme tant d'autres, à rougir de ta mère.

Valentine. — C'est vrai, et c'est de la veine : tu pourrais me faire honte, tu me fais honneur. Tu n'es pas madame Cardinal pour deux sous.

Mme Chesnet. — Ma fille, ce sont les monsieur Cardinal qui font les madame Cardinal. Le tout est de ne pas se mettre en ménage. Une mère qui a le sentiment de ses devoirs doit rester veuve.

Valentine. — Tu l'as été toute ta vie.

Mme Chesnet. — Comment va Charles ?

Valentine. — Charles ?

Mme Chesnet. — Mon petit-fils. Tu ne sais plus le nom de ton enfant ? Ah ! ce n'est pas toi qui l'as, la bosse de la maternité !

Valentine. — Je ne suis pas poseuse... Pardon, je n'y étais plus, parce que nous venons justement de le changer de nom.

Mme Chesnet. — Encore !

Valentine. — Oui. Le Roi s'est toqué de ce petit. Il le promène. Il veut l'avoir à dîner avec nous. Seulement, il a fallu l'affubler d'un nom macédonien.

Mme Chesnet. — Quel nom ?

Valentine. — Alexandre, parbleu !

Mme Chesnet. — On aurait pu me consulter, moi qui suis sa marraine. J'ai ce nom macédonien en horreur.

Valentine. — Moi aussi. Alors, pour tout concilier, nous avons choisi un diminutif russe. Nous l'appelons Sacha... Veux-tu sonner? (*Mme Chesnet touche le bouton. La femme de chambre reparaît.*) Monsieur Sacha.

La femme de chambre. — Je vais voir si Monsieur Sacha n'est pas encore parti pour le collège.

Mme Chesnet. — Il va au collège?

Valentine. — Depuis lundi. Nous l'avons mis externe chez les pères de la rue Marbeuf. Il y a une classe pour les tout petits, dirigée par les sœurs. C'est très cher, très bien tenu et très bien fréquenté.

Entre Sacha (sept ans). Costume marin. Joli, câlin, impertinent, roublard.

Sacha. — Bonjour.

Valentine. — Bonjour. Embrasse grand'mère.

Sacha. — Oui, vite. J'veux pas être en retard.

Mme Chesnet. — Tu es donc bien content d'aller au collège?

Sacha. — Oh! oui!

Mme Chesnet. — Tes petits camarades sont gentils avec toi?

Sacha. — Oh! oui! Les pères aussi. Et les sœurs. Y a des grands qui ont raconté le Roi. Alors on m'appelle monseigneur.

Il sort. La femme de chambre revient.

La femme de chambre. — Madame, c'est de chez Bonnel.

Un paquet assez volumineux.

Valentine. — Donnez.

Mme Chesnet. — Un cadeau?

Valentine. — Non... Il y a la note?

La femme de chambre. — Oui, madame.

Valentine, *jetant ses clefs à Mme Chesnet.* — Veux-tu prendre six mille cinq dans le secrétaire?

Mme Chesnet. — Mazette! Qu'est-ce que c'est donc?

Valentine. — Un nécessaire de voyage.

Mme Chesnet. — Tu en as quinze.

Valentine. — Oh! tu sais, si on ne s'offrait jamais une fantaisie... Figure-toi, hier, je passe devant chez Bonnel, je vois ça. D'un goût douteux, mais cossu. Je demande pour qui. C'est la princesse de Béryl qui l'a commandé pour un de ses derniers petits, un Anglais, oh! gentil à croquer, lord Marlowe; tiens, il ressemble à Joe.

Mme Chesnet. — Joe?

Valentine. — Le nouveau valet de pied que tu as remarqué, distingué... Ça me paraît drôle de souffler à la princesse le nécessaire de son Anglais. Elle le payait quatre mille, j'en offre cinq. Croirais-tu qu'on me refuse net? Je me suis laissé emballer, j'ai surenchéri, et à six mille cinq on a lâché. Le plus gai c'est que, moi ou lui, en fin de compte la princesse casque.

La femme de chambre, *qui est sortie, puis rentrée.* — M. le marquis de Tiercé désire voir madame.

Valentine. — Urbain!

Mme Chesnet. — Un revenant.

Valentine. — Faites entrer. Portez ça dans mon cabinet de toilette.

Mme Chesnet. — Je vous laisse.

Valentine. — Non, reste une minute. Ça lui fera plaisir de te dire bonjour.

Entre Tiercé. Redingote.

Tiercé. — Bonjour, ma chère... (*Valentine lui tend la main.*) Mais c'est Mme Chesnet! Quelle bonne fortune! Je vous demande pardon, je ne vous apercevais pas d'abord. On n'y voit guère.

Valentine. — Les jours sont si courts en cette saison.

Mme Chesnet. — Ils nous ont paru longs en votre absence, mon cher marquis.

Tiercé. — Charmant! Vous avez bien du style aujourd'hui, madame Chesnet.

Valentine. — Maman est amoureuse.

Tiercé. — Le style, c'est l'homme.

Mme Chesnet, *à Valentine.* — Je vais m'occuper de tes affaires et faire une petite ronde dans la maison.

Valentine, *un doigt levé.* — Maman, sois sage.

Mme Chesnet se retire. Un petit silence. Puis Tiercé s'installe à la place de la bonne dame.

Tiercé. — Eh bien?...

Valentine. — Eh bien! te voilà?

Tiercé. — Ma visite... te surprend?...

Valentine. — Non. Sommes-nous brouillés?

Tiercé. — Pas que je sache.

Valentine. — Tu connais le chemin.

Tiercé. — Je suis venu, pour ainsi dire, machinalement.

Valentine. — C'est tout simple.

Tiercé. — A mon heure.

Valentine. — L'homme est une bête d'habitude.

Tiercé. — Et me voilà dans mon fauteuil.

Valentine. — Le roi dit *notre* fauteuil.

Tiercé. — A propos, comment va-t-il?
Valentine. — Qui?
Tiercé. — Eh bien! le Roi.
Valentine. — ... ça te fait?
Tiercé. — Tout ce qui te touche... Est-ce que tu ne t'intéresses pas aussi aux épisodes de mon existence?
Valentine. — N'en doute pas.
Tiercé. — Comment lui va, ce monarque?
Valentine. — Très bien, merci.
Tiercé. — Et Charlot?
Valentine. — Non, changé : Sacha.
Tiercé. — Sacha, si tu veux.
Valentine. — Je l'ai mis chez les pères de la rue Marbeuf.
Tiercé. — Je te reconnais bien là.
Valentine. — Qu'est-ce que tu as à me demander?
Tiercé. — Moi? Tu plaisantes. Non, ma visite n'a aucun but. Je passais, je suis monté, voilà.
Valentine. — C'est gentil.
Tiercé. — Mais c'est bête. Je n'aurais pas dû. Je vois que tu m'en veux toujours.
Valentine. — Pourquoi t'en voudrais-je? Si j'étais à ta place, j'aurais fait comme toi. Je fais tous les jours comme toi.
Tiercé. — Je sens bien que ma vue t'est pénible.
Valentine. — Au contraire. Je suis très heureuse de te voir d'aplomb... recalé... Du moins je suppose. Quelle mine as-tu?
Tiercé. — Un peu fatigué du voyage.
Valentine. — Il en valait la peine.
Tiercé. — Parlons de toi... Toi aussi, tu as un air d'aplomb qui est réjouissant... Je suis content de te voir là, bien tranquille... dans ton élément, dans ton luxe... Les fonds viennent aussi d'Amérique, paraît-il?
Valentine. — Oui.
Tiercé. — Raconte-moi.
Valentine. — C'est bien long.
Tiercé. — Ça fera passer le temps.
Valentine. — Ta femme est-elle aussi riche que la princesse de Béryl?
Tiercé. — Les journaux ont donné le chiffre.
Valentine. — Ce n'est pas elle qui t'envoie ici?
Tiercé. — Hein?
Valentine. — Oh! je te demande ça parce que... comme c'est la princesse qui m'a envoyé son mari... je croyais que c'était peut-être un usage de là-bas...
Tiercé, *piqué*. — Ma chère, il n'y a aucun rapport. La princesse t'a envoyé son mari, parce qu'elle avait besoin apparemment de s'en débarrasser...
Valentine. — Elle l'était, débarrassée... Non, je suppose qu'il se galvaudait dans de trop vilains endroits. Alors elle a désiré... pour le monde... Le choix est tombé sur moi. Le choix est heureux.
Tiercé. — Et... qu'est-ce qu'il fait de toi?
Valentine. — Il me respecte.
Tiercé. — Quel mufle!
Valentine. — Oui, c'est une nature comme ça... Tiens, pour l'argent... Il peut puiser à plein Fichet... Il n'arriverait pas à dépenser tout ce que sa légitime met à sa disposition... Eh bien! il faut quand même qu'il tripote, qu'il fasse des choses illicites...
Tiercé. — On a vu de très grandes dames qui volaient dans les magasins de nouveautés.
Valentine. — En amour, il est kif-kif. Je suis là, n'est-ce pas? Eh bien, il préfère... Au fait, je ne sais pas ce qu'il préfère. Je ne veux même pas le savoir. Mais c'est lui qui a introduit chez moi ce vieux souverain.
Tiercé. — Dis donc, Valentine, le vieux souverain... Il doit beaucoup respecter aussi?... Quel âge a-t-il?
Valentine. — Il va sur soixante-cinq ans. Béryl prétend que c'est lui le roi le plus pur sang d'Europe. Il descend des empereurs d'Orient par le plus court chemin.
Tiercé. — Ça lui fait une belle jambe!
Valentine. — Non... On l'a marié très jeune. Il est grand-père d'une vierge de vingt ans.
Tiercé. — J'ai rencontré cette vierge dans des casinos avec l'Héritier, son père.
Valentine. — Ne l'appelle pas héritier. Ça a l'air d'une blague. Il n'y a pas plus endetté que lui. Béryl est un de ses fournisseurs de crocodiles empaillés.
Tiercé. — A juger du père d'après le fils, ton roi doit être plutôt décati.
Valentine. — Tu l'as dit.
Tiercé. — Pourquoi le gardes-tu?
Valentine. — Par snobbisme.
Tiercé. — Ça ne te rase pas de faire tapisserie?
Valentine. — Je ne fais pas tapisserie.
Tiercé. — Allons donc!
Valentine. — Non. C'est un vieux à passion.
Tiercé. — Oh! dis-la, sa passion!
Valentine. — C'est toi qui l'es, vieux!

Tiercé. — Tu peux bien me dire sa passion. J'suis pas rapporteur.

Valentine. — Oui, là !... Sa passion... sa passion, c'est d'être acclamé.

Tiercé. — Qu'est-ce que tu chantes ?

Valentine. — Tu vas saisir... Il arriverait ici... Tu le verrais, en ce moment, entrer... Tu aurais la sensation d'un homme... agréable... poli... poli de haut, comme il sied à un monarque absolu... très chauve, avec une couronne de frisettes folles... un peu timide... facilement ému... toujours prêt aux larmes comme à la poignée de main...

Tiercé. — Bref, gâteux.

Valentine. — Si tu aimes mieux... Suppose que la plus belle fille du monde... moi... s'attaque à ce vieillard mûr et sensible... Je n'insiste pas : c'est piteux... Alors, voici le programme. Tout d'un coup, je me dresse, je me convulse, j'ouvre les bras, et je crie : Vive le Roi ! Vive la Macédoine ! Il rougit, il sourit : une danseuse. Je repique : Vive le Roi ! Il salue. Vive la Macédoine ! Il pleure. Je sanglote. Vive le Roi ! Toute la maison s'en mêle, maman, les domestiques. J'ai un groom, qui a été camelot. Sacha représente la jeunesse des écoles. L'aide-cuisinier en tablier blanc, c'est le mitron indispensable. Vive la Macédoine ! Vive le Roi !

Tiercé. — Alors ?

Valentine. — Tu me croiras si tu veux...

Tiercé. — Je te crois.

Valentine. — Ce n'est plus le même homme, il a vingt ans.

Tiercé. — Voilà un cas... Mes compliments. Tu ne dois pas t'embêter tous les jours. La maison est animée. Tu as fait de jolies connaissances, depuis moi.

Valentine. — Et toi ?

Tiercé. — Oh ! moi... on ne me demande pas de crier : Vive Washington !

Valentine. — Ne fais pas d'esprit. Qu'est-ce que tu nous as ramené de là-bas ?

Tiercé. — Ma femme.

Valentine. — C'est tout. Elle est donc orpheline ?

Tiercé. — Ça viendra. Pour le moment, elle est flanquée d'un père, d'une mère, de deux sœurs, et de deux frères, un grand et un petit. Le petit est colonel.

Valentine. — Qu'est-ce que tu as fait de tous ces gens-là ? Pourquoi ne les as-tu pas rapportés ?

Tiercé. — Dieu du ciel ! Il ne manquerait que cela. Merci ! Une femme. cela passe toujours. Et puis la mienne... est la mienne. C'est la marquise de Tiercé, ce n'est plus miss Diana Shaw. Mais le reste du clan... Non, j'ai précisément une veine singulière : j'ai mis la main sur des Américains pas remuants... des Américains qui ne passent pas leur temps à faire la navette entre leur continent neuf et le vieux nôtre... Cristi ! Jerry Shaw à Paris ! J'ai un petit frisson.

Valentine. — Tant pis.

Tiercé. — Tu t'en fiches, je suppose ?

Valentine. — Est-ce qu'on peut savoir ? Je suis la femme aux milliardaires. Ils ne sont pas tant.

Tiercé. — Ah ! tu es la femme aux milliardaires ? Eh bien, tu étais vraiment bien tombée avec moi.

Valentine. — Toi, c'était le cœur.

Tiercé. — Tu devrais dire ça à mon tuteur et à ma maman.

Valentine. — Oh ! mon cher, ce n'est pas moi qui t'ai mangé tes quatre sous. Tu les as mangés avec moi, ne confondons pas. Tu n'es jamais assez entré dans mes comptes pour gêner le sentiment.

Tiercé. — C'est peut-être flatteur. Faisons-nous des déclarations rétrospectives.

Valentine. — Nous sommes toutes les mêmes, depuis... le trottoir jusque... jusqu'ici. Nous n'aimons jamais que l'homme qui nous exploite ou qui nous ressemble, qui vit de nous, ou qui vit comme nous.

Tiercé. — Ah çà ! dis-moi tout de suite...

Valentine. — Mais oui, je te le dis, imbécile !... Ce que nous nous ressemblons, mon cher, non, tu ne t'en douteras jamais. Tu es au masculin ce que je suis au féminin. Tu vis sur les autres, sur les gros — comme moi. Tu es né pour ça. Moi aussi. Tu as dû commencer en nourrice. Tu étais déjà supérieur quand je t'ai connu.

Tiercé. — Dis donc... et maintenant ?

Valentine. — Maintenant ?

Tiercé. — Dame ! je suis à mon apogée... Si tu es logique...

Valentine. — Je le suis toujours.

Tiercé. — Alors, ce béguin ? Ça dure ?

Valentine. — Sens-le. Tu ne veux peut-être pas que ce soit moi qui te le dise ?

Tiercé. — Si.

Valentine. — ..... (*Un très gros mot, mais dit très tendrement.*)

Tiercé. — Fichtre ! Je soupçonne qu'on est sur le point de faire des bêtises... Bonsoir.

Valentine. — Oh ! adieu, si tu en es là...

TIERCÉ. — Là? Où?

VALENTINE. — Des scrupules?... Ta femme?...

TIERCÉ. — Pauvre petite!

VALENTINE. — C'est de l'amour!

TIERCÉ. — De son côté.

VALENTINE. — Fat!... C'est clair, elle en veut pour son argent.

TIERCÉ. — Il n'y a peut-être pas autre chose au fond.

VALENTINE. — Parbleu!... Et toi l'aimes-tu?

TIERCÉ. — C'est drôle... Ah! l'humanité n'est pas belle... Il me semble que... plus je sens qu'elle tient à moi... moins je me sens de velléités de tenir à elle.

VALENTINE. . . Je me tue à te le dire... Me vois-tu, moi, aimant Béryl?

TIERCÉ. — Si on les trompait tous les deux?

VALENTINE. — La revanche.

TIERCÉ. — Ça me gêne.

VALENTINE. — A cause de lui? Tu ne le connais même pas?

TIERCÉ. — Je connais ma femme... Et quant à Béryl... Au fait... je le connaîtrai un jour ou l'autre.

VALENTINE. — Pourquoi?

TIERCÉ. — Parce que... Ce serait trop long à t'expliquer... Mais enfin je le connaîtrai... sûrement... parce que j'ai besoin de le connaître.

VALENTINE. — Et même, tu comptes sur moi pour ça?

TIERCÉ. — Je ne dis pas non.

VALENTINE. — Alors tu n'es pas venu ici pour autre chose.

TIERCÉ, *bien tranquillement.* — Tu as mis le doigt dessus.

VALENTINE. — Ah!... (*Un grand temps. Brusquement, avec décision.*) Eh bien, mon petit, donnant, donnant.

Silence.

TIERCÉ, *la prenant dans ses bras.* — Œil pour œil.

VALENTINE, *perdant la tête sans plus attendre.* — Ah! canaille! Ah! petite canaille chérie! Dire que je n'ai jamais aimé que cette canaille-là!

Il fait tout à fait nuit.

Au bout d'un petit quart d'heure. Coup discret à la porte. Puis la femme de chambre entre.

VALENTINE, *vivement.* — Qu'est-ce que c'est?

TIERCÉ, *avec un grand sang-froid.* — Des lumières, des lumières, des lumières!

LA FEMME DE CHAMBRE. — C'est Sa Majesté.

VALENTINE. — Zut!

TIERCÉ, *à tue-tête.* — Vive le Roi! Vive la Macédoine!

VALENTINE. — Veux-tu te taire, idiot! Il ne va plus y avoir moyen de le tenir!

Le Roi entre, avec Sacha.

LE ROI. — Quelles sont ces clameurs?

SACHA. — Maman! Maman! Ami Chrétien est venu me chercher au collège! Ça en fait une épate! On a joué l'hymne! Le père inquisiteur m'a donné un bon point!

VALENTINE. — Ne nous casse pas la tête. (*Au Roi, présentant.*) Le marquis Urbain de Tiercé.

LE ROI. — (*Petit salut du buste, puis la tête inclinée vers l'épaule droite, comme tous les rois de Macédoine depuis Alexandre le Grand.*) Ah!... Crr... Crr... Hum!!! (*Telle est la phrase que profère habituellement Sa Majesté lorsqu'on lui présente quelqu'un.*)

TIERCÉ, *impressionné.* — Oh! Sire... (*Un silence pesant. — A Valentine.*) Je vais dîner.

VALENTINE. — Au revoir. (*La main.*)

Salut au Roi. Tiercé se retire.

LE ROI. — Il est charmant, ce jeune homme... Crr... Crr!... Belle voix... Vous nous ferez le plaisir de l'inviter souvent à dîner.





PARFAIT OPÈRE SON ENTRÉE.

CHAPITRE IV

L'AUTRE BATEAU

Chez la marquise de Tiercé douairière, dans le grand salon Louis XVI.

C'est à la même heure que l'autre jour, après dîner. Les personnages sont les mêmes, dans les mêmes costumes :

LA MARQUISE, pékin vieux bleu, zibeline. — DIANA, mousseline de soie, dentelles. — BLANCHE DE TIERCÉ, costume tailleur à la mode du faubourg. — FRANÇOIS DE TIERCÉ, l'uniforme de Stanislas. (Le pantalon un peu plus court. On grandit si vite!) — LE MARQUIS URBAIN DE TIERCÉ (jaquette) et les deux La Chapelle-Anthenaise, LE COMTE et LOUIS, son fils (Redingotes).

LA MARQUISE, *distraite et manifestement désireuse que les hommes s'en aillent.* — Vous ne fumez point, Adhémar?

LE COMTE. — « Il est une liqueur au poète plus chère ». N'a-t-on point coutume de servir ici le café, avant que nous passions au fumoir?

LA MARQUISE. — Mais c'est juste! A quoi songe Parfait?... François...

François se lève précipitamment, avec un bruit formidable de talons de bottes, comme si c'était la fin de la classe. Mais au même instant, PARFAIT opère son entrée. C'est le maître d'hôtel. Il porte un plateau d'argent immense et magnifique, au centre duquel se dresse une cafetière pour vingt-quatre tasses, entourée de six tasses de Sèvres ovoïdales à hautes anses.

Derrière Parfait marche un valet en livrée, porteur d'un autre plateau non moins immense. Les tasses, présentées par le maître d'hôtel, sont recueillies, une fois vides, par le valet de pied. Le cérémonial est plutôt lent. La douairière, contrairement à ses habitudes, bout. Enfin :

LE COMTE. — Et maintenant, ma sœur, nous userons de votre permission. (*A Tiercé.*) Mais souvenez-vous, monsieur, que je ne veux plus de ces grands cigares qui durent jusqu'au couvre-feu.

Tiercé, le comte et Louis se retirent.

LA MARQUISE. — Eh bien! François, vous bayez aux corneilles?

FRANÇOIS, *en sursaut.* — Maman?... Je ne me soucie pas de fumer ce soir. Je crains d'avoir dîné un peu immodérément.

LA MARQUISE, *comme si elle n'avait pas entendu.* — Je vous y autorise.

FRANÇOIS, *surpris, mais docile.* — Merci, maman. (*Il sort. Diana s'approche de la marquise.*)

DIANA, *bas.* — Madame, il faut absolument que je vous parle.

LA MARQUISE, *de même.* — Moi aussi... Pas devant Blanche... (*Haut.*) Je ne puis remettre la main sur ma *Semaine religieuse*, c'est inconcevable.

BLANCHE. — Maman, vous l'aurez peut-être laissée dans votre chambre?

LA MARQUISE. — Cela est possible. (*Sérieusement.*) Je suis si étourdie!... Blanche, avez donc la complaisance de me la chercher. J'ai idée que vous la trouverez dans mon paroissien, qui pourrait bien être sur le guéridon, à droite... ou encore entre les deux

feuilles de l'*Univers,* que j'aurai reployé dessus, par mégarde... ou bien sous le portrait de Monseigneur.

Blanche. — Oui, maman.

La Marquise. — A moins que je l'aie fourrée dans mon armoire à glace, en rangeant mes lingeries. Voici mes clefs.

Blanche, *osant à peine les toucher.* — Oh ! merci, maman. (*Elle sort.*)

La Marquise. — Elle va nous laisser tranquilles un bon quart d'heure... D'autant... (*La marquise sourit et exhibe sa* Semaine religieuse *qu'elle tenait cachée dans son ouvrage.*) C'est un petit mensonge. Je m'en accuserai... Vous avez du nouveau ?

Diana. — Oui.

La Marquise. — Moi aussi, et pas trop mauvais.

Diana. — Ah !

La Marquise. — J'ai longuement causé cet après-midi avec mon fils. Ce n'est pas un grand criminel.

Diana. — Oh ! non, madame !

La Marquise. — Je ne prétends pas qu'il soit sans reproches. Il n'a pas fait difficulté de confesser qu'il est retourné chez cette femme...

Diana, *en larmes.* — Oh ! mon Dieu !

La Marquise. — Si vous prenez les choses ainsi...

Diana, *fermement.* — Non, madame. Je ne suis pas une petite fille. Je ne demande qu'à reconquérir l'amitié de mon mari. J'oublierai son infidélité, si elle est sans lendemain.

La Marquise. — Bien... Je lui ai expliqué que vous aviez reçu des lettres anonymes...

Diana. — Il y a de bien méchantes gens !

La Marquise. — Ne m'interrompez plus... Pendant dix minutes, je n'ai pu le ramener à la question. Il était à chercher qui vous a écrit. Sa conclusion est que c'est la princesse de Béryl elle-même, qui s'entend avec sa canaille de mari. Elle se venge de votre intention de lui fermer la porte. Il y a donc un peu de votre faute.

Diana. — Comment, de ma faute, madame ? Mais c'est vous-même qui m'avez conseillé...

La Marquise. — Pas de marquer les choses avec cette brutalité. On ne dit jamais non. En outre, mon fils avait besoin de Béryl pour une affaire qu'il n'a jamais voulu me confier. Vous lui avez fait faux bond, il s'est adressé ailleurs, on a été exigeant, et il s'est trouvé dans le cas de vous faire une infidélité ou d'être ridicule. Entre nous, ma petite, il n'y a que la dernière de ces deux choses qu'une femme ne pardonne pas à son mari. Pour en finir, Tiercé m'a dit, avec cette grâce caressante qui lui est particulière, qu'une telle passade ne tire pas à conséquence, qu'il n'aime que vous, et qu'il sera bon époux et bon fils dès demain.

Diana. — Mon Dieu ! mon Dieu !

La Marquise. — Eh bien ? Il n'y a pas de quoi se lamenter.

Diana. — Oh ! madame, je suis bien certaine que votre fils a les meilleures intentions du monde, mais la nouvelle que j'ai à vous apprendre va sûrement tout gâter.

La Marquise. — Voyons cela.

Diana. — Je devine ! C'est bien la princesse qui a écrit, et elle ne s'est pas adressée qu'à moi seule. Elle a fait jouer le câble : elle est Américaine. Elle a dû avertir mes parents.

La Marquise. — Qui vous le fait croire ?

Diana. — J'ai reçu une dépêche de mon père.

La Marquise. — Et ?

Diana. — Il arrive.

La Marquise. — Pour ses affaires ?

Diana. — Non... *To investigate.*

La Marquise. — Qu'est-ce que ça veut dire ?

Diana. — Pour faire une enquête.

La Marquise. — Sainte Vierge !!!... (*Très calme.*) Eh bien, ma petite, il faut vous réjouir de voir votre père... Vous lui avez télégraphié, je suppose, qu'il ferait sagement de différer son voyage et que, pour ce qui est de l'enquête, nous y suffisons ?

Diana. — Hélas ! madame, je n'ai pas pu. Je ne sais où le prendre.

La Marquise. — D'où est sa dépêche ?

Diana. — De Cherbourg.

La Marquise. — Il est en France !

Diana. — Depuis hier soir.

La Marquise. — Alors il doit être à Paris ! Il va nous tomber d'une minute à l'autre !

Diana. — Ah ! madame ! depuis ce matin, je suis dans des transes continuelles.

La Marquise. — Comment, des transes ? Ma chère enfant, vous devez être dans la joie.

Diana. — J'y suis... mais bien inquiète.

La Marquise. — A quel sujet ? Monsieur votre père sera, je vous l'affirme, accueilli chez moi comme il doit l'être.

Diana. — Que vous êtes bonne !... Mais Urbain...

La Marquise. — Urbain est respectueux

et bien élevé. Je pense que vous lui avez communiqué cette heureuse nouvelle?

DIANA. — J'ai été plus de dix fois sur le point, je n'ai pas encore osé.

LA MARQUISE. — C'est un grand tort, d'autant que cela n'y fera ni chaud ni froid. (*Les hommes rentrent.*) Chut!... Eh bien, François, êtes-vous mieux?

FRANÇOIS. — Non, maman, je suis fort barbouillé.

LA MARQUISE. — Commandez-vous de la camomille, je vous le permets. (*François sort un instant.*) Urbain... attendez-vous à une grande surprise... nous venons de recevoir une dépêche...

LE COMTE, *tout d'un coup.* — Parbleu, ma sœur, où ai-je la tête?

LA MARQUISE. — Quoi donc?

LE COMTE. — A propos de dépêche, comment ne vous ai-je pas donné connaissance de celles que je viens d'échanger avec Monseigneur, à l'occasion de son mariage?

TIERCÉ. — Ah! vous avez télégraphié...

LE COMTE. — Oui, au nom de la fidèle Vendée. La réponse de Monseigneur ne s'est pas fait attendre. Elle est d'une grande élévation, comme d'habitude.

TIERCÉ. — Dites-la.

LE COMTE. — J'ai peu de mémoire. Mais Louis sait le texte par cœur. Louis!...

LOUIS, *récitant.* — « Madame et moi, sommes touchés. Pensons à fidèle Vendée. Confiance dans l'avenir. Votre affectionné, etc. »

TOUS. — Ah!... (*Une mesure pour rien.*)

FRANÇOIS, *étourdiment.* — Pourquoi : pensons à fidèle Vendée, au lieu de : nous pensons à notre fidèle Vendée?

LE COMTE, *avec sévérité.* — Mais, monsieur, c'est pour épargner dix sous.

LA MARQUISE. — Si impressionnante que soit la dépêche de Monseigneur, j'en reviens à celle...

BLANCHE, *qui rentre en coup de vent.* — Maman, je vous demande pardon, j'ai fouillé partout, il n'y a pas plus de *Semaine religieuse* que sur ma main.

LA MARQUISE, *avec sang-froid.* — Non, mais dessous? Regardez donc où vous l'avez posée, votre main.

BLANCHE, *apercevant la* Semaine. — Oh! par exemple!... (*Elle rit.*)

LA MARQUISE. — Oui, cela est plaisant. (*Parfait, le maître d'hôtel rentre, et présente à la marquise une carte sur un plateau presque aussi grand que celui du café. La marquise s'arme de sa face-à-main, déchiffre. C'est très long. Elle fait signe.*) Diane...

DIANA. — Madame?

LA MARQUISE. — Que me disiez-vous que votre père venait?

DIANA. — C'est lui?

LA MARQUISE. — C'est eux. Ils sont là.

DIANA. — Tous!

LA MARQUISE. — Six personnes.

DIANA. — Papa, maman, Mark, Clelia, Biddy et Bertie?

LA MARQUISE. — Biddy et Bertie... Vous n'avez donc pas bien lu la dépêche?

DIANA. — Mon Dieu! si... mais c'est qu'avec les verbes anglais, il est impossible de distinguer le singulier du pluriel.

LA MARQUISE, *stupéfaite.* — Impossible de distinguer!... Voilà un étrange abus, et qu'en France nous ne supporterions pas. (*A Parfait.*) Faites entrer. (*A Tiercé.*) Ma foi! Urbain, on ne m'a pas donné le temps de vous avertir, vous allez avoir la surprise sans préparation.

TIERCÉ. — Quelle est cette plaisanterie, ma mère?

DIANA. — Ce n'est pas une plaisanterie, mon ami.

(La porte s'ouvre. La famille Shaw apparaît, en groupe photographique.)

TIERCÉ, *avec autant d'insolence que de sang-froid.* — En effet.

DIANA, un peu ahurie, s'avance vers la porte, et s'offre aux embrassements combinés de son père, de sa mère, de ses frères, de ses sœurs. La douairière contemple cette scène touchante avec une souriante curiosité. Cela lui rappelle une vieille estampe des adieux de Louis XVI à sa famille.

On entend des petits cris. Jerry, jubilant, jovial, donne de fortes bourrades à Diana.

JERRY. — Cheer up!... Hallô, Diana!...

Les Américains sont très expansifs aux heures de séparations et de retours.
Et puis après, c'est fini.
Voilà. C'est fini.

JERRY, *correct.* (*En habit, d'ailleurs.*) — Diana, introduisez-nous.

DIANA. — Oui. (*A la marquise.*) Madame, j'ai le plaisir de vous présenter mes parents, qui viennent, comme je vous l'annonçais tout à l'heure, passer quelque temps à Paris.

LA MARQUISE, *aimable.* — Longtemps, j'espère?

JERRY. — Oui, un temps illimité.

TIERCÉ, *à part.* — Ça va bien.

LE COMTE. — Oui-dà, monsieur, est-ce

que... (*Il s'interrompt, il se souvient que les peuples de race anglo-saxonne sont tout à fait stricts sur le chapitre des présentations.*) Ma sœur, voulez-vous me faire la grâce de me présenter à monsieur?

La Marquise. — Le comte de la Chapelle-Anthenaise, mon beau-frère.

Jerry. — Je suis très content. (*La main.*)

Le Comte, *reprenant sa place.* — Oui-dà, monsieur, pouvez-vous quitter ainsi vos affaires, que l'on dit considérables?

Jerry. — Oui, elles sont considérables. Je peux les quitter. Elles vont mieux toutes seules. C'est si parfaitement organisé! Réellement, elles vont mieux toutes seules.

La Marquise, *à Mrs Shaw.* — Vous devez être fatiguée du voyage?

Mrs Shaw. — Terriblement. Tout est si inconfortable ici!

La Marquise. — Et... ces demoiselles...

Elle les cherche, des yeux; mais Clélia — bandeaux Montmartre, toujours — est occupée à inventorier les meubles. Biddy est avec son petit frère dans un coin, où ils font un charivari qui effare François et Blanche. Bruyante hilarité, puis un objet, qui échappe des mains du colonel, décrit une trajectoire et vient s'abattre sur les genoux de Mrs Shaw.

François, *scandalisé.* — Oh!

Mrs Shaw. — Qu'est-ce?

Biddy, *riant.* — Maman, c'est notre bouchon. Bertie a voulu me montrer le tour pour l'escamoter, et il est si maladroit! Il l'a jeté en l'air.

Mrs Shaw. — Oh! je vais vous montrer le tour, moi.

La Marquise. — Vous avez de bien charmants enfants.

Jerry. — N'avons-nous pas? Ils sont très vivants. Ils font beaucoup de train... Biddy!... (*Biddy s'approche, la Marquise l'embrasse.*) Colonel!... (*Bertie avance à l'ordre. La Marquise lui donne sa main à baiser. Il la secoue.*)

La Marquise. — Aïe!

Jerry. — Je veux aussi vous introduire mon fils aîné... Mark!... (*La Marquise se méfie. Mais Mark est très informé, il baise la main.*)

La Marquise. — Il est charmant.

Jerry. — Il est né, lui. Il ne fait rien. Il s'intéresse beaucoup aux chevaux. Nous avons eu l'an dernier, à San-Francisco, une grande exhibition de chevaux... *horse show*... la plus grande dans le monde...

Le Comte. — Oui-dà, monsieur? Moi-même je m'occupe d'élevage, bien que sur une échelle plus modeste...

Jerry. — Je demande votre pardon, où est mon gendre?

Tiercé. — Mais par ici, monsieur. Je suis enchanté de vous voir. Aussi enchanté que surpris. Vous tombez du ciel sans crier gare. Ah! si j'étais destiné à mourir d'une embolie... Peut-on savoir quel est le but de ce voyage inopiné?

Jerry. — Oui. Mais cela sera l'objet d'une autre conversation. Nous avons le temps devant nous. Aujourd'hui, je veux me consacrer entièrement aux joies de famille.

Diana, *à Mrs Shaw.* — Comment avez-vous pu mettre si longtemps pour venir de Cherbourg à Paris, chère maman?

Mrs Shaw, *prise du fou rire.* — Ah! ah! pourquoi si longtemps!... Jerry Shaw!...

Jerry, *jovial.* — Dorrit!

Cette hilarité gagne Bertie, Biddy et même Clelia, Mark. Stupeur.

Biddy, *à François.* — Est-ce que vous avez partout de ces petits chemins de fer? (*Elle lui prend la main.*)

François, *troublé.* — Quels petits chemins de fer? (*Il essaie de se dégager.*)

Biddy. — Des petits chemins de fer comme celui de Cherbourg à Paris?... Laissez-moi m'asseoir tout près de vous, sans quoi je serais obligée de crier.

François. — Je vous en prie... (*Elle s'assoit, autant dire, sur ses genoux.*) Tous nos chemins de fer... (*Il s'écarte*) sont pareils.

Biddy, *se roulant.* — Oh! maman! papa!... (*Elle saisit la boucle du ceinturon de François.*) Qu'est cela?

François. — Laissez...

Biddy, *à ses parents.* — Il dit tous les chemins de fer en France sont pareils! (*Eclats de rire.*)

François. — C'est le chiffre de mon collège.

Biddy. — Est-ce qu'il y a des filles?

François. — Au collège!... (*Il rougit. Biddy pousse le cri de ralliement de l'école pour les deux sexes dirigée par le Dr Pullet.*)

La Marquise, *essayant de dominer ces bruits divers.* — Qu'avez-vous vu de si étrange dans notre chemin de fer de Cherbourg?

Jerry, *d'une voix aiguë.* — Il est tout petit!

Mrs Shaw. — Nous ne voulions jamais croire que c'était le vrai chemin de fer.

Mark. — C'est un pur jouet.

Jerry, *même voix.* — Les tout petits wagons!



Mrs Shaw et sa fille, miss Biddy

Mrs Shaw. — Et le *wagon-dînant!* J'ai voulu lever une glace : il faut lever avec sa main même, il n'y a pas de mécanique !

Jerry, *solennel, comme s'il affirmait la doctrine de Munroë.* — En Amérique, nous avons des mécaniques pour toutes choses.

Mrs Shaw, *avec une certaine sévérité.* — J'ai observé que vous manquez d'ascenseur ici.

La Marquise. — Cela n'a que peu d'inconvénients pour moi, puisque je demeure au rez-de-chaussée.

Jerry. — Je fus étonné de voir aussi que la maison n'est pas sur la ligne des autres maisons. Elle est reculée.

La Marquise. — Je la trouve bien où elle est.

Jerry. — Non !

La Marquise. — C'est une très vieille maison. Vous ne voudriez pas qu'on me la démolît ? J'espère bien qu'on me laissera y mourir tranquille.

Jerry. — Oui. Mais en Amérique, nous ne supporterions pas une maison qui serait ainsi mal placée. Ce n'est pas un motif pour démolir. Seulement, on déplace. On scie le pied, on glisse dessous de grands rouleaux, et on fait avancer la maison à sa place convenable. Voilà.

La Marquise. — Scier ma maison par le pied, et la rouler en avant !... (*Elle n'a pas la force de supporter cette image.*)

François, *bas, à Blanche.* — Maman va encore avoir sa migraine.

Blanche. — Pour sûr !

Le Comte, *reprenant de plus haut* (*voilà quelques instants qu'il est blessé dans son patriotisme*). — Oui-dà, monsieur, nos petits chemins de fer ont excité votre *humour ?* Je croyais pourtant que nous avions fait un grand pas, depuis notre première ligne entre Paris et Saint-Germain, à l'inauguration de laquelle mon père se souvenait d'avoir assisté : car, dans ma famille, l'on ne fut jamais hostile au progrès — je veux dire : à certains progrès.

La Marquise. — Adhémar, laissons ces questions techniques. Moi, d'abord, rien que l'idée de scier et de rouler ma maison... A quel hôtel êtes-vous descendus ?

Mrs Shaw. — Ah ! ah ! (*Nouvelle explosion. Stupeur.*)

Jerry. — Hallô ! Dorrit !

Le Comte, *à Tiercé.* — Ces peuples neufs ont des ressources de gaieté, que je ne soupçonnais point.

Tiercé. — Fichtre !

La Marquise. — Est-ce que nos hôtels sont aussi plaisants que nos chemins de fer ?

Jerry. — Dorrit !

Mrs Shaw. — Jerry Shaw ! (*Quelques hoquets.*)

Jerry, *calmé.* — Nous avons parcouru tout Paris depuis ce matin. Je croyais nous ne trouverions pas un hôtel.

Le Comte. — Que ne m'aviez-vous écrit, monsieur ?... Il est vrai que vous ignoriez jusqu'à mon nom... Mais je me serais fait un plaisir de vous indiquer l'hôtel où je descends, lorsque je viens passer quelques jours à Paris, car je réside plus habituellement dans mes terres de Vendée. C'est un hôtel parfaitement recommandable, l'*hôtel des Saints-Hommes.*

Jerry. — Je vous remercie. Y a-t-il un bain ?

Le Comte. — Vous voulez rire, monsieur.

Jerry. — Bon ! Je vais vous raconter. J'avais télégraphié pour retenir, à l'hôtel Dublin, place Vendôme, l'appartement que retient toujours le prince de Galles. Mark avait dit que c'est assurément le plus royal des appartements d'hôtel dans Paris.

Mark. — Oui.

Jerry. — Alors, nous arrivons. Pendant qu'on monte les bagages, je dis : Laissez-moi visiter les appartements. Je visite les appartements. Ce n'est pas luxueux. Mais c'est d'aspect ancien. Mark trouvait que c'était bien français de caractère.

Mark. — Oui.

Jerry. — Clelia disait il y a même des objets de prix.

Clelia. — Oui.

Jerry. — Alors je dis : C'est bien. Où est le bain ? Et on me dit : il n'y a pas de bain. Alors je dis : Allons-nous-en. Je paierai, mais je n'habiterai pas là où il n'y a pas de bain. Puis nous allons en face, de l'autre côté de la place Vendôme, où est un autre hôtel, l'hôtel du Rhône. Mark disait que c'était aussi royal, parce que le roi de Grèce a demeuré là.

Mark. — Oui.

Jerry. — J'admets, bien que le roi de Grèce ne me paraisse pas aussi considérable que le prince de Galles. Je retiens son appartement, qui était libre, justement. Je dis : Laissez-moi visiter. C'était le même genre que l'hôtel Dublin. Alors, je suis satisfait, et je dis : C'est bien. Où est le bain ? Et on me dit : il n'y a pas de bain. *All right!* Je n'habiterai pas. Je fais recharger les bagages...

Clelia, *révélant tout d'un coup ses goûts*

littéraires. — On dirait une scie de café-concert.

TIERCÉ. — C'est extrêmement drôle, mais abrégez.

JERRY. — J'abrège. Alors, nous sommes allés au Continental, et nous occupons l'appartement du roi de Macédoine, qui est parti ce matin justement.

TIERCÉ, *vivement.* — Le roi de Macédoine est... (*A part.*) Bien.

LE COMTE. — Oui-dà, monsieur...

LA MARQUISE. — Pardon, Adhémar, voici mon heure... (*A Mrs Shaw.*) Vous m'excuserez, chère madame, si je prie... *notre* fille de me remplacer auprès de vous. Je me couche comme les poules. (*Biddy et Bertie éclatent de nouveau.*) Vos enfants sont charmants... et si naturels!... Voulez-vous me les amener demain à dîner?

Mrs SHAW. — Oui. Je vous remercie.

TIERCÉ, *au Comte.* — Mâtiche! ma mère est cordiale. Tout le clan! Elle aurait pu les inviter par petits paquets.

Bonsoirs violents. Effusions. Familiarités.

LA MARQUISE, *bas à Tiercé qui lui souhaite le bonsoir.* — Vous faites une figure qui est à mourir de rire. (*Elle rentre dans sa chambre.*)

JERRY, *à Tiercé.* — Votre mère a l'air d'une vraiment bonne femme, mon cher.

TIERCÉ. — Très bonne. Venez-vous fumer un cigare?

JERRY. — Oui. Je vous donnerai des miens. Un dollar.

LE COMTE. — Sarpejeu!

JERRY, *bourrant le Comte.* — Il en veut aussi.

LE COMTE. — Je ne dis pas non.

LOUIS. — Mais, mon père, vous n'y songez point, il faut rentrer! Que va-t-on dire, à l'hôtel des Saints-Hommes, si nous nous présentons au guichet passé dix heures et demie?

LE COMTE. — Laissez donc, mon fils. Risquons une petite débauche. Le motif n'en est pas condamnable. Cet homme m'intéresse. Je salue en lui le représentant d'une autre race. Je ne suis pas hostile au progrès.

TIERCÉ. — Allons, venez, mon oncle... Louis...

LOUIS, *avec décision.* — Non.

JERRY. — Voilà le cigare. Ayez soin de mouiller le bout avant de couper.

LE COMTE. — Il est imposant. Ah! nous n'en aurons plus de tels si la guerre se prolonge à la Havane. Et à ce propos, monsieur, pensez-vous qu'il soit dans les intentions de votre nouveau président, de reconnaître la qualité de belligérants aux révolutionnaires cubains?

Ils s'éloignent en causant.

BIDDY, *à François.* — N'allez pas fumer avec ces hommes.

FRANÇOIS, *s'échappant.* — Si, si...

BIDDY. — Alors je vais au fumoir avec vous. (*Elle le prend par la taille.*) Vous avez la taille très fine.

FRANÇOIS, *flatté.* — Oui.

BIDDY, *lui saisissant le bras.* — Oh!... Oh! vous n'avez pas du tout de muscles!

FRANÇOIS. — Mais si!

BIDDY. — Non. Pas du tout. Mais vous êtes quand même si joli garçon! (*Ils passent dans le fumoir, Mrs Shaw reste avec Diana, Clelia et Louis. Bertie et Blanche sont dans un coin.*)

Mrs SHAW. — Monsieur est aimable de nous tenir société.

LOUIS. — Oh! madame...

Mrs SHAW. — Nous sommes accoutumées à être délaissées des hommes.

LOUIS. — Madame, je ne laisse échapper aucune occasion de... de rafraîchir mon anglais.

CLELIA. — Ah! vous savez...

DIANA. — Il sait très bien.

CLELIA. — Essayez avec moi, voulez-vous? (*Ils échangent quelques phrases dans le style des dialogues pour commençants: Comment va la santé? — Aussi bien qu'on peut le souhaiter. — Comment se porte monsieur votre frère? — Je n'ai pas de frère. Je crois qu'il se porte bien.*) Oh! vous parlez anglais comme un Anglais.

LOUIS, *confus.* — Mademoiselle...

CLELIA. — Oui. Les Anglais parlent mal. Les Américains seuls détiennent la pure langue anglaise.

LOUIS. — Ah?... Ah! mademoiselle, je serais bien aise... si l'occasion se présentait...

CLELIA. — Oui. Nous pouvons sortir ensemble. Je n'ai personne pour me guider.

LOUIS. — Oh!... Volontiers... Mais... madame votre mère?

CLELIA. — Nous n'avons pas le goût des mêmes endroits.

DIANA, *inquiète.* — Clelia est un peu excentrique.

Mrs SHAW. — Elle est une artiste, une tout à fait moderne artiste.

LOUIS. — Ah?

CLELIA. — Je voudrais connaître personnellement des poètes.

LOUIS. — Mon Dieu! je...

CLELIA. — Vous devez être lié avec Pol Pic?

LOUIS. — Qu'est-ce que c'est que ça ?

CLELIA. — Il est un si grand poète !... Vous avez lu certainement son *Plaidoyer pour l'inceste ?*

LOUIS. — Ciel !

CLELIA. — Je compte beaucoup que vous me conduirez dans des brasseries macabres.

LOUIS, *épouvanté.* — Non !

Mrs SHAW, *avec bonté.* — Elle a le goût des horreurs.

DIANA. — Elle dessine aussi très bien.

CLELIA. — Je veux faire le portrait de monsieur.

LOUIS, *méfiant.* — Tout de suite comme ça ?

CLELIA. — Oui, j'ai mon album et mes pastels...

LOUIS. — Ah ! vos pastels, tous... tous vos petits pastels ?

CLELIA. — Cela fait deux seulement, parce que je vois tout marron et violet.

LOUIS. — Ah ?

CLELIA. — Posez ! Je veux conserver vos traits, vous êtes vraiment un type.

LOUIS. — Oh !...

CLELIA. — Oui. Le type du dégénéré aristocratique.

LOUIS. — !... (*Mais il se résigne. Il pose. Clelia opère. Silence de mort.*)

BLANCHE, *essayant de faire parler Bertie.* — Vous êtes colonel ? J'aime beaucoup les militaires... (*La conversation en reste là. Au bout de quelques minutes, François et Biddy rentrent. François ne se ressemble plus. Il cause tout bas, avec beaucoup d'animation. Biddy l'entraîne dans le jardin.*) Mais mon frère est fou, de sortir par ce froid !

BERTIE, *philosophe.* — Oh ! avec Biddy, on finit toujours par aller dans le jardin. (*Dix minutes de silence.*)

CLELIA, *tout d'un coup.* — Voilà. C'est fait. (*Elle présente son œuvre à Louis.*)

LOUIS, *poussant un cri d'horreur.* — Maman ! (*Les fumeurs rentrent.*)

LE COMTE. — Eh bien, Louis, qu'y a-t-il ?

LOUIS. — Oh ! mon père, ne regardez pas cela !

JERRY. — Dorrit, voulez-vous croire une chose incroyable ?

Mrs SHAW. — Je la croirai si vous la dites, Jerry Shaw.

JERRY. — Il n'y a pas ici de whisky ni de soda ! Alors je propose ceci : j'emmènerai tout le monde au Continental, et nous boirons. (*A Tiercé.*) Venez.

TIERCÉ. — Merci. Je suis tout à fait obligé d'aller au club. Mais vous pouvez garder Diana. Mark ou les enfants auront la complaisance de la ramener ici. D'ailleurs elle a sa voiture.

JERRY. — Oui. (*Au Comte.*) Vous viendrez, vous ?

LE COMTE. — Oui !

LOUIS, *désespéré.* — Mais, mon père, c'est presque découcher ! Cela va causer un scandale affreux, à l'hôtel des Saints-Hommes !

LE COMTE, *très émancipé.* — Une fois n'est pas coutume. Une hirondelle ne fait pas le printemps.

François et Biddy rentrent, tout échevelés.

TIERCÉ, *à part.* — Mon frère aussi !... (*A François.*) Allez vous mettre au lit.

FRANÇOIS. — Oui... (*A Biddy.*) Oh ! Biddy ! Biddy ! je n'oublierai jamais cette soirée.

BIDDY. — Ni moi. (*Adieux tendres.*)

DIANA, *à Tiercé, timidement.* — A tout à l'heure ?

TIERCÉ. — Oui, oui... (*Il reste seul. Il va et vient. Une halte.*) Ah ! le roi de Macédoine a décampé cet après-midi... Ah !... (*Il sonne. Entre Jean, son fidèle valet de chambre.*) Ma voiture... Et puis... Jean, dites donc... vous me chambarderez mon pieu comme quand j'étais gosse.

JEAN. — Monsieur le marquis peut compter sur moi.

TIERCÉ. — Bonsoir.

Il sort en sifflant le *Yankee Doodle.*





HEUREUSEMENT, VOICI LES TZIGANES.

CHAPITRE V

WHISKY AND SODA

A l'Hôtel Continental.
Trois voitures entrent à la file, par la rue de Castiglione.
Le coupé de Diana, où ont pris place JEREMY SHAW et Mrs SHAW.
Deux fiacres. Dans l'un : DIANA, le comte DE LA CHAPELLE-ANTHENAISE, son oncle, et LOUIS DE LA CHAPELLE-ANTHENAISE, en lapin. — Dans l'autre, tout le reste de la famille Shaw, à savoir : MARK, CLELIA, BIDDY et le boy-colonel BERTIE.
Quarante sous au chasseur qui ouvre la porte vitrée. Station, en groupe, à l'entrée de la galerie.

JERRY, *passant tout son monde en revue.* — Tous sont là? Bon!... Cheer up!... Diana, ne faites pas cette figure.

DIANA, *mélancolique.* — Non, p'paw.

LE COMTE, *à Clelia.* — Excusez-moi, mademoiselle, je n'entends point l'anglais : que signifie cette interjection dont monsieur votre père use si volontiers? *Ché... Tché...*

CLELIA. — Cheer up?

LE COMTE, *reproduisant.* — Cheer up.

CLELIA. — C'est un encouragement à s'égayer.

LE COMTE. — Bah? (*A Louis.*) Cheer up! Cheer up!

LOUIS, *piteux.* — Oui, mon père.

LE COMTE. — Hallô, Louis! (*Il lui donne une violente bourrade.*)

LOUIS, *se massant.* — Oh!

JERRY. — Nous allons chercher une bonne place pour bien boire. Cherchons. Sans hâte. Il y a le temps.

Tout le tour de la galerie, avec des haltes devant tous les appareils automatiques, pour se peser, pour s'électriser, pour se parfumer, pour consulter l'avenir, moyennant deux sous.
La galerie est presque vide. Tous les habitants de l'hôtel sont au théâtre ou dans les divers lieux de plaisir.

BIDDY, *indiquant une table non loin d'eux.* — *I say, p'paw, I think we shall be very well...*

JERRY, *sévère.* — Que dites, Biddy? Parlez-vous anglais?

BIDDY. — Oui, p'paw, quand nous sommes entre nous.

JERRY. — Je dis vous êtes un homme libre, Biddy, et vous pouvez faire ainsi, si vous l'aimez. Mais vous savez, nous avons décidé nous parlons toujours français même entre nous, dès que nous posons le pied de ce côté-ci de l'eau.

LE COMTE. — Bah! Même entre vous? Même dans l'intimité du *home?*

JERRY. — Il est comique.. Oui, nous faisons ainsi tous pour accoutumer notre bouche et nos oreilles.

BIDDY, *désignant de nouveau la table.* — Je dis, p'paw, je pense nous serons très bien ici.

JERRY. — Je dis en français, vieille chère petite chose, je pense ainsi, vous savez.

Les garçons accourent. Cannes, chapeaux, fourrures.

UN GARÇON. — Dois-je laisser votre vestiaire ici? Dois-je le faire transporter dans les chambres de ces dames et de ces messieurs?

JERRY. — Vous laisserez ici les choses du comte, du vicomte, de la marquise et de son frère qui doit reconduire la marquise. Vous porterez le reste dans mes appartements, les appartements du roi de Macédoine.

LE GARÇON, *obséquieux*. — Ah! parfaitement, Sire.

JERRY, *riant*. — Oh! Oh!... Dorrit!

M[rs] SHAW. — Jerry Shaw!

JERRY, *loyal*. — Ce n'est réellement pas moi, le roi. J'ai succédé.

LE COMTE. — Mais vous êtes un roi de l'or.

JERRY. — Ah! ah! il n'est pas mauvais. Vous n'êtes pas bête.

LOUIS, *serrant son parapluie contre son cœur, et se défendant de retirer son chapeau avec autant d'énergie que si on l'invitait à se mettre tout nu*. — Non, non... Non!... Je les garde.

JERRY. — Maintenant, envoyez-nous tous les garçons. Nous allons commander. (*Les garçons forment le cercle.*) Il faut réfléchir. Il y a le temps. Nous avons la nuit devant nous.

LOUIS. — La nuit!

LE COMTE. — Parbleu! monsieur, je m'étais laissé dire que vos compatriotes sont des gens de décision rapide...

JERRY. — Pas quand il s'agit de boire. Ils veulent tout peser... Je donnerai mon avis. Je pense nous devons d'abord commander, pour ouvrir la soif, le champagne. (*La carte des vins. — Au Comte.*) Le souhaitez-vous sec, demi-sec, ou doux?

LE COMTE. — Euh!...

LOUIS, *timidement*. — Un peu sucré.

JERRY. — Bien. (*Au garçon.*) Vous donnerez seulement un quart de madame Clicquot pour le jeune homme, et deux bouteilles... non... pas deux bouteilles... une plus grande...

LE GARÇON. — Un magnum?

JERRY. — J'aurais de la préférence pour un Jéroboam.

LE GARÇON, *notant*. — Jéroboam...

JERRY. — Vous n'avez pas en cave de Nabuchodonosor?

LE GARÇON. — Non, monsieur.

JERRY. — Je regrette. J'aurais préféré. En Amérique, nous prenons plus volontiers le champagne dans le magnum que dans la bouteille, dans le Jéroboam que dans le magnum, et dans le Nabuchodonosor que dans le Jéroboam. (*On apporte le quart de Clicquot pour Louis. Hilarité.*) Voilà le petit champagne pour le petit monsieur, comme les petits chemins de fer et les petits hôtels où il n'y a pas de bain.

LE COMTE. — Ah! ah!... Hallô, Louis!... Parbleu, monsieur, je suis décidé : je boirai du vin de Champagne fort sec.

JERRY. — Vous êtes un homme, vous... Garçon, vous apporterez alors le Jéroboam de Montebello 84, le goût anglais, et quand nous aurons vidé le Jéroboam, nous ferons d'autres boissons, courtes ou longues, mais mélangées.

Attente. Silence. Pas de propos oiseux. — Le Jéroboam. — Boum!

LOUIS. — Oh!

JERRY, *à Bertie*. — Colonel, c'est le bruit du canon. (*Au comte.*) Il est timide, mais pas pour boire... Diana, ne faites pas cette figure.

DIANA. — Papa, je vous assure que je serais beaucoup plus en train si vous m'expliquiez tout de suite votre dépêche, le motif de votre voyage, cette enquête... Vous pouvez parler, nous sommes en famille.

JERRY. — Vous me paraissez folle, Diana. Vous croyez que je vais parler des affaires à cette heure-ci et quand le Jéroboam est sur la table?

BIDDY. — Oh! le magnifique bouchon! Maman, vous ne nous avez toujours pas bien montré le tour pour l'escamoter.

M[rs] SHAW. — Oui, je vais vous montrer. (*Tout le monde s'en mêle. Intermède.*)

JERRY, *après avoir bu*. — Il n'est pas mauvais. (*Il reboit. On boit. Un grand temps.*) Je trouve qu'il manque quelque chose.

LE COMTE. — Bah! Quoi?

JERRY. — Je veux avoir des Bohémiennes pour chanter. Est-ce qu'on ne peut pas?

MARK, *toujours informé*. — Non, p'paw, vous faites une erreur : les Bohémiennes, ce n'est pas à Paris, c'est à Saint-Pétersbourg.

JERRY. — Donc, c'est de ce côté-ci de l'eau. Ce n'est pas loin.

DIANA. — Un autre jour, vous irez dîner dans un restaurant où il y a les Tziganes.

JERRY. — Les Tziganes, oui... Pour-

quoi un autre jour, Diana? Je veux tout de suite... Garçon!

Le garçon. — Monsieur?

Jerry. — Je veux un orchestre de Tziganes, pour nous.

Le garçon. — Un...

Jerry. — Oui, vous allez téléphoner.

Le garçon. — Mais...

Jerry. — Ce n'est pas impossible, puisque je paie ce qu'il faut.

Le garçon. — Ce n'est pas impossible assurément, mais je serai obligé d'installer ces dames et ces messieurs ailleurs, parce que...

Jerry. — Oui, téléphonez, je vous dis. Nous allons déménager cependant. (*A un autre garçon.*) Où y a-t-il une bonne place?

Le garçon. — Le restaurant est libre, mais... tout est éteint.

Jerry. — Oui, vous rallumerez... Ne prenez pas le Jéroboam, ce n'est pas la peine, je n'ai pas laissé une goutte. (*Emigration. Installation dans la grande salle du restaurant.*) Réfléchissons maintenant quelles différentes choses nous allons boire.

Le Comte. — Ah! ah!

Jerry. — Hallô, comte!... Je veux fabriquer les boissons moi-même... Garçon, donnez un magnum et tous les petits ustensiles qui sont sur le comptoir du bar américain. Car vous avez ici un bar américain, je pense?

Le garçon. — Oui, monsieur, mais on vient justement de le fermer.

Jerry. — Alors il faut rouvrir... Si on vient de fermer, ce n'est pas un bar américain, c'est un bar anglais, parce que les bars anglais ferment à une certaine heure, mais les bars américains restent ouverts toute la nuit.

Clelia. — *English people are so tame!*

Jerry. — Clelia, parlez français, pour accoutumer votre bouche et vos oreilles.

Clelia, *en français.* — Les Anglais sont si apprivoisés!

Mrs Shaw. — Je souhaite pour un *lemon squash.*

Jerry. — Réellement?

Mrs Shaw. — Oui. A condition qu'il y ait une mécanique pour presser le citron et des pailles pour aspirer.

Jerry, *au Comte.* — Elle ne veut user directement ni de ses mains ni de sa bouche. Elle est accoutumée à un grand confortable et à un grand luxe... Dorrit, vous aurez votre *lemon squash.* Mais je veux d'abord servir le jeune homme. (*Il désigne Louis.*)

Louis. — Merci, non.

Jerry. — Si. Je veux faire pour vous une boisson appropriée, un *maiden's blush.* (*On rit.*)

Le Comte, *à Clelia.* — Excusez-moi, mademoiselle, je n'entends point l'anglais : que signifie mai... mai... enfin ce mot?

Clelia. — Rougeur de jeune fille.

Le Comte, *riant.* — Ah! ah! Vous entendez, Louis? Cheer up!

Bertie. — Moi, p'paw, je veux un whisky et un soda pour me dégager : je suis plein.

Biddy. — Moi aussi, p'paw.

Louis. — Oh!

Jerry. — Réellement, colonel, vous êtes plein, et vous, Biddy, vous êtes pleine? Ils sont de braves enfants... Et vous, Clelia? Mark?

Clelia. — Un bock.

Mark. — Une huître de prairie.

Le Comte, *surpris.* — Qu'est cela?

Jerry. — Ce sont deux choses différentes. D'abord c'est une boisson, faite principalement d'un jaune d'œuf qu'il faut avaler comme une huître sans mettre la dent. Mais, en Californie, nous avons la même appellation pour autre chose. Nous possédons, dans les ranchos, d'immenses troupeaux de taureaux, qui vivent à l'état sauvage, et aussi à l'état de taureaux...

Mrs Shaw. — Jerry, ne pensez-vous pas que c'est impropre à dire devant nous?

Jerry. — Vous avez raison. Je finirai entre hommes quand vous serez couchée.

Louis. — Nous-mêmes, nous ne tarderons pas...

Mais on apporte toute la batterie de cuisine.

Jerry. — Je ferai d'abord le *maiden's blush.* (*Il opère. Curiosité. Silence. Louis fait des façons.*)

Le Comte, *en colère.* — Hallô, Louis! Buvez cela, monsieur. Ne seriez-vous pas Vendéen? Nos pères ont vidé des bouteilles derrière les haies. Aussi bien la médecine recommande que l'on s'enivre une fois par mois.

Jerry. — La médecine américaine recommande tous les soirs, et nous faisons aussi le matin.

Louis, *trempant ses lèvres.* — Ce n'est pas mauvais... c'est... c'est capiteux.

Jerry, *au père.* — Il est un peu couard, n'est-il pas?

Louis, *indigné.* — Oh! (*Il vide son verre d'un trait. L'effet est instantané. Il rit. Il fredonne.*) Ohé! Ohé!

Jerry, *très content.* — Le vicomte est réellement gris.

Le Comte, *également.* — Cheer up!

Les enfants. — Hallô!

Clelia. — Je veux faire le portrait du vicomte gris.

Louis, *dégrisé.* — Non!

Heureusement, voici les tziganes. Types et uniformes d'usage. Il y en a un très gros, tout luisant, épanoui : c'est le chef d'orchestre et violoniste soliste. Il y en a un tout petit rabougri, son fils, dans les quatorze ans, porteur d'un instrument bizarre qui ressemble à quelque outil de torture de l'Inquisition. — Rumeur de joie.

Biddy. — Oh! le boy-tzigane est gentil!

Silence. Le chef s'approche de Mrs Shaw, fait des courbettes et débite un petit boniment inintelligible.

Mrs Shaw, *flattée.* — Il m'a dit du hongrois.

Jerry, *au chef.* — Vous nous jouerez de la musique mélancolique. Nous sommes dans une disposition d'esprit sentimentale, parce que nous venons de revoir notre fille bien-aimée.

Diana, *émue.* — Cher papa!

Le Chef. — ... (*En hongrois.*)

Jerry. — Oui.

Arpèges, pizzicati, harmonica, charivari à réveiller les morts de la pusta.

Le Comte, *troublé.* — Sac à papier!

Jerry, *en colère.* — Je n'ai pas demandé ça... Taisez-vous... Hallô!... Dieu bénisse!... Ne comprenez-vous pas le français?... Voulez-vous vous taire à la fin? (*Les garçons interviennent. Point d'orgue.*) Je veux des chants qui font pleurer.

Mark. — Une valse.

Clelia, *fredonnant.* — Ré... si... sol... ré... mi, fa, sol, mi... sol, ré...

Le chef. — Oh! (*Il prélude.*)

Mrs Shaw. — Oh! oui.

La valse en question. Applaudissements prolongés.

Mark. — C'est beau.

Jerry. — Oui, hein?

Le Comte, *mordillant sa moustache.* — Cristi!

Louis, *le tirant par la manche.* — Il est minuit trente-cinq.

Jerry, *au chef.* — Encore. (*L'orchestre attaque la marche de Racosky.*) Non, pas ça. Puisqu'on vous dit : C'est bien, ce n'est pas la peine de changer.

Clelia. — Ré... si... sol... ré...

Le chef. — Oh! (*Reprise.*)

Mark. — C'est si beau.

Jerry. — J'irais volontiers à Budapest.

Mark. — Nous pouvons aller. Si on partait?

Louis. — Oui!...

Le chef s'approche de Mrs Shaw et lui joue le cantabile à l'oreille. Elle essuie une larme.

Jerry. — Hallô, Dorrit!

Le Comte, *d'une voix mouillée.* — Cheer up!

Biddy, *soudainement inspirée, adapte à la mélodie des paroles de circonstance.* — Ber-tie, Ber-tie... (*Elle lui passe la main dans les cheveux.*) My darling — how — I love — you...

Bertie. — Oh!

Tous, *en chœur.* — Ber-tie, Ber-tie, my darling — how — I love — you!...

Le Comte, *baryton.* — Ber-tie!...

Tout le monde se met après Bertie : « Bertie... — Darling... — I love you... — Do you love me? »

Clelia. — Dont say nay!

Biddy. — Oh! le petit n'a pas sa partie dans cet air-là! (*Elle se précipite vers le boy-tzigane et fait des agaceries à l'instrument d'abord, puis à lui-même.*)

Louis, *se levant.* — Je ne puis supporter ce spectacle plus longtemps.

Le Comte. — Hallô, Louis! Asseyez-vous. (*La musique cesse.*)

Louis. — Il est près d'une heure! Venez, je vous en prie.

Le Comte. — Asseyez-vous, monsieur, vous dis-je. Méconnaîtriez-vous mon autorité paternelle? Je fais comme bon me semble. Parbleu! je veux chanter aussi.

Louis. — Mon père, dans quel état...

Le Comte. — Chacun la sienne. Cheer up! (*Il chante.*) Prends ton fusil, Grégoire... Prends ta gourde pour boire...

Mark. — Hurrah!

Jerry, *au Comte.* — Vous êtes comique, vous. Vous me plaisez. (*Au chef.*) Tenez, voilà vingt francs. (*Le chef comprend.*) Buvez. (*Le chef boit.*) Où est Biddy?

Bertie. — Elle flirte avec le petit noir.

Jerry, *suffoqué.* — Oh!... (*Il appelle.*) Biddy!... Je vous crois folle de flirter avec un petit garçon de cette couleur?

Mrs Shaw. — Jerry Shaw, êtes-vous sûr que les ascenseurs fonctionnent toute la nuit, et que nous ne serons pas obligés de remonter dans nos chambres avec nos jambes?

Jerry. — Comment voulez-vous? Interrogez cependant le garçon pour être sûre.

Le garçon, *interrogé.* — Non, madame,

les ascenseurs cessent de fonctionner après une heure.

Mrs Shaw. — Cela est affreux! Nous avons juste le temps. Adieu, adieu...

Le Comte. — Je mets à vos pieds, madame...

Mrs Shaw. — Oui, oui, adieu. Bonsoir, Diana. J'emmène les enfants. Restez, Jerry. (*Elle sort avec Bertie. Biddy fait des adieux tendres au boy-tzigane.*)

Jerry, *au Comte.* — Elle est une femme accoutumée à un grand confortable et à un grand luxe.

Le Comte. — Cheer up!

Jerry. — Je voudrais bien entendre encore une fois : Bertie, Bertie...

Nouvelle reprise. Tout le monde pleure.

Diana, *profitant de cette émotion.* — Cher papa...

Jerry. — Laissez-moi, Diana. (*Il chante.*) My darling, how I love you!...

Diana. — Je vous en supplie...

Jerry. — Bertie, Bertie...

Diana. — Maintenant que maman et ma sœur sont parties, vous pouvez bien me dire...

Le Comte, *l'interrompant, à Jerry.* — Au fait, monsieur, vous aviez entamé tout à l'heure une histoire...

Jerry. — Non!

Le Comte. — Mais si...

Diana, *désolée.* — Oh!

Le Comte. — Madame... Mistress Shaw vous a interrompu... Une histoire de taureaux, à propos des huîtres de prairie... Une gaudriole, je crois. Je ne les déteste pas après boire.

Louis. — Mon père!...

Jerry, *illuminé.* — Oh! oui... Chaque année on fait de grandes battues à cheval pour cerner des troupeaux entiers de taureaux, afin de les... de les...

Mark. — Papa!

Jerry. — Quoi?

Mark, *pourpre, apoplectique.* — Il y a encore deux de mes sœurs qui sont là.

Jerry. — C'est vrai. Je ne raconterai rien du tout.

Le Comte, *gêné.* — Oh! oh!... mille pardons, ma nièce... mademoiselle, mille pardons... Où ai-je la tête, sacrebleu!

Jerry. — Vous ne l'avez plus. (*Rires, cordialité. Un temps.*)

Diana. — Mon père, je vous jure que je ne dormirai pas tranquille, si vous ne m'expliquez pas dès ce soir le motif et le but de ce que vous appelez votre enquête.

Jerry. — Oui, je veux bien. (*Musique.*) Oh! renvoyez ces musiciens, ils m'embêtent. (*Vains efforts. Il faut avaler une nouvelle reprise de Bertie, Bertie. Enfin les tziganes plient bagage.*) Maintenant le jeune homme va se coucher, et moi aussi, parce que j'ai envie de dormir.

Diana. — Mais papa...

Jerry. — Oh! oui... Voilà... J'ai reçu des lettres anonymes, en ce sens qu'elles



Le comte. — Chacun la sienne. Cheer up!

n'étaient pas signées, mais cela ne fait rien.

Diana. — Comment?

Jerry. — Parce que les lettres étaient écrites par la princesse de Béryl, Susanna Ford, votre amie d'enfance. Et la princesse n'avait pas dissimulé son écriture. Et comme, étant jeune fille, elle avait écrit d'innombrables lettres d'amour à votre frère Mark...

Mark. — Oui.

Jerry. — Nous avons reconnu tout de suite par comparaison. Voilà.

Diana. — Et que vous disait... cette femme, papa?

Jerry. — Je n'ai pas compris. Elle me racontait des trafics que réellement je n'ai

pas compris, et pourtant vous savez que je m'entends aux affaires, Diana. Alors, comme je n'aime pas ne pas comprendre les choses, j'ai dit : il faut *investiguer.* J'ai télégraphié au capitaine du yacht : « Chauffez ». Et puis votre mère a désiré venir et Biddy aussi, et le colonel, et Mark, parce qu'il était inoccupé.

Mark. — Oui.

Jerry. — Et Clelia, parce qu'elle voulait connaître les lieux cachés de Paris.

Clelia. — Oui.

Jerry. — Voilà.

Diana. — Quoi : voilà, mon père? Mais quels trafics?

Jerry. — Je ne peux pas vous dire, puisque je n'ai pas compris.

Diana. — Oh!

Jerry. — Puis-je comprendre qu'il est retourné chez une ancienne... ancienne... *sweetheart*...

Diana. — Oh!

Jerry. — Pour emprunter un million...

Le Comte. — Un million!

Jerry. — Au mari de la princesse, qui n'a pas voulu parce que vous aviez déclaré que vous ne la receviez pas? Nous ne faisons pas de telles affaires en Amérique.

Diana. — Mon Dieu! mon Dieu!

Mark, *très ivre* (*explosion*). — Je dis c'est un coquin!

Diana. — Qui?

Mark. — Je dis votre mari, Diana. Quel est cet homme? Il ne vaut rien. Qu'a-t-il pour lui? Il est de vieille famille...

Jerry. — Une des plus vieilles de ce côté-ci de l'eau.

Mark. — Il détient donc, d'après vous, le record de la noblesse?

Le Comte. — Sur ce chapitre, monsieur...

Mark. — Je le battrai, moi, son record!

Le Comte. — Têtebleu! je suis curieux de savoir comment. A moins de naître une seconde fois...

Mark. — Je le battrai par alliance.

Le Comte. — Permettez, c'est tout différent.

Mark. — Ne serai-je pas inscrit sur le Gotha, si j'épouse une princesse?

Le Comte. — N'importe...

Mark. — Ma sœur a bien acheté un marquis! J'achèterai une personne de sang royal.

Clelia. — Et moi un artiste. Leurs noms valent aussi. Pourquoi ne seraient-ils pas à vendre?

Mark, *au Comte.* — Vous me défiez?

Le Comte. — Non!

Mark, *hors de lui.* — Si, vous me défiez! Il ne faut pas défier un Américain. Ou bien je vais parier que j'épouse la reine d'Angleterre en secondes noces, oh!

Le Comte. — Oh!

Mark. — Oui! (*Il se calme.*) Vous êtes un bon homme tout de même, je veux secouer les mains avec vous. (*Violentes étreintes.*)

Le Comte, *à Jerry.* — Monsieur, pour en revenir à la grave question de famille qui nous occupe, ce n'est certes pas moi qui vais défendre mon maraud de neveu ; mais vous auriez tort d'ajouter foi aux insinuations anonymes de cette princesse de Béryl, qui n'est — passez-moi le mot, et que votre patriotisme n'en soit pas offensé — qui n'est qu'une... qu'une... (*Il le cherche, le mot.*)

Jerry, *jovial.* — Vous voulez dire : grue?

Le Comte. — A Dieu ne plaise! Mettons : courtisane... courtisane éhontée.

Mark, *chevaleresque.* — Oh! vous me surprenez! Je l'ai certainement connue plus que quiconque, parce que nous avons flirté beaucoup avant son mariage. Elle était... *fast*...

Le Comte, *comme s'il comprenait.* — Bah?

Mark. — Oui, *fast*, mais aussi très honnête, puisqu'elle m'a toujours résisté presque complètement.

Le Comte. — Eh bien, mon jeune ami, c'est une habitude qui lui a fort passé, à ce qu'il faut croire. On affirme que, depuis le sacrement, elle a poussé jusqu'à quatre-vingt-dix-neuf le nombre de ses galanteries...

Mark. — Quatre-vingt-dix-neuf!

Jerry. — C'est grand.

Le Comte. — Et qu'elle n'attend qu'une bonne occasion pour marquer son centième point.

Mark. — Cent!... C'est un record.

Le Comte. — Oh! Oh!... Ah! cela est impayable. Quel peuple!

Jerry, *fier.* — N'est-ce pas? Vous me plaisez, vous.

Le Comte. — Oh! croyez que moi-même...

Jerry. — Je dis : vous me plaisez. C'est une grande amitié qui vient de naître. Je veux partager ma fortune avec vous si vous avez besoin.

Le Comte. — Merci!

Jerry. — Non?... Alors, j'ai une autre idée : je vous considère de la famille.

LE COMTE. — Vous m'octroyez le droit de cité, comme à Lafayette?

JERRY. — Oui. Nous sommes le 1er décembre?

LOUIS. — Le 2, il est plus de minuit.

JERRY. — Le 2. Alors, dans vingt-trois jours, c'est Christmas. Je donnerai un dîner ici, un vrai dîner américain de Christmas, avec le dinde, les mince-pies et le pudding. Et comme vous êtes de la famille, vous viendrez.

LE COMTE. — Tope!

JERRY. — Seulement, je suppose, il n'y a pas ici les matériaux pour les mince-pies et pour le pudding, il n'y a pas même le dinde convenable. Alors, j'ai bien le temps, je vais partir tout de suite pour New-York, et je rapporterai les farines, les raisins et le dinde.

DIANA. — Comment, papa, vous voulez repartir?...

JERRY. — Demain, de très bonne heure. Vous aurez la bonté d'aviser votre mère et de l'embrasser, ainsi que les deux petits. Maintenant je dormirai. Adieu.

Effusions.

Diana part avec Mark. — Le Comte et Louis vont à pied. Le Comte chante à tue-tête dans la rue de Castiglione : Prends ton fusil, Grégoire. — Clelia remonte chez elle. — Jerry paie, donne des ordres, remonte chez lui, revêt un pyjama bleu et rose, et se couche.

Bruits étranges dans l'appartement voisin. Jerry prête l'oreille un petit quart d'heure. Puis il se lève, passe sa pelisse par-dessus son pyjama et s'en va voir si Mark est rentré. Il est rentré, et couché.

JERRY. — Oh!... Mark, venez chez moi entendre quelque chose de drôle.

MARK. — Je viens. (*Mark passe sa pelisse sur son pyjama — jaune et vert, — et se rend dans la chambre de Jerry. — Ils écoutent.*) Oh!... (*Un temps.*) Je suis de naturel curieux. (*Il sonne. Il sonne même cinq ou six fois. Enfin, le veilleur, qui dormait, s'amène.*)

LE VEILLEUR, *se frottant les yeux et bâillant.* — ??...

MARK. — Qui occupe l'appartement à côté?

LE VEILLEUR, *après avoir écouté.* — Oh! c'est l'Anglais, c'est lord Marlowe.

MARK. — Ah?

LE VEILLEUR. — Il doit repartir demain matin pour Londres. Alors il a une visite ce soir. D'ailleurs, il a une visite tous les soirs.

MARK. — Ah?

JERRY. — Merci.

A peine le veilleur est-il sorti qu'on entend la porte voisine qui s'ouvre. Mark guette. Lord Marlowe fait des adieux au seuil, mais comme il est en costume léger, il n'accompagne pas la dame. Mark se risque à la suivre jusqu'au bout du couloir. Elle tourne la tête involontairement. Ils se voient.

MARK. — Oh! Susanna...

LA PRINCESSE DE BÉRYL. — Mark...

MARK, *d'ailleurs sans aucun étonnement.* — Oh!

LA PRINCESSE. — Le monde est petit.

MARK. — Je suis content de vous voir.

LA PRINCESSE. — *I am also very glad...*

MARK. — Parlez français, vous aussi, voulez-vous?

LA PRINCESSE. — Oh! pourquoi?... Si vous l'aimez... Je suis donc aussi contente... (*Un temps.*) Oh! oui, très contente, j'ai une idée.

MARK. — J'ai aussi une idée... Quand vous verrai-je?

LA PRINCESSE. — Je pars demain pour Vienne, mais dès mon retour, un peu avant Christmas.

MARK. — Oui.

LA PRINCESSE, *après un temps.* — Oui. (*La main. Et puis dans les bras.*)

MARK, *après un temps considérable.* — Oui. Bonsoir.

LA PRINCESSE. — Bonsoir. (*Elle disparaît. Mark rentre chez son père.*)

MARK, *comme si c'était tout naturel.* — Je viens de rencontrer la princesse de Béryl, Susanna.

JERRY, *de même.* — Oh?... Le monde est petit.

MARK. — Je fus le demi-premier, j'ai idée que je serai le centième.

JERRY. — All right! Bonsoir.

MARK. — Bonsoir.

La main. — Chacun chez soi. — Sommeil sans rêves.





Bertie débarrassa la princesse de Béryl de sa fourrure.



Jerry, le tablier au cou, remue l'egg-nogg.

CHAPITRE VI

CHRISTMAS

I — AT HOME

Les appartements de la famille Shaw, à l'hôtel Continental.

Au premier étage, de part et d'autre d'un couloir. D'un côté, les chambres. De l'autre côté, les salons, donnant sur la rue de Rivoli.

La chambre du fond est celle de Mark. Ensuite, celle de Clelia, celle du boy-colonel, communiquant avec celle de sa sœur Biddy. (Système du docteur Pullet.) Puis celle de Mrs Shaw, celle de Jerry Shaw.

Les salons, au nombre de deux : un petit, un grand. On peut entrer dans le grand directement, du couloir, ou en traversant le petit : on entre alors par une autre petite salle, semi-vestiaire, semi-débarras. — Dans cette salle : armoires, porte-manteaux, malles. (Il y a aussi des malles dans les chambres. Il y en a aussi dans le couloir. Il y en a même une qui est restée en souffrance sur l'escalier.)

Naturellement les salons sont meublés de chaises, canapés et fauteuils dorés, damas rouge. Rideaux damas rouge. Grandes tables au centre. Consoles sous les glaces qui se font vis-à-vis. Massives garnitures de cheminées, etc. Mais, grâce à l'ingéniosité de la famille Shaw, cette décoration fâcheuse est travestie en je ne sais quoi de quasiment *homelike*.

Le premier salon, le petit, est un véritable musée de photographies. Tous les membres de la famille, à tous les âges de leur existence. Toute personne qui, depuis les origines jusqu'à nos jours, s'est trouvée, fût-ce rien qu'une fois, en rapport, fût-ce avec un unique membre de ladite famille. Dédicaces passionnément amicales. Autographes démesurés. Et ce ne sont pas des photographies de rien du tout. Les moindres sont quart nature. Joli choix de types. Du côté des femmes, rien que des beautés. C'est trop. Les hommes, tous pareils. Jolis garçons d'ailleurs; mais on donnerait dix dollars pour en voir un avec des moustaches. Grande variété de costumes et de déguisements. Un, en Peau-Rouge. Un, en Mexicain, etc. Tous chamarrés de décorations comme des sauveteurs, et d'insignes comme des francs-maçons.

La console qui fait vis-à-vis aux fenêtres est transformée en autel de la patrie. Pour tapis, un drapeau de l'Union, étoilé. La Liberté qui éclaire le monde, éclaire également ce salon. Réduite aux proportions d'un bronze de commerce, avec des lampes à incandescence au bout des rayons de sa couronne, elle est posée sur le drapeau. Au-dessus, contre la glace, photographie grandeur d'exécution de Bertie, dans le costume du match de natation où il a conquis le grade de colonel.

Le grand salon est actuellement préparé pour Christmas. C'est aujourd'hui. Il y a réception, avant dîner.

Les fauteuils, canapés, chaises, repoussés contre les murs. Dans l'embrasure d'une des fenêtres, une grande table. Service à thé. Toasts. Pain bis beurré. Sandwiches à la laitue. Une autre table, surchargée de jouets, dans leurs boîtes et hors des boîtes. Il y en a aussi dessous, et de tous les côtés par terre. Poupées sur les fauteuils. Musée Grévin. Ce sont les cadeaux de Noël.

Dans le fond, dans l'angle de droite, une de ces étagères à gradins comme il y en a dans les serres. Exposition de toutes les corbeilles offertes à Mrs Shaw pour Christmas.

Dans l'angle de gauche, l'arbre, un vrai arbre, qui touche le plafond, avec collection complète de tout ce qu'on peut suspendre aux branches d'un Christmas-tree. Au bout de chaque branche, un petit ballon lumineux en celluloïd, comme si le Tsar allait revenir.

Eventails de houx aux glaces des fenêtres. Le lustre perdu dans une boule de gui.

JERRY SHAW, précédant trois portefaix chargés de colis, s'engage dans le corridor. Il porte un manteau de voyage à ras terre. Il ressemble au berger des boîtes d'animaux qu'on donne aux petits enfants.

BIDDY et BERTIE entr'ouvrent leurs portes, risquent un œil (ils sont en train de faire leur toilette).

ENSEMBLE. — Ah! voilà p'paw!

JERRY. — Oui!

Ils referment leurs portes. L'instant d'après ils reparaissent, habillés. Le colonel, complet-veston. Biddy, robe bébé surah vert turquoise morte, sans aucune taille, uniquement limitée aux épaules et aux chevilles par un énorme ruché de velours vert mousse. Le cou et les bras nus, un rang de perles, petites mitaines de soie blanche.

BERTIE, BIDDY. — Bonjour, p'paw!

JERRY. — Bonjour! Embrassez-moi, Biddy. Colonel, secouez les mains avec moi.

BERTIE, BIDDY. — Merry Christmas, p'paw.

JERRY. — Merry Christmas, vieille chère petite chose.

Toutes les portes s'ouvrent. Mrs SHAW, CLELIA et MARK paraissent. Ils se précipitent sur Jerry. Embrassements. Mêlée, comme au foot-ball. Respirons!

On se reconnaît. — Mrs Shaw porte une somptueuse toilette de vieille étoffe Louis XV à grandes fleurs dans les roses, jaunes et bleus pâles, mais de coupe Louis XVI, avec des manches à gigot Empire. Aux bras, au cou, chaînettes de petites pierres multicolores. — Clelia, robe flottante, robe de chambre, velours bouton d'or, empiècement, ruchés, gigots, cabochons de verroterie. — Mark, la jaquette, cravate violet évêque, perle noire.

Mrs SHAW. — Vous avez fait un bon voyage, Jerry?

JERRY. — Oui, très bon.

Mrs SHAW. — Je vous attendais au moins hier. Je pense vous êtes en retard.

JERRY. — C'est la faute du petit chemin de fer... Je suis ponctuel, s'il reste le temps de rôtir le dinde.

BIDDY. — Et le pudding, papa?

JERRY. — Je l'ai fait préparer sur le yacht. Le voilà. (*Il désigne un des colis les plus imposants. Cris d'admiration.*) Les autres choses sont des cadeaux pour vous.

— Oh!... — p'paw!... — Cher papa!... — Mille mercis... etc.

JERRY. — Et notre chère fille Diana?

Mrs SHAW. — Elle passera la journée avec nous. Nous recevrons nos amis avant le dîner de famille.

JERRY. — Quels amis?

Mrs SHAW. — Nous avons fait tout plein de connaissances, depuis quinze jours. Mais j'ai seulement invité cent personnes.

JERRY. — Bien.

Mrs SHAW. — Aimeriez-vous voir comment j'ai fait disposer les salons?

JERRY. — Oui. (*Il se mobilise immédiatement. Traversée des salons, trente secondes. Au centre du grand salon, il fait halte, il embrasse Mrs Shaw.*)

Mrs SHAW. — Oh?

JERRY. — Nous sommes sous le gui. (*Tout le monde y passe. Retour. Jerry fait halte devant la photographie de Bertie.*) Hallô, colonel! (*Bertie rougit, mais il prend une attitude martiale.*)

BIDDY. — Oh! papa, les bras de Bertie sont vraiment une belle chose à voir, ne pensez-vous pas?

JERRY. — Oui.

BIDDY, *mystérieusement.* — Il y a une surprise.

JERRY. — Oh! réellement il y a une surprise, Biddy?... Je vais m'habiller.

MARK. — Vous ne lisez pas le courrier?

JERRY. — Non. C'est Christmas.

Mrs SHAW. — Il est venu tout plein de gens pour vous voir, durant votre absence.

JERRY. — Qui? Je ne connais personne.

BIDDY, *apportant une liasse énorme.* — Voilà aussi des papiers.

JERRY. — Oh! on dirait des papiers de justice... Et toutes ces notes! Dorrit, je vous ai toujours recommandé de donner le chèque aussitôt, quand vous achetez quelque chose.

Mrs SHAW. — Ainsi fais-je. D'ailleurs, je n'ai pas dépensé plus de vingt mille dollars depuis le commencement du mois.

JERRY. — Plus vous dépensez, plus je suis content. Je ne suis pas hors des affaires. Je fais de l'argent pour vous. Je m'étonne seulement d'une si grande quantité de notes.

Mrs SHAW. — Ce sont des notes anciennes.

MARK. — Au nom du marquis de Tiercé.

JERRY. — Alors cela ne me concerne pas.

CLELIA. — Mais cela peut se rapporter à l'enquête.

JERRY. — Alors, je ne m'en occuperai pas. Ce n'est pas aujourd'hui le jour d'*investiguer.* En outre, cela pourrait me mettre en colère contre le mari de ma chère Diana, et je ne dois pas me mettre en colère aujourd'hui contre ce cher garçon. Je l'aime beaucoup.

BIDDY. — Voici les cartes de visite.

JERRY. — Oh! il y a tous les commerçants de Paris. Cela forme un véritable

guide... Je pense qu'il va venir avec Diana, ce cher... ce cher...

Mrs Shaw. — Oui, je me suis parfois demandé quel petit nom d'amitié nous pourrions lui donner. Urbain,cela est si sévère !..

Jerry, *cherchant*. — Oh !... *Urby*...

Mark. — *Suburby*.

Bertie. — *Burby*...

Jerry. — Oh ! j'ai idée que *Bobby*, comme les policemen en Angleterre, serait bien. (*Approbation*.) J'aurai donc grand plaisir à embrasser ce cher Bobby. Je vais m'habiller.

Chacun chez soi. Mais continuel va-et-vient de garçons apportant des fleurs pour Mme Shaw ou des jouets pour les enfants. Joyeux cris. Cacophonie de boîtes à musique. Un orgue de Barbarie ! Biddy tourne la manivelle. Sérénade du pavé.

Bertie, *courant chez son père*. — Oh ! p'paw, voyez donc ceci ! (*Il lui apporte le petit toréador monté sur caoutchouc, qui présente une cape en fer-blanc à un taureau de même métal*.)

Jerry. — Oh ! oh ! cela est vraiment comique. Voulez-vous me prêter cela pour me distraire, colonel, pendant que je préparerai l'*egg-nog*? (*Criant*.) Car je pense, Dorrit, vous avez commandé ce qu'il faut pour l'egg-nogg ?

Mrs Shaw, *criant*. — Oui, mon amour.

Jerry. — Tous nos invités doivent prendre l'egg-nogg. Je le ferai moi-même. (*Il passe dans la chambre de Mrs Shaw. Il est en redingote. Il porte la redingote comme la portent les gens qui ne sont jamais qu'en veston ou en habit*.) Suis-je bien ?

Mrs Shaw. — Oui.

Jerry. — Est-ce que le petit monsieur du maiden's blush doit venir ?

Mrs Shaw. — Oui, certes.

Jerry. — Il n'aura pas de maiden's blush. Il aura de l'egg-nogg. C'est doux aussi... J'ai rapporté un phonographe, avec un magnifique discours de Mac-Kinley, une chanson de Mlle Guilbert et une allocution du Pape.

Mrs Shaw. — Oh ! cela doit être curieux.

Jerry. — Vieille Biddy, laissez monter une grande terrine et les choses de l'egg-nogg. Vous ferez poser sur la table dans le petit vestiaire. Je me tiendrai là. Maintenant, je dois retirer ma redingote. Vous demanderez aussi un tablier de domestique pour ne pas me tacher.

Biddy exécute ces diverses commissions avec intelligence et célérité.

Jerry, le tablier au cou, s'installe où il a dit. Il remue, au moyen d'une gigantesque louche, un mélange crémeux et blanchâtre.

Biddy reste auprès de lui. Elle a déballé le phonographe. Elle tient les récepteurs près de ses oreilles. Elle se roule.

Jerry. — Est-ce que c'est le Pape ou Mac-Kinley qui vous fait ainsi rire, Biddy ?

Biddy. — C'est Mlle Guilbert, je suppose. Cela chante.

Jerry. -- Je ne pense pas que cela soit convenable pour vous.

Biddy. — Oh ! si, p'paw, c'est une histoire enfantine.

Jerry. — Réellement ?

Biddy. — Oui, c'est l'histoire de six petits collégiens, comme François de Tiercé, qui ont une maladie.

Jerry. -- All right !

Biddy. — Clelia ! (*Clelia vient. Biddy lui passe les récepteurs. Elle écoute*.)

Clelia. — Oh ! cela est si charmant !... Mark ! (*Elle lui passe les récepteurs*.)

Mark, *après avoir écouté*. — Oh ! ! !... (*Il change le rouleau*.) Voilà pour vous.

Bertie, *les récepteurs aux oreilles*. — Hip ! hip ! hurrah !

Jerry. — Quoi ?

Bertie. — C'est Mac-Kinley.

Mark. — J'entends des personnes invitées.

Il sort. Tout le monde sort, sauf Jerry. Bertie rentre, portant des manteaux, des pelisses, qu'il accroche aux patères, puis sort de nouveau. Jerry continue à tourner l'egg-nogg. Il prête l'oreille aux bruits grandissants qui viennent du salon. De temps en temps, pour se distraire, il fait manœuvrer le toréador et rit tout seul. Il est au plus fort d'un accès quand la porte s'ouvre et Tiercé entre (redingote).

Jerry. — Ah ! ah !... Oh ! Bobby !

Tiercé. — Qu'est-ce que vous chantez ?

Jerry. — C'est le nom que je vous donne, pour Noël.

Tiercé. — Vous êtes bien gentil. (*Jerry l'embrasse, comme sa nourrice*.)

Jerry. — Hallô, Bobby !

Tiercé. — Merci.

Jerry. — Merry Christmas.

Tiercé. — C'est réciproque. A la fin, monsieur, vous voilà revenu ?

Jerry. — Bobby, ne m'appelez pas monsieur, voulez-vous ? Appelez-moi p'paw.

Tiercé. — Avec plaisir. Nous ferons un petit arrangement, s'il vous plaît : je vous appellerai p'paw, comme vous dites, et vous ne m'appellerez pas Bobby... Qu'est-ce que vous triturez là ?

JERRY. — C'est l'egg-nogg. Vous boirez?

TIERCÉ. — Je n'ai pas soif. Y a-t-il moyen de causer un peu sensément?

JERRY. — Pas aujourd'hui.

TIERCÉ. — Pardon : aujourd'hui. Personne ne pouvant assurer que vous ne serez pas en Cochinchine demain matin...

JERRY. — C'est vrai.

TIERCÉ. — Vous comprenez que je commence à en avoir assez. Vous débarquez il y a trois semaines. Je vous demande carrément tout de suite ce que vous venez faire ici. Vous me répondez que le premier soir doit être consacré exclusivement aux effusions de famille. Je ne vous ai pas gêné, je suis parti. Le lendemain, j'arrive, tout chaud. Plus personne.

JERRY. — J'étais parti aussi. J'étais allé chercher le dinde.

TIERCÉ. — Oui. En attendant, j'ai voulu savoir, moi. J'ai confessé votre fille. Elle vient enfin de m'avouer, pas plus tard qu'il y a cinq minutes, dans la voiture...

JERRY. — Oh! elle est venue avec vous?

TIERCÉ. — Oui.

JERRY. — Et vous ne disiez pas qu'elle est ici! Je vais embrasser ma chère fille. Tenez. (*Il lui remet la cuiller et se précipite dans le salon en manches de chemise, le tablier au cou.*)

TIERCÉ, *seul.* — Oh!...

JERRY, *revenant.* — Rendez-moi la cuiller.

TIERCÉ. — Comment donc!... J'ai appris que vous veniez vous livrer sur mon compte à je ne sais quelle enquête...

JERRY. — Regardez ça, c'est drôle. (*Il fait manœuvrer le toréador.*)

TIERCÉ. — Je ne suis pas d'humeur à blaguer.

JERRY. — Et moi je suis... Comment arranger cela?

TIERCÉ. — Ah!...

JERRY. — Je vais vous dire en un mot. Oui, je suis venu *investiguer*. Mais je pense que, si *j'investiguais* aujourd'hui, cela me mettrait en colère contre vous, et je ne veux pas parce que c'est Christmas, et aujourd'hui je vous aime beaucoup, Bobby. Embrassez-moi.

TIERCÉ. — Sacrebleu!

JERRY. — Je veux que vous soyez content. Je veux partager avec vous toute ma fortune si vous avez besoin.

TIERCÉ. — Fichtre!

JERRY. — Vous avez besoin?

TIERCÉ. — Vous devez commencer à le savoir mieux que personne.

JERRY. — Oui. Il est venu tout plein de gens pendant que je n'étais pas là. Eh bien, vous écrirez à tous ces gens qu'ils viennent demain ici, je les recevrai.

TIERCÉ, *ravi.* — Ah!

JERRY. — Oui. Maintenant ne parlons plus. C'est une belle journée, hein! Je veux que ce soit aussi une belle soirée. Nous avons le dîner de famille. Et après le dîner, si vous êtes un homme, vous m'emmènerez faire la noce.

TIERCÉ, *entrevoyant des horizons.* — Parbleu! C'est ça!

JERRY. — Secouez les mains avec moi.

Un cri de joie formidable dans le salon. On vient de découvrir que l'orgue peut jouer Ber-tie, Bert-ie. — Musique. Les enfants chantent. — Silence.

Bertie paraît, accompagnant la PRINCESSE DE BÉRYL, qu'il débarrasse de sa fourrure. — La princesse est une très grande femme, de beauté correcte et fine, avec le teint et les yeux d'un éclat vraiment extraordinaire. — Une robe toute noire, très simple, tout unie, à peine attachée, et qui doit se retourner comme un gant.

LA PRINCESSE, *tendant la main à Jerry.* — Reconnaissez-moi.

JERRY. — Oui! Susanna Ford, je pense? Je suis content.

TIERCÉ, *à part.* — Tiens, tiens!...

JERRY, *à la princesse.* — Je vous présente mon gendre, le marquis de Tiercé, Bobby.

LA PRINCESSE. — Oh!

JERRY. — La princesse de Béryl.

TIERCÉ. — Princesse, j'ai entendu parler de vous par Mme de Tiercé, dès avant nos fiançailles, comme de la personne qui pouvait le plus contribuer à lui faire supporter son exil en France.

LA PRINCESSE, *sceptique.* — Réellement?

TIERCÉ. — Elle va vous dire elle-même toute la joie... (*Il offre le bras à la princesse.*)

MARK, *survenant.* — Pardon... (*A Jerry.*) Cher p'paw, vous êtes fatigué de tourner. Donnez-moi la cuiller et allez dans le salon.

JERRY. — Oui, je vais. Princesse...

MARK. — Non. La princesse a soif. Elle boira l'egg-nogg. Je la servirai.

TIERCÉ, *à part.* — Parbleu!

JERRY. — Oui, vous la servirez. Venez, Bobby.

TIERCÉ. — Oui, p'paw. Je viens, p'paw.

JERRY. — Vous êtes un bon garçon. Hallô, Bobby!

Tiercé, *à part.* — Ça va bien.

Ils sortent. Mark et la princesse restent seuls. Dans les bras. La cuiller tombe au fond de la terrine.

Mark. — Oh ! chère, chère Susanna !

La Princesse. — Je suis si contente de vous voir, Mark ! C'est à peine si l'autre soir, j'ai pu vous laisser comprendre que mon cœur n'a pas changé.

Mark. — Oh ! tant mieux !

La Princesse. — Depuis mon départ pour Vienne, je n'ai fait que me remémorer les choses d'autrefois. Elles me sont chères.

Mark. — Et à moi.

La Princesse. — Rappelez-vous ce dîner que nous avons fait dans votre appartement de garçon, deux autres jeunes filles et moi. Car vous avez toujours spécialement aimé les jeunes filles.

Mark. — Oui, celles de mon pays, du moins.

La Princesse. — Nous vous aimions toutes les trois sans jalousie.

Mark. — Oui.

La Princesse. — Quelles étaient donc les deux autres ?

Mark. — J'ai oublié. Je me souviens de vous seule.

La Princesse, *dans une attitude des plus familières.* — Je ne suis plus une jeune fille.

Mark. — J'imagine vous ne serez plus si réservée ?

La Princesse. — Oh ! non avec vous. Ne vous l'ai-je pas laissé comprendre l'autre soir ?

Mark. — Justement. Alors j'attendais de vos nouvelles toutes ces trois semaines.

La Princesse. — Je ne fais jamais de correspondance.

Mark. — Mais je comptais que vous reviendriez.

La Princesse. — Je suis revenue.

Mark. — Oui. Je comptais que vous reviendriez un meilleur jour, parce que celui-ci est le jour de la famille. Alors je suis torturé par le désir de recommencer avec vous le petit dîner, et je ne peux pas.

La Princesse. — Oh ! c'est pitié !

Mark. — Ciel ! Oui, c'est pitié. Dieu bénisse !

La Princesse. — C'est pitié, parce que je suis obligée de partir demain pour Vienne.

Mark. — Encore !

La Princesse. — Oui, le prince et moi sommes invités avec le roi de Macédoine à chasser chez le comte Ferencz Tiffaniy.

Mark. — Lâchez le prince.

La Princesse. — Je ne puis. Il emmène même sa maîtresse.

Mark. — Alors je viendrai.

La Princesse. — Chéri !... Je pars demain soir.

Mark. — Je partirai donc demain matin.

La Princesse. — Mon propre chéri ! Mon doux garçon !

Mark. — Mignonne chose !

La Princesse. — Mettez vos mains autour de moi. Vous êtes d'une beauté saisissante.

Petit bruit de baisers pressés, comparable à la friture qu'on entend dans le téléphone les jours d'orage. — Jerry entre, sans frapper.

Jerry. — Oh !

Mark. — Ce n'est rien.

Jerry. — Non, je venais vous chercher parce que voilà la douairière. Elle arrive, la belle-mère de notre chère Diana. C'est une si bonne femme et si noble ! Je la respecte.

Mark. — Moi aussi.

Jerry. — Je vais lui offrir mon bras. Allez dans le salon.

Mark et Jerry sortent. La princesse met un peu de poudre et retourne au salon. Elle y entre au moment où l'autre porte s'ouvre et où Jerry paraît, rayonnant, avec la marquise de Tiercé douairière à son bras. (Soie grise.)

Derrière, marchent François de Tiercé (toujours Stanislas) et Blanche. (Robe blanche, bouffante, soufflée. Des fleurs dans les cheveux. On dirait qu'elle va suivre la procession de la Fête-Dieu.)

Le salon est rempli de monde. Très peu d'hommes faits. Deux ou trois seulement, des milliardaires gênés dans leur redingote, comme Jerry. Quelques jeunes gens, de deux types : les uns, comme Mark, élégants, gourmés, chic anglais ; les autres, de bons gros bébés athlétiques, tout roses, gentils. — Une foule de femmes, toutes follement jolies, saines, habillées gaiement, comme pour un mariage. — Une ribambelle d'enfants magnifiques, des enfants de concours. — Charivari.

Toutefois, un mouvement de curiosité respectueuse à l'entrée de la marquise.

En arrivant au milieu du salon, Jerry fait subitement halte, saisit la marquise par la taille et l'embrasse sur les deux joues.

La Marquise. — Ah ! quoi ?

Jerry. — Je demande votre pardon. Il faut. C'est le gui.

Applaudissements.

La Marquise. — Le gui ?

Jerry. — Quand on passe sous le gui, on doit s'embrasser. C'est une ancienne coutume.

La Marquise. — Il faut respecter les coutumes du vieux temps.

Clelia et Louis de la Chapelle-Anthenaise, s'étant approchés simultanément pour saluer la marquise, se rencontrent sous le gui. Clelia embrasse Louis.

LOUIS. — Oh!
CLELIA. — C'est le gui.
LE COMTE DE LA CHAPELLE-ANTHENAISE. — Bravo!

Rendez-vous général sous le gui. Nouvelle mêlée genre foot-ball. Tiercé embrasse Diana, stupéfaite de ce laisser-aller. Biddy tire François de Tiercé par le pan de sa tunique et l'entraîne dans la chambre de l'egg-nogg. Elle ferme la porte.

BIDDY. — Vous m'avez apporté votre photographie?
FRANÇOIS, *avec une aimable confusion.* — Oui, chère Biddy.
BIDDY. — Vous avez écrit quelque chose dessus, je pense?
FRANÇOIS. — Je n'ai pas osé.
BIDDY. — Il faut écrire. Je vous prêterai une plume. Montrez-moi la photographie. (*Il exhibe sa photographie en premier communiant, format carte de visite.*) Oh! elle est jolie, mais si petite!
FRANÇOIS. — Je n'en ai pas d'autre.
BIDDY. — Oui, elle me fait plaisir, mais je l'aurais souhaitée plus grande, et puis dans un costume de sport, tenez, comme celle de mon frère. (*Elle l'amène devant le portrait de Bertie.*)
FRANÇOIS, *pourpre.* — Oh! je... Oh!... Oh!...
BIDDY, *calme.* — Le colonel est bien bâti, n'est-il pas? Ses bras sont vraiment une belle chose à regarder.
FRANÇOIS. — Oui... Ah!.. (*Il repasse vivement dans la chambre à l'egg-nogg.*)
BIDDY, *le suivant.* — Je veux aussi vous faire un cadeau de Noël.
FRANÇOIS. — Oh! oui.
BIDDY. — Que désirez-vous?
FRANÇOIS. — Euh!... Je... voudrais... je voudrais un des gants que vous aviez l'autre soir.
BIDDY. — Oui, c'est gentil!
FRANÇOIS, *enhardi.* — Je voudrais aussi de vos beaux cheveux.
BIDDY. — Pourquoi faire?
FRANÇOIS. — Pour mettre dans un médaillon que j'ai à ma chaîne, avec ma médaille de Lourdes et mon scapulaire.
BIDDY. — Montrez le médaillon.

François essaie de glisser deux doigts entre le col de sa tunique et son cou, mais le col est terriblement serré. Biddy le dégrafe, déboutonne le haut de la tunique...

FRANÇOIS, *troublé.* — Oh! Biddy...
BIDDY. — Vous m'aimez? Dites-le.
FRANÇOIS. — Oh! oui!
BIDDY. — Il n'y a pas de gui, mais je peux vous embrasser tout de même. Il n'y a pas toujours du gui.

La petite friture. — La porte du salon s'ouvre. François effrayé se dissimule dans un coin. Biddy jette sur lui la pelisse de la princesse, et s'esquive. Plusieurs personnes entrent, avec Jerry et Tiercé. Egg-nogg. Papotages. — Cris sauvages dans le salon : « La surprise! La surprise! »

TIERCÉ. — Ils sont malades?
JERRY. — Non, au contraire. Il y a une surprise. Je ne sais pas quoi, mais je me doute. Si ça vous amuse, il faut venir. Si ça vous ennuie, il faut rester. Il faut faire chacun ce qu'on veut. Vous êtes un homme libre. Je vous aime beaucoup. Vous souhaitez une cigarette?
TIERCÉ. — Merci, j'en ai dans mon paletot. Une bouffée et je viens. (*Jerry sort. Tiercé s'approche des porte-manteaux.*)
FRANÇOIS, *sous la pelisse de la princesse.* — Urbain!
TIERCÉ. — Hé?
FRANÇOIS. — J'étouffe!
TIERCÉ, *le délivrant.* — Qu'est-ce que vous fichez là? Vous êtes tout dépoitraillé!
FRANÇOIS. — Je... je... (*Il se rajuste.*)
TIERCÉ. — Arrangez vos cheveux et faites-moi le plaisir de rentrer avec moi dans le salon.

Ils y entrent au moment où le silence complet s'établit. Les enfants eux-mêmes se taisent, attentifs. Cercle.
Alors Bertie prend l'orgue de Barbarie, y adapte un rouleau de musique de danse et joue quelques mesures pour rien.
La porte s'ouvre. Biddy paraît.
Elle a changé de toilette. Elle porte un robe très longue, très ample, d'une étoffe légère, presque transparente.
Elle se tient toute droite au milieu du salon, sous le gui. Musique.
Elle débute par quelques mouvements lents, assez gracieux, incertains.
Du côté français, inquiétude. On se demande à quel exercice ahurissant elle va se livrer.
Elle danse une serpentine, tout simplement. Mais, dans la perfection. Elle ferait la pige à n'importe quelle Loïe Fuller.
Du côté américain, délire.
La danse s'anime et se termine par un chahut Barrison échevelé. Biddy lève la jambe à la hauteur du front. Louis pousse un cri. François est tout pâle.
La pause. Enthousiasme.

TIERCÉ. — C'est renversant.
JERRY. — N'est-ce pas? (*Il embrasse*

Biddy.) Vieille chère petite chose! (*A la douairière.*) Hallô, marquise!

La Marquise, *un peu estomaquée tout de même.* — Ah!...

Bertie, *très émancipé, à Blanche.* — Vous seriez si jolie si vous dansiez de même, voulez-vous?

Blanche, *effarée.* — Non!

Bertie. — Je pense vous devez avoir les jambes aussi jolies que ma sœur.

Blanche. — Oh!

Jerry. — Silence! La surprise n'est pas finie.

Tout s'éteint. Quelques plaisanteries de bon goût. Cris, rires. Petite friture.
Une lueur. C'est un appareil à projections qui s'allume.
Biddy reparaît, tel un spectre Elle s'approche de François.

Biddy, *vivement, tout bas.* — Venez, j'ai besoin de quelqu'un pour me lever en l'air dans ses bras. Bertie ne peut pas, puisqu'il tient l'orgue.

François. — Mais...

Biddy. — On ne vous verra pas, je serai seule éclairée.

Serpentine avec projections multicolores. Nouveau délire.
Biddy disparaît, entraînant François.
Lumière.
Mais c'est la fin. Thé, toasts, egg-nogg, etc. Tohubohu. Adieux. Et bientôt il ne reste plus dans le salon que les personnes qui doivent dîner. Ces dames du moins, car tous les mâles ont disparu.

La Marquise. — Où sont donc passés ces messieurs?

Mrs Shaw. — Ils sont allés mettre leurs habits. (*Jerry, puis Mark rentrent, en habit.*)

La Marquise. — Et François? Il n'a pas d'habit à mettre. (*Tiercé reparaît.*) Est-ce que vous aviez emmené François avec vous?

Tiercé. — Mais non, pourquoi faire?

Mrs Shaw. — Oh! je suppose, comme le colonel est allé mettre son smoking, François est allé avec lui se laver les mains dans sa chambre. Soyez donc assez complaisant pour aller voir, Mark.

Mark. — Oui.

Il y va. Tiercé l'accompagne. On pénètre de vive force dans la chambre de Bertie.
Le colonel est chez lui. Il achève de s'habiller. Blanche lui fait le nœud de sa cravate.
Quant à François, il est chez Biddy. Biddy lui a emprunté sa tunique et son ceinturon. Il a emprunté à Biddy la robe Loïe Fuller, et il esquisse une serpentine sur les indications de sa jeune amie.
La porte de communication est ouverte à deux battants.

Cri de ralliement de l'école pour les deux sexes dirigée par le docteur Pullet.

II. — NOCTURNAL PLEASURES

Au Continental, dans une salle à manger particulière. Quatorze couverts.
Mrs Shaw, ayant à sa droite le comte de la Chapelle-Anthenaise et Diana, à sa gauche Tiercé et Clelia.
Jerry Shaw, ayant à sa droite la marquise de Tiercé douairière et Mark, à sa gauche la princesse de Béryl et Louis.
Aux bouts de table : entre Mark et Clelia, Biddy, François — entre Louis et Diana, Blanche, Bertie.
Le dîner est fini depuis longtemps. Mais on est si bien à table! Café, liqueurs, champagne — les coudes. La douairière s'est écartée un peu. Elle est résignée à tout. Ses propres enfants ont une conduite peu décente. Bertie et Biddy s'envoient, d'un bout de la table à l'autre, des projectiles divers. Mais où donc est assise Biddy? Peut-être bien sur les genoux de François. Bertie allonge de grands coups de pied à Blanche. Elle y prend un certain plaisir. Louis s'épouvantait d'être placé à côté de la Princesse : elle n'a seulement pas fait attention à lui. Une autre fois, mon Dieu!... Mais cette fois-ci, il s'agit de son centième, et la Princesse s'est juré que le centième serait Mark. — Le Comte, rendu à lui-même, est solennel et gourmé.

Jerry, *le verre en main.* — Hallô, marquise, vous me semblez vannée.

La Marquise. — Plaît-il?... Ah!... Je l'avoue. J'ai fait une petite débauche hier, je me suis couchée à des heures indues.

Jerry. — C'est mal. Vous deviez vous réserver pour le dîner de famille.

La Marquise. — Dieu a passé avant, mon cher monsieur. Il a également ses fêtes de famille. Cela mettrait la paroisse de Saint-Thomas-d'Aquin en révolution, si ma chaise restait vide à une messe de minuit.

Jerry. — Oh! j'ai manqué la messe de minuit, moi qui désirais tant! J'étais sur ma route.

La Marquise. — Ce sera pour la Noël prochaine.

Jerry. — Pourquoi pas ce soir?

La Marquise. — Parce que c'était hier, et qu'il n'y a qu'une messe de minuit par an.

Jerry. — Mais si je paie ce qu'il faut?

La Marquise. — On ne commande pas une messe de minuit comme un train spécial.

Jerry. — Je le regrette beaucoup... Puisque vous êtes fatiguée, nous vous rendrons la liberté maintenant. Je dois sortir avec Bobby, qui me montrera des endroits curieux dans Paris.

La Marquise. — C'est cela. Moi, je rentrerai avec Diana.

Diana. — Mais... madame... je comptais aller avec mon père et mon mari...

La Marquise, *à Tiercé.* — Vous emmenez Diana?

Tiercé. — Je n'y vois aucun inconvénient.

Jerry. — Ma fille Clelia vient aussi, qui n'est pas mariée, et la princesse.

La Princesse. — Oui. Où se galvaude-t-on?

Clelia. — Je veux absolument visiter une brasserie poétique.

Tiercé. — Nous débuterons par quelque local presque propre, et nous descendrons peu à peu jusqu'au plus bas.

Jerry. — Hurrah!

François. — Oui, bravo!

La Marquise. — Comment : oui, bravo? Est-ce que vous avez la prétention d'en être?

Blanche. — Moi aussi!

La Marquise. — Vous allez me faire le plaisir...

François, *brisant sa coupe.* — D'abord, si Biddy en est...

La Marquise. — ... de me reconduire rue Saint-Guillaume...

François. — ... je ne vois pas pourquoi je n'en serais pas aussi. C'est une petite fille...

La Marquise, *à Mrs Shaw.* — Je vous demande pardon de vous avoir amené des enfants si mal élevés.

Mrs Shaw, *très gracieuse.* — Je demande votre pardon aussi, les miens sont encore plus mal...

Jerry. — Ils sont vivants. Hallô, colonel!

Bertie. — Je suis plein, p'paw.

Jerry. — All right! Et vous aussi, Dorrit, j'espère, et vous miss Blanche, et vous, marquise? J'espère vous êtes *plein?*

La marquise que cette expression choque infiniment, malgré l'emploi du masculin, fait mine de ne pas entendre. Elle continue à se chamailler avec François, qui se montre de la dernière turbulence. Cris. Larmes même. Blanche pleure, pour faire comme son frère. Consolations prodiguées à François par Biddy, à Blanche par Bertie. Et on s'embrasse! Au bout d'une dizaine de minutes, la douairière, excédée, demande son manteau. On se rembrasse.

La Marquise. — ... Et la princesse?

Mark, *surpris.* — Elle a disparu. Où est-elle?

Jerry, *plein d'allusions.* — C'est vous qui devez savoir, Mark.

Mark, *sérieusement inquiet.* — Mais je ne sais pas.

La Princesse, *reparaissant.* — Me voici. *(Elle est en habit. Vif étonnement.)* Oui, je suis allée me changer, me mettre en homme, parce que nous devons visiter des places mal fréquentées. Alors, j'ai pensé que le costume d'un homme serait plus convenable.

Le Comte, *tragique.* — C'en est trop. Venez, Louis.

Louis. — Il fallait s'y attendre. Je vous l'avais bien dit.

Le Comte. — L'excentricité a des limites. Encore, s'il s'agissait d'explorer des terres lointaines ou de faire une conférence à l'Odéon! Mais... Oh!... *(Il se voile la face. Ensuite il sort, suivi de Louis. Personne ne prête attention à leur départ.)*

Tiercé, *riant.* — Où avez-vous loué ce travesti, princesse?

La Princesse, *calme.* — Je n'ai pas loué. J'ai un ami qui vient très souvent à Paris, lord Marlowe. Il a toutes ses choses en double, à Londres et ici au Continental. Alors je suis allée mettre son habit.

Mark, *bas, furieux.* — Il est ici!

La Princesse, *bas.* — Comment pouvez-vous croire qu'il n'est pas à Londres avec sa femme pour Christmas? Mais on est habitué à me donner la clef.

Biddy, *bas, à François.* — Ne pleurez plus, mon doux cœur. La prochaine fois que vous viendrez, je m'habillerai en homme comme la princesse.

François, *consolé.* — Oui! *(Il embrasse Biddy. A la Marquise.)* Maman, je veux bien aller me coucher.

La Marquise. — C'est heureux, monsieur.

Débandade. — Jerry, Tiercé, Mark, Diana, Clelia et la princesse sortent.

Rue de Rivoli, sous les arcades (Diana et Tiercé en avant. A quelque distance, la princesse et Mark. Derrière, Clelia et Jerry).

Mark, *à la princesse.* — Je pense c'est une singulière idée de vous mettre en homme.

La Princesse, *se serrant contre lui.* — Cela ne me va-t-il pas bien?

Mark, *gêné.* — Très bien.

La Princesse. — Cela est si commode!

Mark. — Pas pour moi... J'espérais que pendant la nuit nous pourrions nous échapper ensemble, revenir à l'hôtel, ou dans un autre hôtel...

La Princesse. — Oh! oui...

Mark. — Maintenant je n'oserai plus, avec vous en homme.

La Princesse. — Pourquoi?

Mark. — Parce que je... je... enfin, je ne veux pas avoir l'air de jouer *la Tante de Charlie.*

La Princesse. — Oh ! je suis désolée de mon pantalon !

Diana, *à Tiercé*. — Mon chéri, je suis contente. Vous êtes si animé, si cordial ce soir.

Tiercé. — Je suis d'un naturel plutôt gai.

Diana. — Je n'avais pas encore eu l'occasion de m'en apercevoir.

Tiercé. — Ohé ! ohé !

Diana. — Que signifie : ohé ! ohé ?

Tiercé. — C'est notre façon de dire *Cheer up*.

Diana. — Est-ce que vous n'avez pas un peu bu ?

Tiercé. — Cela ne serait pas pour vous choquer, je pense ?

Diana, *décontenancée*. — Non... Oh !...

Tiercé. — Moi aussi, je suis plein, Diana. Moi aussi, je suis plein.

Jerry, *survenant*. — Que dit-il ? J'espère il vous reste un petit espace, Bobby ?

Tiercé. — Vous allez juger par vous-même... Tenez, faisons une première halte ici. C'est l'endroit élu par la jeune génération de dix-sept à vingt-cinq, pour s'amuser la nuit.

Ici, c'est Caryll's, le restaurant-bar-grill-hôtel de la rue Saint-Florentin.

Foule. Des petits jeunes, en effet. Ils ne sont pas jolis, les petits jeunes d'aujourd'hui — ou ils le sont trop. Ils sont entassés dans la galerie en boyau qui forme la première salle du restaurant. Quelques femmes parmi eux. Elles font tapisserie. On boit sec. On fume. On parle peu. Beaucoup de lumières. Beaucoup de cristaux. Beaucoup de nickel. C'est sinistre.

Dans la salle du fond, un boucan tel qu'on n'entend même pas la musique des tziganes.

Jerry. — Oh ! ils s'amusent ? Moi, je ne m'amuse pas, je veux m'en aller.

Clelia. — Ce n'est pas gai.

Diana, *accommodante*. — Mais si.

La Princesse, *se serrant contre Mark*. — Cher Mark...

Mark, *très rouge*. — Lâchez mon bras.

Tiercé. — Faisons au moins le tour. (*Ils avancent, en cortège, avec peine.*)

Jerry, *au seuil de la seconde salle*. — Oh ! je vois nos tziganes ! Et je les entends ! Ils jouent : Bertie, Bertie.

Tiercé. — Je vois encore bien autre chose : je vois des compatriotes à vous. Je me disais aussi, quel chahut !...

En effet, tout le côté droit de la salle est occupé par une grande table, une table de banquet. Une trentaine d'hommes soupent là. Tenue parfaitement correcte. Cris sauvages. Boissons variées. Ce sont bien des transatlantiques.

Jerry, *content*. — Oh !

Tiercé. — Vous ne fraternisez pas avec eux ?

Jerry. — Oui. (*Au moment où il s'approche de la table, un des convives se lève, brandit son verre, et prononce quelques paroles, qui se perdent dans le bruit. Acclamations frénétiques. — A l'un quelconque des soupeurs.*) Excusez-moi. (*Se présentant.*) Jeremy Shaw.

Le soupeur. — Très heureux. (*La main.*)

Jerry, *désignant l'orateur du doigt*. — Qu'a-t-il dit ?

Le soupeur. — Il a proposé de boire successivement à chacun des Etats de l'Union.

Jerry. — Bien.

Le soupeur. — Il vient de lever son verre à l'Etat de Washington.

Jerry. — Et je n'ai pas bu ! Un verre, s'il vous plaît. Vous permettez ?

Le soupeur. — Nous sommes très contents d'avoir une personne de plus pour boire. Asseyez-vous.

Un autre orateur. — ..... (*Dans le bruit. — Acclamations.*)

Jerry. — Je n'ai pas entendu, qu'a-t-il dit ?

Le soupeur. — Il vient de lever son verre à l'Etat de New-York.

Jerry. — Oh !... (*Il acclame, un peu en retard. Il boit.*)

Troisième orateur. — . . . .

Jerry. — Qu'a-t-il dit ?

Le soupeur, *criant*. — A l'Etat de California.

Diana, *inquiète, à Tiercé*. — Chéri, il faudrait peut-être dire à papa de se modérer.

Tiercé, *tirant Jerry par les pans de son habit*. — Hep !

Jerry. — Quoi ?

Tiercé. — Est-ce que vous allez fraterniser éternellement ?

Jerry. — Nous devons boire à tous les Etats de l'Union.

Tiercé, *peu ferré*. — Combien sont-ils ?

Jerry. — Trente-huit.

Tiercé. — Fichtre ! Dites donc, vous savez que vous recevez mes créanciers demain matin. Vous feriez bien de vous ménager. Je vous le dis, c'est plutôt dans votre intérêt...

Jerry. — Ne soyez pas effrayé, cette tête-ci est une tête solide.

Diana et Tiercé patientent. Après le trente-huitième toast, Jerry se lève, et même il se tient debout.

Tiercé. — Tout de même, c'est plus prudent de filer.

Jerry. — Où sont les autres?

Tiercé. — Allons, bon! Qu'est-ce que diable j'en ai fait?

Recherches. Ils ne tardent pas à retrouver Clelia et la princesse assises à une table et entourées de curieux, lesquels, vu la tournure bizarre de Clelia et le travesti de la princesse, se livrent aux plus désobligeants propos.

Jerry. — Et Mark?

Clelia. — Il est allé téléphoner.

Mark, *revenant.* — Partons d'ici.

La Princesse. — Oui.

Ils sortent par une porte de côté et se trouvent, non dans la rue, mais dans le vestibule de l'hôtel.

Jerry. — Oh! on dirait un hôtel, réellement.

Tiercé. — Oui. Du moins, il y a des chambres.

Mark, *bas, à la princesse.* — Vous voyez bien, nous avons manqué le coup.

La Princesse. — Combien désolée je suis de mon pantalon!

Jerry, *à Tiercé, bas.* — Je veux visiter les chambres, j'ai une idée.

Tiercé. — Tiens! (*Au chasseur.*) Avez-vous un appartement libre?

Le chasseur. — Oui, monsieur, au second.

Jerry. — Je le verrai. (*Aux autres.*) Restez en bas, j'irai avec Bobby seulement. (*Jerry, Tiercé et le chasseur montent.*) Il n'y a pas d'ascenseur?

Le chasseur. — Ah! non, monsieur.

Jerry. — All right!

Tiercé. — Comment?

Visite de l'appartement, composé d'une chambre, d'une galerie formant salon, d'un cabinet de toilette, eau chaude et froide, lumière électrique, téléphone, etc.

Jerry, *sarcastique.* — Je suis surpris, cela est presque confortable. Est-ce que, par hasard, vous auriez un bain?

Le chasseur. — Oui, monsieur.

Jerry. — Oh!

Le chasseur. — A l'étage au-dessus.

Jerry. — Ah!... Mais on peut circuler dans l'escalier en pyjama, je suppose?

Le chasseur. — Parfaitement.

Jerry. — Vous n'avez ici que des hommes?

Le chasseur. — Des dames aussi, mais qui ne craignent pas... La chambre voisine est louée au trimestre par Mlle Renée de Pourville.

Jerry, *qui ne la connaît pas.* — Ah!... (*A Tiercé.*) Croyez-vous ce serait un bon endroit ici pour recevoir des femmes?

Tiercé. — Eh! eh! p'paw!

Jerry, *très rouge.* — Oui, je dis, parce que... en Amérique, jamais je... mais à Paris, c'est par hasard... Alors vous comprenez?

Tiercé. — Si je vous comprends!

Jerry. — Mrs Shaw ne viendra pas me chercher ici, puisqu'il n'y a pas d'élévateur.

Tiercé. — Roublard!

Jerry. — Suis-je pas? (*Au chasseur.*) Je loue. (*Acompte. Denier à Dieu. On redescend.*)

La Princesse, *inconsolable.* — J'avais dix fois le temps de me mettre en femme! Mais c'est assez, je n'irai pas plus loin.

Mark, *suppliant.* — Susanna!...

La Princesse. — J'irai.

Clelia. — Moi, je n'irai pas, si vous nous montrez seulement de tels endroits. Je comptais visiter des littérateurs et des assassins.

Tiercé. — Il faut faire quelque chose pour la jeunesse?

Jerry. — Il faut.

Tiercé. — Suivez-moi! Suivez-moi!... Vous êtes prêts à tout?

La Princesse. — (*Elle est sincère.*) Oui.

Tiercé. — Je n'accepte aucune responsabilité... Nous allons à pied, hein? La nuit est belle. Temps sec et froid.

Diana, *très gaie.* — Allons.

Tiercé, *à Jerry.* — Il faut donner de l'air à vos trente-huit toasts.

Jerry. — Oui.

Diana. — Dites-nous où vous nous menez, mon chéri.

Tiercé, *au pas accéléré.* — Je vous mène à la brasserie du... Sapristi! Je ne peux pas même proférer le nom.

Clelia, *ingénument.* — C'est si cochon?

La Princesse, *riant.* — Oh! oui, je devine, j'y suis allée. Vous lirez l'enseigne.

Tiercé. — C'est un des mauvais lieux de Paris où il est le plus honorable d'être vu.

Jerry, *haletant.* — Ah?

Tiercé. — J'ai beau chercher, et je suis documenté, vous pouvez croire : je ne trouve rien décidément de plus ignoble à vous montrer.

Mark, *comme son père.* — Ah?

TIERCÉ. — Je ne parle pas des boissons, qui ne sont pas faites pour être bues. Mais l'assistance ne laisse rien à désirer. Tout ce qu'il grouille de souteneurs et de filles sur les boulevards extérieurs se donnent rendez-vous là. Il y a d'ailleurs des gens du monde, et des épouses chrétiennes. Moi, je n'irais pas autrement qu'en habit.

LA PRINCESSE. — Oh! certes.

TIERCÉ. — Des poètes en haillons déclament leurs vers de vingt-cinq à trente pieds, d'un argot...

JERRY. — Argot?

TIERCÉ. — *Slang*... D'un argot suffisamment éclairci pour que les profanes mêmes, comme nous, en puissent comprendre les moindres obscénités... Les garçons sont habillés en croque-morts ou en égoutiers...

DIANA. — Avec des bottes?

TIERCÉ. — Avec des bottes... Les bonnes sont habillées le moins possible. Enfin, il se passe des choses infâmes dans l'arrière-boutique, et je pourrais vous citer le nom d'une duchesse, une vraie, qui vient deux ou trois fois par semaine s'y mettre en contact avec le peuple.

LA PRINCESSE. — Ah?

TIERCÉ. — Maintenant... je peux tout vous dire... nous allons être insultés grossièrement à l'entrée.

CLELIA. — Serons-nous?

TIERCÉ. — Ne vous rebiffez pas, on nous ferait un mauvais parti... Nous allons être accueillis par le mot... par un mot... enfin par un mot qui n'est héroïque que sur les champs de bataille.

DIANA. — Quel mot?

LA PRINCESSE, *riant*. — Vous entendrez bien... C'est comme l'enseigne, on ne peut pas dire.

Ils arrivent à la porte, un peu troublés.

TIERCÉ. — Je vous en prie, pas de blague, hein? Ne vous ahurissez pas, vous êtes prévenus; aussitôt que j'aurai ouvert la porte... Je l'ouvre... une... deux...

Il l'ouvre en effet. Aussitôt :

CHŒUR, *sur un air de cantique*.

Est-ce l'étoile des rois mages
Qui vous a montré le chemin ?
Reposez-vous, ô frères ! Notre main
Vous versera de doux breuva-a-ges.

Applaudissements.

TIERCÉ, *stupéfait*. — Qu'est-ce que c'est que ça?

MARK. — Vous vous êtes peut-être trompé de porte?

TIERCÉ. — Mais non!

Il reconnaît en effet le local, mais métamorphosé. Hier encore, les murs étaient décorés de peintures de musée secret. Elles sont dissimulées sous un grand décor dans la manière de Puvis de Chavannes. Au fond, une estrade, une crèche, une vache qui sert de pompe à lait : on ne débite plus que du lait.

Les consommateurs sont bien tels que Tiercé les a décrits; mais le personnel a été complètement renouvelé. Tous les Saint-Sébastien et tous les Botticelli de Montmartre. Hommes et femmes, en anges; les hommes seuls avec des ailes dans le dos. (Il paraît que, pour les anges comme pour certains volatiles, le beau plumage est un privilège du sexe mâle.)

Un nuage. Fumée de pipe ou d'encensoirs?

La porte s'ouvre. Nouvel arrivage de badauds.

REPRISE DU CHŒUR. — Est-ce l'étoile des rois mages..., etc.

TIERCÉ. — Mais on ne se fiche pas du public...

CLELIA. — Asseyons-nous, c'est très intéressant.

LA PRINCESSE, *fort sensible au joli physique d'un des Saint-Sébastien*. — Oui.

Grand silence. Un père éternel à barbe blanche (le patron) monte sur l'estrade.

LE PATRON. — Mes frères, tas de mufles... (*Assentiment.*) Je lis sur la g... de la plupart d'entre vous l'expression hébétée de l'ahurissement. Vous ne reconnaissez plus, en entrant ici, l'établissement que j'ai l'honneur de diriger depuis de longs mois, et qui était devenu, grâce à moi, l'un des plus inavouables repaires de la Babylone moderne. Hommes dits du monde, qui, suivant la belle parole de Victor Hugo, n'avez qu'un plastron à la place du cœur... Femmes également dites du monde, et que je m'abstiendrai de qualifier autrement... vous aviez pris l'habitude de venir ici chaque soir vous faire traiter selon vos mérites, par vos saintes et malheureuses sœurs, par vos sublimes frères du trottoir et du ruisseau. (*Applaudissements.*)

TIERCÉ, *plus fort que les autres*. — Bravo!

LE PATRON. — Silence, souteneur!

LE CHŒUR DES ANGES, *à de nouveaux arrivants*. — Est-ce l'étoile des rois mages...

LE PATRON. — Asseyez-vous, pécheurs, et ne troublez pas l'orateur, qui vous annonce la bonne nouvelle. (*Il boit.*) Je reprends. On se fatigue des meilleures choses. La bêtise humaine est inépuisable, mais elle est capricieuse et variée dans ses manifesta-

tions. Lorsqu'on a pour métier de l'exploiter — comme moi, car vous ne supposez pas que je travaille pour l'amour de l'art — il faut savoir flairer les snobbismes nouveaux... (*Une entrée.*)

Le chœur :

Asseyez-vous, ô frères ! Notre main
Vous versera de doux breuva-a-ges.

Le patron. — Vous en avez deux nouveaux, de snobbismes, crapules. Le snobbisme de l'idéal, et celui de la charité. Vous n'en êtes ni meilleurs ni plus intelligents pour ça, ah ! Dieu ! non. Mais vous avez, — je le dis éloquemment — vous avez remplacé dans vos cœurs flétris la nostalgie de la boue par la nostalgie du ciel... C'est ainsi du moins que j'explique la baisse des recettes... Eh bien, j'ai résolu de vous satisfaire, êtes-vous contents? Vous trouverez ici désormais... tout ensemble... un avant-goût de la Sal... Sal...

Un souffleur, *caché derrière la vache.* — Salente...

Le patron. — ... Salente des rêveries socialistes, et un avant-goût du Paradis. J'ai modifié la décoration répugnante des parois : elle est devenue néo-chrétienne. J'ai fait des frais considérables, mais vous serez assez stupides pour me les rembourser. On ne servira plus d'alcools : j'y gagnais moins que rien. La seule boisson autorisée sera le lait... un lait falsifié outrageusement, mais qui vous sera offert par des anges de tout sexe, suivant les préférences de chacun... Enfin, mes frères, la pâture littéraire, dont vous vous êtes toujours montrés si friands, est renouvelée dans le même esprit. Ai-je besoin de vous vanter notre éminent, notre génial, notre bon poète Pol Pic?

Clelia. — Ciel ! Que dit-il ?

Le patron. — Son *Plaidoyer pour l'inceste* est l'une des plus somptueuses ordures de la poésie contemporaine.

Voix diverses. — Oui, oui ! Un ban !

Le patron. — Eh bien ! Pol Pic s'est converti. Il va avoir l'honneur de déclamer devant vous, pour la première fois, un poème mystico-libertaire, simplement intitulé : *Remords et hantises d'un qui s'était laissé aller, par inanition, à voler les pains azymes.* (*Acclamations.*)

Clelia, *enivrée.* — Je le verrai ! Je le verrai !

Le patron. — Mais auparavant, mes frères, chantons le cantique 92, page 336, *Noël* de Mme Augusta Holmès.

Le chœur. — Trois anges sont venus ce soir... etc.

Le patron. — La parole est à notre bon poète Pol Pic.

Attention ! Pol Pic monte sur l'estrade. C'est un grand garçon long, avec beaucoup de cheveux, et extrêmement myope. Il est en habit. Il joue avec son binocle : il ferait mieux de se le mettre sur le nez. Ce visage sans regard n'indique rien du caractère. On inclinerait pourtant à croire que le Pol Pic est un bon garçon. Il a dû se mettre poète parce qu'il n'avait pas réussi comme calicot. Il doit écrire ses poèmes pornographiques en famille. Les poèmes mystiques aussi.

Son œuvre nouvelle : *Remords et hantises*, etc., est une longue apostrophe au Christ, très familière. Il la récite d'un air aussi furibond qu'il peut. Il zézaie.

Succès.

Clelia, *à Tiercé.* — Vous qui êtes si répandu dans Paris, vous devez connaître ce poète?

Tiercé. — Pas du tout.

Clelia. — Oh ! je regrette. Je voulais vous prier de nous l'introduire.

Tiercé. — Oh ! je peux très bien vous le présenter tout de même.

Diana. — Mais, mon chéri...

Tiercé. — Si, si. Nous n'avons qu'à lui offrir un lait. Je vous réponds qu'il ne refusera pas. (*Il appelle un ange.*) Dites donc, Michel.

L'Ange, *avec dignité.* — Eugène, s'il vous plaît.

Tiercé. — Eugène... Allez donc dire au loqueteux en habit noir, au nommé Pol Pic, que de riches Yankees, dont un Parisien — c'est moi — veulent profiter de l'entr'acte pour lui offrir un lait et lui témoigner leur admiration.

L'Ange. — J'y cours. (*Il y court. Il revient avec Pol Pic.*) Voici l'illustre maître.

Clelia, Mark, Jerry, etc. — Ah !

Tiercé. — Vous voyez des gens bien émus.

Pol Pic. — C'est mon habitude.

Tiercé. — Vous avez un talent considérable.

Jerry, *assez vague depuis quelques instants.* — Oui.

Pol Pic, *à Jerry, doucement.* — Vous avez une bonne trompette.

Jerry. — Que dit-il ?

Tiercé. — C'est une expression intraduisible. (*A Pol Pic.*) Commandez ce qui vous fera plaisir, et causez avec ma belle-sœur, qui en pince pour vous.

Pol Pic. — Ah?

Clelia. — C'est vrai. (*Dans une mystique exaltation.*) Heureux les flancs qui vous ont porté.

Pol Pic. — Vous êtes bien bonne pour ma mère.

Clelia. — J'ai appris le français dans votre *Plaidoyer pour l'inceste.*

Pol Pic. — C'est une œuvre de jeunesse.

Clelia. — J'y vois déjà la marque du génie. Vous êtes très célèbre en Amérique.

Pol Pic — Voilà ma veine! Un pays où on ne paie pas de droits d'auteurs.

Clelia. — Je vous crois indifférent au profit.

Pol Pic. — Je suis plus sincère qu'on ne croit quand je parle des gens qui crèvent de faim.

Clelia. — Avec votre nom, vous ferez sans doute un mariage riche.

Pol Pic. — Il n'y a presque plus de grandes fortunes.

Clelia. — Si, en Amérique.

Pol Pic, *toujours doucement.* — Pourquoi vous f...-vous de moi?

Clelia. — Vous me jugez mal. Je voudrais vous connaître plus.

Pol Pic. — Je ne demande pas mieux.

Clelia. — Je voudrais parler de littérature. Je suis passionnée de toute chose nouvelle.

Pol Pic. — Vous êtes jeune.

Clelia, *naïvement.* — Vingt ans... Venez me voir au Continental.

Pol Pic. — Je ne peux pas. Je suis pris tous les soirs, ici.

Clelia. — Mais, l'après-midi?

Pol Pic. — Je ne sors jamais avant que le gaz soit allumé dans les rues.

Clelia. — Pourquoi?

Pol Pic. — Je n'ai pas d'autre costume que mon habit, *evening dress.*

Clelia, *lui donnant, sous la table, un petit portefeuille.* — Vous trouverez ici mon nom, mon adresse et de quoi vous acheter un costume de jour.

Il n'a pas le temps de refuser. Pas même de dire merci. On le réclame. Trépignements.

Pol Pic. — On y va, canaille. (*Il y va. En chemin, il ouvre le portefeuille.*) — Vingt-cinq louis! Et pas de la sainte farce! Y a une providence! (*Il récite avec ferveur un poème non moins chrétien que le précédent.*)

Mais Jerry en a assez, et Mark, et la princesse, et tout le monde. On part, malgré les supplications de Clelia.

Sur le trottoir :

Tiercé. — Et maintenant, où allons-nous?

La Princesse, *avec candeur.* — ... (*Non, il n'y a vraiment pas moyen d'écrire ce que la princesse dit avec candeur.*)





Le bijoutier Sauvageon entre seul, toujours vénérable et inquiétant



LES DEUX LETTRES SONT DICTÉES A DEUX FEMMES.

CHAPITRE VII

LES AFFAIRES SONT LES AFFAIRES

Le lendemain de Christmas, onze heures du matin.
Au Continental. Le petit salon des Shaw, celui où il y a la Liberté éclairant le monde et la photographie du colonel en nageur.
Ce salon est transformé en cabinet de travail. A première vue, on ne s'en douterait pas, car on n'y voit rien de ce qui, pour nous autres, vieux Européens, constitue un cabinet de travail : ni bureau, ni siège de bureau, ni « ce qu'il faut pour écrire ». Un Américain n'écrit pas.
La table centrale est reléguée dans une embrasure de fenêtre, et tout le milieu de la pièce est démeublé. JERRY s'y promène en long et en large. Il dicte. Il a les mains croisées derrière le dos, comme Napoléon. Il dicte, comme Napoléon, deux lettres à la fois. Et vraisemblablement il ressemble à Napoléon, malgré les détails inassimilables de la physionomie, malgré le complet velu couleur tourbe. D'ailleurs, MacKinley et tous les Américains ressemblent à Napoléon.
Un objet d'art additionnel devant la pendule : le buste de Napoléon, de fabrication américaine, avec le petit chapeau sur la tête et un aigle aux ailes éployées sous le menton.
Les deux lettres sont dictées à deux femmes, naturellement : le mot secrétaire est du féminin en Amérique. Où Jerry a-t-il déniché ces deux-ci ? Les a-t-il rapportées de là-bas, comme le dinde ? Il va de soi qu'elles n'écrivent pas : elles typent. — A la porte, messenger-boys, prêts à tout.

JERRY, *dictant.* — (*A la secrétaire n° 1*) Yours truly. (*A la secrétaire n° 2*). Yours truly. (*Petit bruit de machine. Jerry fait halte. Ses sourcils se défroncent. Il a gagné la bataille d'Austerlitz.*)

Les deux secrétaires relisent les deux lettres — ensemble. Jerry signe — d'une seule main, et une lettre après l'autre. La langue sur la gomme. Coup de tampon. Un messenger-boy emporte les missives. Diana entre.

DIANA. — Bonjour, p'paw.

JERRY. — Bonjour. (*Ils s'embrassent. — A tout le monde.*) Sortez. (*Il reste seul avec Diana.*) Onze heures sonnent. Est-ce que votre mari ne serait pas ponctuel, Diana ?

DIANA. — Excusez-le. Il m'a envoyée en avant. Il ne tardera pas. Il est fatigué. Il a si peu dormi !

JERRY. — Moi, je n'ai pas du tout dormi. Je pense dormir ce soir. J'ai pensé. Je pense tenir l'explication de tout.

DIANA. — All right.

JERRY. — L'explication est que Bobby a une manie de payer ses dettes.

DIANA. — Oh ! A-t-il raison ou tort !

JERRY. — Il a tort, parce qu'il croit devoir, mais il ne doit pas...

DIANA. — Est-il possible ?

JERRY. — Certainement. La responsabilité de celui qui doit est, en tout état de cause, *limited*, et celle de Bobby est nulle. Des gens lui ont fourni des choses ou prêté de l'argent, en considération de son crédit ? Mais il n'avait pas de crédit, et on ne pouvait pas prévoir qu'il épouserait la fille d'un homme si riche. Donc, on ne devait pas lui prêter. Donc on doit perdre.

DIANA. — Cela va de soi.

JERRY. — Ce sont les prêteurs et les fournisseurs qui ont fait une chose enfantine, et qui doivent porter les conséquences.

DIANA, *avec admiration.* — Oh ! p'paw, comme vous expliquez clairement les affaires ! Vous devez expliquer cela à Urbain.

JERRY. — Non, parce qu'il ne comprendra pas.

DIANA. — Il n'est pas si bête.

JERRY. — Mais les Français ne comprennent pas. Vous voyez bien que votre mari, Diana, est capable même d'un crime pour payer ses dettes, puisqu'il a voulu emprunter un million au prince de Béryl et que, pour le connaître, il a recommencé avec une ancienne maîtresse qui est à tous les deux.

DIANA. — Hélas !

JERRY. — Cet accident ne serait pas arrivé, si vous aviez reçu la princesse. Elle est une grue, mais cela ne fait pas matière ; et la preuve, c'est que je vous ai laissé dîner avec elle hier et même passer la nuit.

DIANA. — Je ne sais plus quelle conduite avoir ! La mère de mon cher Bobby m'avait dit d'éviter pour lui une telle société. Et ensuite, elle m'a dit que j'avais eu tort de couper la princesse !

JERRY. — Je ne comprends pas plus que vous. Mais c'est ancien. Maintenant, que désirez-vous, Diana ?

DIANA. — Je désire que mon cher mari ne me trompe plus.

Jerry. — Alors je pense je dois vous l'acheter une seconde fois. Je pense je dois payer ses dettes.

Diana. — Oh! p'paw, vous êtes bon!

Jerry. — Oui. Je ne pourrai cependant pas l'acheter toutes les semaines, Diana. Vous devez comprendre. Vous avez une mère, des frères et des sœurs. Mais cette semaine, j'ai fait de l'argent particulièrement pour vous.

Diana. — Je vous remercie beaucoup. (*Tiercé entre.*)

Jerry. — Allez voir votre mère. Laissez-moi avec le marquis.

Elle disparaît. Tiercé pose son chapeau. Il bâille à se décrocher la mâchoire.

Tiercé. — Bon... onjour.

Jerry. — Bonjour. (*Il secoue la main de Tiercé.*)

Tiercé. — Ne cassez pas.

Jerry. — Asseyez-vous. (*Il se remet en marche.*)

Tiercé. — Oh! asseyez-vous aussi. Vous me donnez le mal de mer.

Jerry. — Je regrette. Je ne peux faire les affaires qu'en marchant. Prenez une chaise.

Tiercé. — Si vous aviez une chaise-longue, j'aimerais mieux.

Jerry. — Etes-vous malade?

Tiercé. — Je suis vanné!... Je vous trouve étonnant, vous. Debout à cette heure-ci, tout frais, tout rasé... Après une nuit pareille!...

Jerry, *rogue.* — C'est actuellement le jour, ne parlons pas de la nuit.

Tiercé, *câlin.* — Oh! p'paw, vous n'êtes pas gentil ce matin. Appelez-moi Bobby, tout de suite...

Jerry, *faisant halte.* — Vous ne devez pas m'appeler p'paw aujourd'hui, ni moi vous Bobby. Avez-vous fini de me moquer? Ce matin n'est pas holiday, je pense. Ecoutez. Je dis. Vous m'avez demandé pourquoi je suis venu en France.

Tiercé. — Je vous l'ai même demandé un certain nombre de fois.

Jerry. — Maintenant, c'est temps de répondre. Je suis venu investiguer à votre sujet. D'abord, vous avez trompé ma chère fille Diana.

Tiercé. — Qu'est-ce que vous en savez?

Jerry. — Je sais.

Tiercé. — Etiez-vous seulement là pour y voir?

Jerry. — Je dis : je sais.

Tiercé. — Mettons. Et puis après?

Jerry. — Quoi : après?

Tiercé. — Vous avez vraiment un fameux toupet, vous.

Jerry. — Qu'est-ce que vous signifiez?

Tiercé. — Je signifie... Dites donc... Qui c'est-il qu'a visité cette nuit des appartements à louer au Caryll's?...

Jerry. — Je dis...

Tiercé. — C'est p'paw... Qui c'est-il qu'a dit à son vieux Bobby : (*Imitant l'accent, la voix et le geste.*) « Croyez-vous ce serait un bon endroit pour recevoir des femmes? » C'est p'paw.

Jerry. — Je dis encore...

Tiercé. — Et qui a dit : « Mrs Shaw ne viendra pas me chercher ici, parce qu'il n'y a pas d'élévateur? » Ah!... Ohé! ohé! Cheer up!

Jerry, *avec le plus grand sang-froid.* — Vous savez, vous me rendez furieux.

Tiercé. — Calmez-vous.

Jerry. — Je dis ce n'est pas la même chose.

Tiercé. — Parbleu!

Jerry. — Je vous ai expliqué moi je ne ferais jamais en Amérique, mais ici c'est par hasard. Donc, pour vous, ce n'est pas la même chose, parce que ici vous êtes chez vous.

Tiercé. — Alors, désormais, il faudra que j'aille en Amérique...

Jerry. — Non plus, parce que en Amérique c'est chez votre femme.

Tiercé. — Vous m'interdisez les deux mondes! Le vieux et le neuf!

Jerry. — Il reste d'assez nombreux pays.

Tiercé. — Je ne me déplace pas aussi facilement que vous.

Jerry. — Alors, vous devez être un honnête mari.

Tiercé. — Ceci ne regarde que moi.

Jerry. — Non. Je dirais oui, si vous étiez un mari comme les autres.

Tiercé. — Je ne suis pas un mari comme les autres?

Jerry. — Non. Qu'est-ce un mari, je vous prie? C'est un homme qui fait de l'argent pour sa femme. Vous ne faites pas de l'argent pour votre femme : c'est Diana qui vous apporte celui que je fais pour vous deux. Vous n'êtes pas un mari usuel, vous êtes une espèce de femme, pour qui on fait de l'argent, et Diana a le droit d'exiger de vous la fidélité d'une bonne épouse.

Tiercé. — Vous me réveillez tout à fait.

Jerry. — Je ne vous reproche pas de recevoir. Je pense cela est naturel puisque vous êtes né.

TIERCÉ. — Mille grâces.

JERRY. — Seulement, je vous défends de tromper ma fille Diana. Promettez que vous ne la tromperez plus, et moi je ferai aussi quelque chose.

TIERCÉ. — Ah ! voilà enfin que nous allons causer sérieusement.

JERRY. — Oui. Promettez d'abord.

TIERCÉ. — Ça fait deux fois.

JERRY. — Mais, la première fois, vous n'avez pas tenu.

TIERCÉ. — C'est juste.

JERRY. — Alors promettez que vous tiendrez.

TIERCÉ. — Je lève la main droite. (*Il joint le geste.*)

JERRY. — Bien... Maintenant je dis, je sais pourquoi vous êtes retourné chez mademoiselle... mademoiselle...

TIERCÉ. — Valentine Chesnet.

JERRY. — Oui, c'est le nom.

TIERCÉ. — Je le connais... je... (*Regardant son beau-père.*) Tiens !...

JERRY. — Quoi ?

TIERCÉ. — Si vous voulez que je vous présente...

JERRY. — Je ne dis pas non. Mais je ne peux pas dire oui dans ce moment.

TIERCÉ. — Nous en recauserons.

JERRY. — Je sais donc que vous cherchez de l'argent pour payer de nombreuses dettes.

TIERCÉ. — Cela doit vous donner une haute idée de ma délicatesse.

JERRY. — Mais non de vos capacités. Car vous croyez devoir, mais vous ne devez pas. Je l'expliquais tout à l'heure à ma fille Diana, et elle était de mon avis.

TIERCÉ. — Ah ?

JERRY. — Mais je disais aussi que jamais vous ne comprendriez comme nous...

TIERCÉ. — C'est plus que probable.

JERRY. — ... Que, si j'ai dépensé plein d'argent pour lui avoir votre nom, je dois dépenser encore une petite somme pour lui garder votre amour et que, en conséquence, je paierai vos dettes.

TIERCÉ. — C'est sérieux ?

JERRY. — Je répète que aujourd'hui n'est pas le jour de plaisanter.

TIERCÉ. — Dites donc, p'paw... vous savez... je blague... mais je ne suis pas un mauvais garçon... Voulez-vous m'embrasser ?

JERRY, *très ému.* — Je... je vous aime beaucoup, Bobby... Maintenant allez-vous-en. Je dois recevoir vos créanciers. Ils sont là.

TIERCÉ. — Tous ?

JERRY, *montrant un plateau.* — Voici leurs cartes... Allez embrasser notre chère Diana.

TIERCÉ. — Ça vaut bien ça.

JERRY. — Et puis allez vous coucher.

TIERCÉ. — Hein ?

JERRY. — Je dis allez au lit, allez dormir si vous êtes fatigué, petit homme-femme. (*Sortie de Tiercé. Jerry touche un bouton. Un domestique paraît.*) Laissez entrer tous ces gens.

Le domestique s'efface. Jerry recule jusqu'au bout du salon pour laisser la place libre à la cohorte des créanciers. Mais le bijoutier de la rue de la Paix, Sauvageon, entre seul. Toujours vénérable et inquiétant. Politesse romantique.

Jerry lui fait un signe de la main. Il fait, dès la porte, un profond salut.

SAUVAGEON. — Monsieur...

JERRY. — Bonjour.

SAUVAGEON. — C'est un honneur et un plaisir pour moi..

JERRY. — Mettez votre chapeau.

— SAUVAGEON. — Mon... ?

JERRY. — Oui. Mettez.

SAUVAGEON. — Jamais ! Dans un salon, monsieur !

JERRY. — Aujourd'hui, ce n'est pas un salon, c'est un office.

SAUVAGEON. — Monsieur, la plupart de mes clients sont israélites, et je n'assiste jamais à leur mariage, à cause du chapeau qu'il faut garder.

JERRY. — Alors, ne mettez pas. Asseyez-vous.

SAUVAGEON. — Ce ne sera pas de refus, car...

JERRY. — Moi, je marcherai. Je fais les affaires en marchant.

SAUVAGEON. — Vous aurez le temps de vous fatiguer, monsieur. car cette affaire-ci est d'une complication...

JERRY. — Non. Elle est simple. C'est un instant. J'ai l'habitude de traiter des affaires plus compliquées, et quand même, en Amérique, nous faisons vite. Nous parlons peu. Je vous prie de faire ainsi. Je ne dois pas renoncer à mes habitudes parce que j'ai passé l'eau.

SAUVAGEON. — Je vous cède donc la parole. Je suis tout oreilles.

JERRY. — Qu'est-ce que ça veut dire ?

SAUVAGEON. — C'est une façon de parler.

JERRY. — Ah !... N'employez pas ces façons de parler. Dites les choses comme elles sont.

SAUVAGEON. — J'écoute.

Jerry. — Je dis. D'abord, où sont les autres?

Sauvageon. — Quels autres?

Jerry. — J'ai reçu, pendant mon absence, plus de cinquante cartes, et tout à l'heure, on vient de m'apporter encore plus de cinquante cartes, comme s'il y avait plus de cinquante personnes. J'ai dit : Laissez entrer, et vous êtes entré seul.

Sauvageon. — Ah!... Je vous ai fait re mettre toutes ces cartes afin que vous ayez les noms de tous les créanciers de monsieur le marquis votre gendre. Mais je me présente seul au nom de tous...

Jerry. — Vous avez qualité?

Sauvageon. — Oui. Nous avons formé une sorte de syndicat. Nous marchons d'accord. Qui mieux que vous, monsieur, serait susceptible de le comprendre, vous un Américain? *E pluribus unum*, n'est ce pas la devise des Etats-Unis?

Jerry. — Oui, oui.

Sauvageon. — Et ce drapeau que j'aperçois... (*Il aperçoit la photographie de Bertie.*) Oh!

Jerry. — C'est mon fils, le colonel.

Sauvageon. — Dans son enfance?

Jerry. — L'année dernière.

Sauvageon, *surpris.* — Ah?... Il est charmant.

Jerry. — Oui. Je vous prierai de dire les choses qui vous concernent, je suis pressé.

Sauvageon. — J'eus l'honneur, monsieur, d'être élu par mes... par mes collègues, comme leur président d'abord, et ensuite comme leur... plénipotentiaire en toute circonstance. J'ose le dire, cet honneur m'était dû. Outre que je suis le principal créancier de monsieur le marquis, mon grand-père, mon père et moi fûmes les joailliers de sa famille... Mon vénéré père, qui était également joaillier de la couronne de France et de la reine Isabelle, remonta les diamants de Mme de Tiercé douairière...

Jerry. — Est-ce qu'il vous est dû encore quelque chose sur ce travail?

Sauvageon. — Non!

Jerry. — Alors je vous dis encore, ne racontez pas des histoires inutiles, je suis pressé.

Sauvageon, *refroidi.* — Vous avez raison, monsieur, c'est assez parler de moi-même, et je dois à présent prendre en mains, sans plus de précautions oratoires, les intérêts de mes commettants. Il est de bon augure pour nous, monsieur, que vous ayez témoigné le désir de vous mettre en contact avec nous. J'ignore encore quelles peuvent être vos intentions...

Jerry. — Je vais vous dire. Je veux payer les dettes de ce cher garçon.

Sauvageon, *se levant.* — Ah!

Jerry. — Quoi?

Sauvageon. — Touchez là, monsieur.

Jerry. — Je veux bien. Pourquoi?

Sauvageon. — Cela est noble. D'ailleurs, nous n'étions pas sans nous y attendre. Tel que vous me voyez, monsieur, j'ai traversé l'océan pour faire ma petite enquête. Je suis allé chez vous, vous ne vous en doutiez guère. Il m'a suffi de visiter votre palais... je ne retire pas le mot : votre palais... que dis-je? il m'a suffi de vous entrevoir vous-même pour être sûr...

Jerry. — Ah? Vous n'êtes pas un observateur. Je paie, mais d'abord je ne voulais pas payer. Je paie pour des motifs qui ne vous regardent pas. Dites-moi la situation, je suis pressé.

Sauvageon, *exhibant un volumineux cahier.* — J'ai justement rédigé pour ces messieurs — et pour vous, un rapport...

Jerry. — Je n'aime pas les écrits, surtout si longs. Dites-moi verbalement.

Sauvageon. — Monsieur, les dettes de monsieur le marquis peuvent se répartir en trois catégories.

Jerry. — Bien.

Sauvageon. — Primo, sommes restant dues par lui sur fournitures à lui faites en marchandises. Secundo, la totalité des sommes empruntées sans objet défini. Tertio, les commandites par lui encaissées en vue de ses opérations commerciales.

Jerry. — Vous dites?

Sauvageon. — En vue de ses opérations commerciales.

Jerry. — Oh! Bobby a fait du commerce? Cela doit être drôle. Vous me raconterez un autre jour, quand je ne serai pas pressé.

Sauvageon. — Le chiffre d'ensemble... Ah! monsieur, si je ne m'adressais à un roi de l'or, quelles précautions oratoires il me faudrait prendre avant d'articuler ce chiffre véritablement colossal!

Jerry. — Oui, mais puisque vous vous adressez à un roi de l'or et vous dites les précautions sont inutiles, ne les prenez donc pas. Dites le chiffre.

Sauvageon, *badin.* — *As you like it*, mon cher monsieur. Il s'en faut de vingt-cinq centimes que le chiffre soit un million rond.

Jerry. — All right.

Sauvageon, *impressionné.* — Ah! monsieur... C'est admirable... Sans sourciller... Que dis-je : sans sourciller? Presque sans regarder la note...

Jerry. — Oui. Je vais payer les dettes du marquis, mais je n'ai pas dit j'allais payer un million.

Sauvageon. — Aïe!

Jerry. — Dites-moi le détail.

Sauvageon. — Soit. Il est dû à monsieur... Si je commençais par moi?

Jerry. — Non. Je n'appelle pas détail les comptes de chaque personne. Je suis pressé. Je n'ai d'ailleurs pas à discuter avec chacun, puisque vous avez les pouvoirs de tous. J'appelle détail les trois catégories de dettes.

Sauvageon. — Parfaitement. La première catégorie est celle des sommes dues pour fournitures, cent soixante-quinze mille neuf cent quatre-vingt-douze francs.

Jerry. — Il est probable que les notes ont été... comment dites-vous? majorées?

Sauvageon. — C'est le mot. Vous savez le français plus à fond que vous ne voulez paraître. Le truc est bien connu. Vous êtes un personnage de Balzac.

Jerry. — Oui, oui... Majorées?

Sauvageon, *cynique.* — C'est plus que probable. C'est même certain.

Jerry. — Alors, je veux obtenir une juste diminution.

Sauvageon. — Vous ne l'obtiendrez pas, attendu que M. le marquis, ayant la fâcheuse habitude d'acheter des objets divers à crédit pour les revendre au comptant, pourrait, de ce chef, être poursuivi pour escroquerie et immédiatement coffré.

Jerry. — Ah!... A la bonne heure. Pour la première fois vous parlez comme il faut. Bobby pourrait être coffré?

Sauvageon. — Sans aucun doute.

Jerry. — Je pense cela serait désagréable à ma chère fille.

Sauvageon. — Je le pense de même.

Jerry. — Alors je paierai intégralement.

Sauvageon. — Voilà parler. Bravo, monsieur. Touchez là.

Jerry. — Asseyez-vous. Je ne touche pas volontiers les gens que je connais si peu.

Sauvageon, *froissé.* — Passons à l'article deux. Prêts en argent comptant. Quatre cent deux mille trois cent soixante-douze francs, y compris tous les intérêts et accessoires.

Jerry. — Bien. Je pense vous avez en France des lois contre l'usure?

Sauvageon. — Certes!

Jerry. — Donc vous les tournez.

Sauvageon. — Pardon...

Jerry. — Je suis peu au courant des usages français, mais je raisonne d'après mon bon sens pratique; et mon bon sens me dit qu'il y a un seul moyen de tourner ces lois, c'est, quand vous prêtez dix francs, de faire signer un billet pour vingt.

Sauvageon, *les yeux blancs.* — Quelle divination!

Jerry. — Alors, je paierai exactement la moitié et je considérerai avoir payé tout.

Sauvageon, *se levant.* — Je n'irai pas plus loin, monsieur. Ce n'est pas ainsi que nous autres créanciers, nous entendons... Et j'ose affirmer que M. le marquis lui-même, qui ne raisonne pas d'après son bon sens pratique, lui, mais d'après le vieux code d'honneur de la noblesse française, qui se considère, lui, comme engagé par sa signature... (*Il s'embrouille.*)

Jerry. — Vous pouvez vous asseoir. L'affaire est simple. Bobby n'a pas un sou. Moi, je paie. Vous êtes à ma discrétion. J'offre la moitié. Si vous acceptez, vous aurez donc la moitié. Si vous n'acceptez pas, vous n'aurez rien. Il faut choisir.

Sauvageon, *en moiteur.* — Cependant, monsieur...

Jerry. — Il ne faut pas discuter. Il faut dire oui ou non. Aimez-vous mieux la moitié ou rien?

Sauvageon. — Sans doute je...

Jerry. — Ce n'est pas : sans doute. C'est : oui, la moitié — ou : non, rien.

Sauvageon, *hypnotisé.* — Oui.

Jerry. — Bien. En Amérique, nous traitons ainsi toutes les affaires par oui ou non, sans phrases... Maintenant, comme vous n'allez pas assez vite, je finirai pour vous. La troisième catégorie des dettes, je ne paierai pas un *cent.*

Sauvageon. — Oh!

Jerry. — Non, parce que Bobby n'a pas fait d'affaires, ce n'est pas vrai. Alors c'est des choses fictives, et les prêteurs devraient être poursuivis. Ou bien j'admets qu'il a fait des affaires. Alors elles furent mauvaises. Donc les commanditaires ont perdu. Voilà simplement. C'est fini.

Sauvageon. — Non, monsieur, ce n'est pas fini, car nous allons faire mettre votre gendre en faillite.

Jerry. — Vous ne ferez pas ainsi.

Sauvageon. — Si, monsieur.

Jerry. — Non, parce que vous n'auriez pas de profit. Je ne céderai pour cela, je

ne paierai quand même pas. Il est égal que Bobby soit en faillite. Cela est fâcheux pour un vrai commerçant à cause de son crédit, mais pour un marquis cela est risible.

SAUVAGEON. — Mais le nom de Tiercé sera déshonoré, monsieur !

JERRY. — Pas en Amérique.

SAUVAGEON. — Vous-même, vous ne pourrez plus mettre les pieds à Paris.

JERRY. — Je mettrai cependant. Je verrai la colonie américaine. En outre, dans ma situation, on voit toujours tous.

SAUVAGEON. — Mais lui?

JERRY. — Il viendra en Amérique, s'il ne peut rester en France. Le monde est petit, et l'Amérique est grande.

SAUVAGEON. — Alors, monsieur, vous prétendez...

JERRY. — Je ne prétends pas. Je paierai intégralement 175,992 francs, plus la moitié de 402,372 francs qui est 201,186 francs, et cela fait 377,178 francs. Je vous donnerai le chèque contre la quittance totale.

SAUVAGEON. — Un mot, monsieur, de grâce : consultez votre fils Mark.

JERRY. — Je veux bien, il dira comme moi. (*Il sonne, c'est Bertie qui vient.*) Oh ! colonel... Où est votre frère Mark?

BERTIE. — Comment, p'paw, vous ne savez pas? Il est parti tout à l'heure pour Vienne. Il va chasser chez le comte Ferencz Tiffaniy.

JERRY. — Ah ! le coquin, il entendra les tziganes ! Ma foi, j'irai aussi. Je prendrai l'Orient-express, ce soir. Adieu, monsieur, je vous donnerai le chèque avant de partir. Je vais vous envoyer mon gendre pour que vous lui disiez merci.

Il sort avec Bertie. Sauvageon n'a pas encore eu le temps de retrouver ses esprits que Tiercé entre.

TIERCÉ. — Eh bien, mon cher Sauvageon, il paraît que je m'étais trompé, là-bas, lorsque je jugeais mon beau-père incapable...

SAUVAGEON. — Monsieur le marquis a vu *le Gendre de M. Poirier?*

TIERCÉ. — Dans le temps.

SAUVAGEON. — Eh bien, M. Shaw vient de me faire le coup du père Poirier. Il prétend, avec trois cent soixante-dix-sept mille francs, avoir quittance de votre million.

TIERCÉ. — Ce n'est pas un yankee, c'est un arabe !

SAUVAGEON. — Malheureusement, Mme la marquise de Tiercé, née Shaw, ne fera pas comme la marquise de Presles et ne vous donnera pas sa signature.

TIERCÉ. — D'autant qu'elle n'a rien à elle.

SAUVAGEON. — Et puis elle partage les idées de monsieur son père.

TIERCÉ. — Il vient de me l'affirmer lui-même.

SAUVAGEON. — Ah ! monsieur le marquis, lorsque les nobles ruinés épousaient des filles bourgeoises, mais françaises, elles pouvaient du moins comprendre certaines délicatesses. Au lieu que toutes ces transatlantiques...

TIERCÉ. — Ah çà, maître Sauvageon, vous perdez la tête. Exprimez-vous comme il convient, je vous prie, sur le compte de la marquise et de ses compatriotes.

SAUVAGEON, *confus.* — Je...

TIERCÉ. — Ou plutôt parlons d'autre chose. Vous n'avez pas accepté, j'imagine, la cote mal taillée de mon beau-père?

SAUVAGEON. — Ah ! si.

TIERCÉ. — Vous avez eu tort. Il n'y a que deux façons pour un homme né comme moi de résoudre la question de ses dettes : payer tout, ou rien.

SAUVAGEON. — Permettez...

TIERCÉ. — Pas de milieu. Nous ne marchandons pas... Je vous autorise à garder le chèque, c'est un acompte. Mais moi, je ne me tiens pas quitte.

SAUVAGEON. — Bravo !... Seulement, comment ferez-vous? Il n'y a rien à tirer du prince de Béryl...

TIERCÉ. — Il y a à tirer de mon beau-père, sans qu'il s'en doute.

SAUVAGEON. — Plus de six cent mille francs sans qu'il s'en doute !... A propos, je vous informe que ledit beau-père, qui décidément ne tient pas en place, part ce soir pour Vienne.

TIERCÉ. — Bah? ce soir?

SAUVAGEON. — Il y va retrouver son fils Mark, qui chasse chez le comte Ferencz Tiffaniy.

TIERCÉ, *vivement.* — Avec les Béryl, avec le roi de Macédoine... Il part ce soir?

SAUVAGEON. — Par l'*Orient.*

TIERCÉ. — Il voyagera donc avec eux... et avec une amie à moi... Mlle Chesnet, qui...

SAUVAGEON. — Ah?

TIERCÉ. — Au revoir, mon brave Sauvageon... tout va bien.



Ces six boys se ressemblent comme des frères.

CHAPITRE VIII

PARIS-VIENNE

L'Orient-Express. Le monstre est échoué le long du quai, sous le grand ciel vitré de la gare de l'Est. Wagons blindés, petits hublots, par où on ne peut pas même passer toute la tête. D'une voiture à l'autre, les grands accordéons hermétiques. C'est un soir gris et froid de lendemain de Noël, mais il n'y a pas de tristesse dans l'air. On suit des yeux, très loin, la trace luisante des rails, et l'imagination s'en va, tout d'une traite, jusqu'aux rives bleues du Bosphore.

Cependant, peu d'amateurs pour Vienne, encore moins pour Constantinople. Peu de bagages. Les portefaix vont, viennent, les bras ballants. Le maître d'hôtel se tient au marchepied du restaurant, digne, mélancolique; et les stewarts se tiennent également aux marchepieds de leurs wagons respectifs, attendant les rares voyageurs.

Ils n'ont encore installé que deux familles, toutes deux anglaises.

Première famille : une veuve, mais veuve comme on ne sait l'être qu'en Angleterre, dans ce paradis des veuves, gouverné par une veuve modèle; deux gouvernantes ; six boys, le premier âgé de seize ans, le deuxième âgé de quinze ans, le troisième âgé de quatorze ans, et ainsi de suite. Ces divers boys se ressemblent comme des frères et ont toutes les raisons du monde pour cela. Ils sont tous les six habillés de même : complet veston à carreaux, casquette de cycle, le col de chemise exactement rond et d'un empois irréprochable. Ils sont parfaitement astiqués, parfaitement élevés et parfaitement sains.

Deuxième famille : un couple en *honeymoon.* Lui et elle, parfaits exemplaires des bons résultats de l'hygiène, lui un peu plus rose et blanc que sa jeune femme. Ils restent debout dans le corridor. Ils se tiennent par la taille. Lui fume une petite pipe courte. Leur service est fait par une femme de chambre et par un tout jeune valet de chambre en cire.

Nouvel arrivage : deux jeunes gens. Anglais. *Oxonian.* Athlétisme, pipes, culottes. Ils prennent possession d'une des cases à deux lits.

Enfin voici Mlle Valentine Chesnet et sa mère. Costumes tailleur. Un seul bagage de main : le fameux nécessaire primitivement destiné à lord Marlowe par la princesse de Béryl, et subtilisé par Valentine.

Valentine paraît de très mauvaise humeur. Elle remet ses billets au garçon.

Valentine. — Casez-nous, un peu vite, et qu'on nous fiche la paix. (*Pendant que le garçon consulte son plan du car et vérifie les billets, Valentine passe en revue ses futurs compagnons de voyage. M*me *Chesnet également.*)

Le garçon. — Ah!... C'est ici, madame. Douze et treize... Madame sait que le dîner est servi aussitôt après le départ du train?

Valentine. — J'ai dîné... Dieu! qu'on est mal ici! Pas seulement de quoi se retourner! Tenez, fourrez-moi ça dehors, n'importe où... (*Elle lui remet le nécessaire, après en avoir tiré un journal du soir et des livres.*) Et fermez la porte! On aura soin de venir nous faire les lits pendant que tous ces gens-là seront à dîner.

LE GARÇON. — Si madame désire.

VALENTINE. — Et puis vous allez me donner un de vos... passe-partout... de vos carrés, pour que je puisse tenir ma porte close et ne l'ouvrir que si ça me chante.

LE GARÇON. — Madame, le règlement...

VALENTINE. — Possible, voilà un louis... En voilà un autre pour les douaniers. Je ne veux pas être rasée cette nuit. Allez. Fermez. (*A Mme Chesnet qui reste dehors.*) Eh bien, maman?

Mme CHESNET. — On y va.

VALENTINE, *fermant la porte.* — Si tu crois que je ne te vois pas! Te voilà déjà en arrêt devant ce petit Anglais frais savonné?

Mme CHESNET. — Avoue qu'il est appétissant.

VALENTINE. — Oh! tu seras toujours ancillaire, toi! Tu ne sens pas que c'est un larbin?

Mme CHESNET. — Je ne le prends pas non plus pour lord Salisbury. Quelle humeur!

VALENTINE. — Ça t'amuse, toi, de voyager dans des conditions pareilles? En se défilant comme un militaire en bombe? Prière d'arriver vingt minutes avant le départ du train. Prière de se verrouiller, ni vu ni connu. Prière d'avoir dîné par anticipation, crainte de caramboler Mme la princesse de Béryl dans le wagon-restaurant et de gêner par suite sa canaille d'époux, sans compter Sa Majesté qu'ils accompagnent. Non, tu sais, je commence à en avoir soupé du Roi.

Mme CHESNET. — Nous n'avions qu'à partir par la Suisse et l'Arlberg. On dit que la route est si belle!

VALENTINE. — Merci, douze heures de plus! Et puis c'est le fils du Roi et sa petite-fille que nous aurions carambolés dans ce train-là, et tu sais comme Chrétien est un grand-père ombrageux... Voyons, asseois-toi, et pensons. Qu'est-ce que peut bien signifier la lettre que ce daim de Tiercé vient de m'écrire?

Mme CHESNET, *entr'ouvrant la porte.* — Est-ce que je sais?

VALENTINE. — Ferme et assieds-toi.

Mme CHESNET. — Ah!... (*Elle soupire, mais elle obéit.*) Relis.

VALENTINE, *lisant.* — « Aie l'œil ce soir. La fortune vient en sleeping. On se rencontre, quand on ne se cherche pas. Le monde est petit. Il y a vingt-quatre heures de Paris à Vienne. *Bise.* Binbin. »

Mme CHESNET. — Sauf les deux derniers mots, c'est écrit comme par une somnambule.

VALENTINE, *pensive.* — La fortune vient en sleeping...

Mme CHESNET, *entr'ouvrant la porte et la refermant au plus vite.* — Voici le Roi. (*Elle prononce comme sous Louis-Philippe : le roua.*)

En effet, le voici avec BÉRYL et LA PRINCESSE. Ils montent dans le wagon, passent devant la cabine close, sans se douter de ce qu'elle recèle. Toutefois la princesse, qui a un œil terrible, avise le nécessaire. Elle comprend.

Le roi et Béryl occupent, seuls, une des cases à quatre lits. La princesse prend possession d'une des cases à deux places. Ils s'enferment, le va-et-vient des Anglais devenant insupportable.

Cinq minutes avant le coup de sifflet, JERRY SHAW arrive, avec BERTIE et BIDDY qui lui font la conduite. Les enfants montent avec lui dans le wagon.

JERRY, *au garçon.* — Voici mes tickets. J'ai payé deux pour moi seul. Les petits ne voyagent pas, ils sont réellement venus me dire adieu.

LE GARÇON, *ouvrant une cabine à deux couchettes.* — C'est ici, monsieur.

JERRY. — Ah! Est-ce ma boîte? All right. Vous allez me faire mon lit.

LE GARÇON. — Aussitôt que...

JERRY. — Non : aussitôt que... mais : aussitôt. Prenez vingt francs. Je n'ai pas dormi depuis deux jours. Je veux immédiatement dormir.

LE GARÇON. — Monsieur ne dînera pas?

JERRY. — Non, je vous dis, je dormirai. Je pense dîner demain. Dépêchez-vous. (*A la grande indignation des Anglais, le garçon lâche tout et tout le monde pour faire le lit de Jerry.*) Maintenant adieu, colonel, adieu Biddy.

BERTIE, BIDDY. — Adieu, p'paw.

JERRY. — Vous allez rentrer à l'hôtel, le bras dans le bras?

BERTIE, BIDDY. — Oui. Bonsoir, cher p'paw. (*Etreintes.*)

JERRY. — Etes-vous heureux, petites choses?

BERTIE, BIDDY. — Oui. Et vous, p'paw?

JERRY. — Je suis. (*Nouvelles étreintes. Biddy fond en larmes.*) Oh! vous pleurez, Biddy?

BIDDY, *de plus belle.* — Oui!

JERRY. — Avez-vous du chagrin?

BIDDY. — Pas du tout. Seulement je pleure, parce que vous partez.

JERRY. — C'est juste. Ne pleurez plus.

Dernières étreintes. Jerry s'enferme dans sa cabine. Biddy et Bertie descendent du wagon et

s'en vont tous les deux sans regarder en arrière, « le bras dans le bras ». Biddy, ne pensant plus à ce qui tout à l'heure faisait couler ses larmes, a même oublié totalement de les essuyer.

Cependant, Jerry fait comme il a dit. Il se déshabille prestement, enfile un pyjama de soie à trois tons : rose, soufre et ciel, se glisse entre les draps de son étroite couchette, et s'endort, comme un juste qui a passé la nuit.

Le train s'ébranle. Les garçons crient le long des couloirs que le dîner est servi. Les voyageurs se rendent au restaurant, d'un bout du train à l'autre. Le petit coup de vent froid à chaque passerelle. Brr !...

Ils avalent leur dîner. Ils rentrent chacun chez soi. Vers dix heures, tous les lits sont faits, et la plupart des clients couchés. Plusieurs portes closes : mais celles des Anglais restent ouvertes jusqu'à la dernière extrémité. On voit les gouvernantes dévêtir et coucher l'un après l'autre les six boys de seize à onze ans. La jeune femme en honeymoon est couchée, et cause, la porte ouverte, avec son mari qui reste à fumer dans le couloir, assis sur un strapontin. Enfin les deux jeunes Oxonian s'accommodent pour la nuit, autant dire dans le couloir même : le code, généralement peu connu, de la pudeur britannique, ne semble pas interdire aux hommes de retirer leur chemise en public ou en plein air.

Tout de même les portes se ferment, à la fin. Les couloirs sont déserts, à peine éclairés. Brèves stations : Nancy, Lunéville... Changement de personnel. Quelques mots d'allemand... Strasbourg. Départ. La nuit. Bruit monotone des roues. A toute vitesse......

Sept heures trente-cinq du matin. Stuttgart. L'arrêt du train réveille Jerry en sursaut.

JERRY, *à lui-même.* — Good morning. Did you sleep well? Quite well. Are you happy? I am. Quelle heure est-il? (*La montre.*) Sept heures trente-cinq. Où sommes-nous? (*L'indicateur.*) Stuttgart. (*Il lève le store, se montre à la vitre. Le pyjama à trois tons étonne les populations. Départ. Il se refourre sous les draps. Il sonne. Au bout de quelques minutes, le garçon paraît.*)

LE GARÇON. — ... (*En allemand.*)

JERRY. — Bonjour. Je ne comprends pas ça. Parlez anglais ou français.

LE GARÇON. — Monsieur a sonné?

JERRY. — Bien. Oui. Préparez le bain.

LE GARÇON. — Le bain? Quel bain?

JERRY. — N'avez-vous pas de bain dans les chemins de fer en Europe?

LE GARÇON, *réellement choqué.* — Non, monsieur!

JERRY. — Oh!!! Alors je serai forcé d'attendre jusqu'à Vienne?

LE GARÇON. — Oui, monsieur.

JERRY, *pince-sans-rire.* — Je pense je trouverai au moins des bains à Vienne?

LE GARÇON, *faisant assaut d'ironie.* — Oh! oui, cependant les bains de Budapest sont encore plus renommés.

JERRY. — Ne me moquez pas. Je ne vais pas jusqu'à Budapest... Il y a un cabinet de toilette, je suppose?

LE GARÇON. — Oui, monsieur, au bout du couloir.

JERRY. — Bien. Allez-vous-en. (*Le garçon sort. Jerry se lève, tire de son sac une grande serviette-éponge de toutes les couleurs, qu'il jette, comme un plaid, sur son bras gauche, diverses brosses, qu'il glisse dans sa poche de mouchoir, et un gigantesque flacon à capsule d'or rempli d'eau de Cologne. Il sort, sans rien ajouter à son costume de nuit qu'une casquette, suit le couloir, trouve le cabinet de toilette, et fait de vains efforts pour y entrer. La porte est fermée en dedans.*) Oh! (*Il attend. Au bout d'un quart d'heure, le boy de seize ans sort, astiqué, net, empesé de frais.*) Ah! (*Il veut entrer.*)

LE BOY, *farouche.* — Je dis, n'entrez pas. Mes frères sont encore dedans.

JERRY. — Ah! Combien?

LE BOY. — Cinq.

JERRY. — Oh! (*Nouvelle attente. A Geislingen — 8 h. 43 — le boy de quinze ans sort à son tour, également astiqué, net, etc.*) Oh!

LE DEUXIÈME BOY. — Mes frères sont dedans. Quatre.

JERRY, *résigné.* — All right.

Sortie du boy de quatorze ans. — Sortie du boy de treize ans, à Ulm, — neuf heures trente.

CELUI-CI, *plus aimable.* — Nous avons fait bientôt. Les domestiques sont en train de nettoyer les deux petits.

JERRY, *hors des gonds.* — Oh!... Garçon!

LE GARÇON, *accourant.* — Monsieur?

JERRY. — Je veux savoir s'il est possible que je reste jusqu'à Vienne sans aucune eau.

LE GARÇON. — Le cabinet de toilette de ces dames est justement libre.

JERRY. — J'irai. (*Il traverse le wagon dans sa longueur et passe devant le compartiment Chesnet. A ce moment même, Mme Chesnet, la tête enveloppée d'un capulet Roméo dernière nouveauté, apporte du restaurant une tasse de thé à sa fille, qui est au lit. La vue de Valentine au repos impressionne vivement Jerry.*) Oh! Combien charmante! Combien fascinante! (*Il entre dans le cabinet de toilette* für Damen *et procède à ses ablutions. Au bout d'une petite heure, quelqu'un manifeste l'intention d'entrer. Il crie :*) Je suis prêt. J'ouvrirai. (*Il ouvre en effet et se trouve nez à nez avec Valentine.*)

Oh ! (*Regards croisés.*) Je demande votre pardon si vous avez attendu. (*A part.*) Fascinante ! Ciel !

VALENTINE, *à part.* — Quel est cet oiseau que je n'ai pas catalogué hier soir ?

Jerry, après avoir troqué le pyjama à trois tons contre son complet de voyage, se rend dans la salle à manger. Les couverts sont mis. Une table, tout au bout, est séparée des autres par un rideau : c'est là que déjeuneront, à part, les domestiques qui voyagent avec leurs maîtres. Jerry s'installe à la table précédente.

JERRY. — Donnez-moi le petit déjeuner.

LE GARÇON. — Mais, monsieur, il est trop tard : nous allons servir le déjeuner de midi.

JERRY. — Oui, à midi, je pense.

LE GARÇON. — Non, monsieur : à onze heures, en quittant Augsbourg où nous arrivons.

Mme CHESNET, *qui entre en coup de vent.* — A quelle heure sert-on le déjeuner ?

LE GARÇON. — Tout de suite, madame, à onze heures.

JERRY, *à part.* — Oh ! c'est la vieille qui voyage avec la belle femme.

Mme CHESNET. — Comment, à onze heures ? Nous venons à peine de prendre notre thé ! C'est ridicule ! Vous devriez au moins prévenir ! Nous déjeunerons à midi. (*Elle regarde Jerry et répète très haut :*) A midi tapant, ma fille et moi.

JERRY, *à part.* — Oh ! elle est sa mère.

Mme CHESNET. — Je suppose qu'on peut nous servir à la carte ?

LE GARÇON. — Ou même à prix fixe, madame. Rien n'est plus simple, les domestiques du train déjeunant également à midi.

Mme CHESNET, *ravie.* — Bah ?... Dans cette salle ?

LE GARÇON. — Derrière ce rideau.

Mme CHESNET, *désignant la table où Jerry est assis.* — Alors vous mettrez notre couvert à cette table-ci, et non à une autre.

LE CONTROLEUR *passe. Il est en train de rendre les billets. — A Jerry.* — Votre billet... monsieur... monsieur...

JERRY. — Jeremy Shaw.

Mme CHESNET, *à part.* — Justes dieux ! (*Elle se précipite hors du restaurant, retourne à sa cabine et tombe dans les bras de Valentine.*) J'ai trouvé !

VALENTINE, *calme.* — Quoi ?

Mme CHESNET. — La fortune qui vient en sleeping ! C'est bien le type de ce matin. Devine qui.

VALENTINE. — Accouche.

Mme CHESNET. — Jeremy Shaw.

VALENTINE. — Ah ! (*Petite secousse. — Puis elle se remet.*) Sais-tu que c'est assez canaille à Tiercé de m'avoir ouvert l'œil ?

Mme CHESNET. — Quel garçon intelligent ! Il ira loin. Je lui ai toujours rendu justice, d'ailleurs.

VALENTINE. — Oh ! toi, tu as toujours raffolé de tes gendres.

Mais elles se chambrent. Il n'est que temps. Voici Sa Majesté, la princesse et Béryl qui passent, se rendant à la salle à manger. Au moment où ces trois personnages y pénètrent, le garçon a des mots avec Jerry.

LE GARÇON. — Voyons, monsieur est seul ?

JERRY. — Oui.

LE GARÇON. — Alors monsieur ne peut pas occuper une table de quatre. Raisonnablement ?

JERRY. — Si. Je paierai quatre déjeuners s'il faut, mais je n'ai pas l'habitude de déménager.

LE GARÇON. — Voyons, monsieur... Tenez, voilà... (*Mystérieusement.*) Voilà le roi de Macédoine. Eh bien, je ne sais pas où caser le roi.

JERRY. — Je suis plus que le roi si je paie plus. (*Apercevant la princesse.*) Oh ! Susanna...

LA PRINCESSE, *surprise à la vue de Jerry.* — Ah !

LE ROI. — Crr ! Crr ! Qui est-ce, princesse ?

LA PRINCESSE. — Un de mes plus riches compatriotes, Sire.

LE ROI. — Alors présentez-le-nous.

BÉRYL. — Il n'y a plus de place qu'à sa table ! J'aurais dû m'assurer... Vraiment, Sire, je suis confus...

LE ROI. — Nous dînerons à sa table.

LA PRINCESSE, *qui s'est approchée de Jerry.* — Mister Shaw. (*Bas.*) Levez-vous. (*Il se lève.*) Je vais vous présenter au Roi.

JERRY, *de toutes les couleurs.* — Oh ! Volontiers.

LA PRINCESSE. — Sire, je présente à Votre Majesté un de mes compatriotes, M. Jeremy Shaw.

LE ROI. — Ah !... Crr ! Crr ! Hum ! (*Il tend sa main que Jerry saisit et secoue.*)

JERRY. — Très content de vous rencontrer dans le train, Majesté.

LA PRINCESSE, *négligemment.* — Mon mari. (*Même jeu de mains.*)

JERRY. — Très content de vous rencontrer dans le train, prince.

Chuchotements parmi l'assistance. Le snobbisme des uns et des autres est en éveil



— Très content de vous rencontrer dans le train, Majesté.

Le Roi. — Monsieur Shaw voudra bien nous faire un peu de place à sa table.

Jerry. — Très content de vous partager ma table, Majesté.

La Princesse, *bas.* — Le Roi voyage incognito.

Jerry, *de même.* — Alors, comment faut-il dire?

La Princesse. — Il faut lui parler avec un respect contenu, et ne pas crier ses titres.

Jerry. — Bien, je sais.

Le Roi. — Qu'avons-nous pour déjeuner?

Jerry, *lisant le menu.* — Hors-d'œuvre... (*Bas, avec un clignotement d'intelligence.*) Sire... (*Haut.*) Omelettes fines herbes, fricandeau à la chicorée, petits pois à la paysanne... (*Susurrant.*) Majesté... (*D'une voix tonnante.*) Et le dessert?

Le garçon, *circulant.* — Vin du Rhin?

Le Roi. — Oui, Rudesheimer.

Le garçon débouche. — Les hors-d'œuvre : kilkis, radis, beurre.

La Princesse, *à Jerry.* — Vous ne m'aviez pas dit l'autre soir que vous alliez à Vienne?

Jerry. — Ni vous ne me l'aviez dit. J'ai décidé hier matin, dès que j'ai su que mon fils Mark était parti.

La Princesse. — Oui, il va pour chasser avec nous chez le comte Ferencz Tiffaniy.

Jerry. — Moi aussi.

La Princesse. — Mais vous ne connaissez pas le comte.

Jerry. — Ni Mark ne fait.

La Princesse. — Je vous introduirai.

Jerry. — Oui. Je n'y tiens pas d'ailleurs. Mais si vous voulez bien, ça me fera plaisir.

L'omelette. — Le Roi, qui depuis quelque temps n'est plus du tout à la conversation, échange ses pensées avec Béryl, tout bas.
Quelques bouts de phrases :

Béryl. — ... pris leurs précautions... chaque fois que... voyagent ainsi...

Le Roi, *à la princesse et à Jerry.* — Causez.

La Princesse, *coupée net.* — Que dites-vous de l'organisation de ce train?... Evidemment en Amérique... Mais pour la vieille Europe... Les douanes compliquent tout... On est obligé de ne servir que des vins du Rhin sur le parcours allemand... des vins de Hongrie sur le parcours austro hongrois... des vins roumains sur le parcours roumain...

Jerry, *à chaque coup de piston.* — Oui... Oui... Oui... Oui... Oui...

On apporte le fricandeau. Il semble qu'à la vue de ce mets, le Roi n'y tienne plus. Sa Majesté se lève.

Le Roi. — Nous préférons aller y voir nous-même.

Béryl, *bondissant.* — Sire, je ne souffrirai pas... (*Le Roi court. Il le suit.*)

Jerry, *s'offrant une pochetée de fricandeau* (*comme on dit*). — Est-ce que le Roi et votre mari sont lunatiques, princesse?

La Princesse. — Non, je devine, le Roi est inquiet de... Qu'est-ce que vous faites? *Stop!* Ne mangez pas?

Jerry. — Pourquoi ne mangerais-je pas quand j'ai faim, princesse?

La Princesse. — Nous déjeunons avec le Roi. Vous êtes invité. Il est sorti de table. Il faut attendre son retour.

Jerry. — Alors le fricandeau sera froid, princesse.

La Princesse. — N'importe, c'est l'étiquette.

Jerry, *de mauvaise humeur.* — Alors il ne doit pas quitter la table, si cela force les convives à ne pas manger quand ils ont faim ou à manger froid quand ils préfèrent chaud. (*Il détourne la tête et trompe son appétit en regardant le paysage. Bavière. Terrain ondulé. Sapins. Neige. Il se rassérène.*) Oh! princesse, tant de Christmas-trees!

La Princesse. — Oui.

Jerry. — Cela me fait penser au jour d'avant-hier. Biddy danse bien la serpentine, danse-t-elle pas?

La Princesse. — Oui.

Jerry. — J'ai de beaux enfants, n'ai-je pas? (*Attendri.*) Le colonel est vraiment poussé pour son âge, n'est-il pas?

La Princesse, *qui voit de loin.* — Il donne des espérances.

Jerry. — Et Mark! Il est un beau garçon.

La Princesse. — Fascinant!

Jerry. — A propos de personnes fascinantes, n'avez-vous pas vu une autre belle femme dans le train?

La Princesse. — Pourquoi dites-vous une autre?

Jerry. — Parce que je pense vous êtes aussi.

La Princesse. — Beaucoup de remerciements. (*Riant.*) Je pense c'est l'autre princesse.

Jerry. — Pourquoi dites-vous l'autre?

La Princesse. — Parce que je suis aussi, mais de la main droite ; et elle est la maîtresse de mon mari. Elle voyage avec nous, à cause du roi de Macédoine qui ne peut se passer d'elle.

Jerry, *vexé.* — Oh! elle est déjà si occupée?

La Princesse, *naïvement.* — Qu'est cela, deux hommes?

Jerry, *par politesse.* — Ce n'est rien... Oh! vous voyagez dans le même train que la maîtresse de votre mari? Cela est impropre.

La Princesse. — Cela m'est égal. Vous voyez qu'ils ont des égards. Elle ne déjeune pas ici.

Jerry. — Ah! je comprends pourquoi la mère est venue retenir une table pour après Munich.

La Princesse. — Est-elle venue? Si le Roi avait su, je pense il ne se serait pas dérangé pour voir. En attendant, c'est nous qui ne déjeunerons pas.

Jerry. — Si moi, je vous assure. (*Un œil aux pois qui passent.*) Qui est cette maîtresse du Roi et de votre mari? Quel est le nom?

La Princesse. — Mlle Valentine Chesnet.

Jerry. — Oh! (*Petite secousse.*) Je crois reconnaître le nom.

La Princesse. — Vous êtes payé pour le reconnaître.

Jerry. — Non, mais j'ai payé. C'est donc réellement avec elle que Bobby...

La Princesse. — Oui. Si vous aviez des idées sur elle, il faut renoncer.

Jerry. — Pourquoi renoncer? Au contraire. Il est juste que je l'aie, moi qui ai payé, et Bobby, qui n'a pas payé, ne l'ait plus.

La Princesse, *riant.* — C'est une manière de voir.

Jerry. — Je raisonne avec mon bon sens pratique.

La Princesse. — Au fait, je trouverai drôle qu'elle fasse une connaissance derrière le dos du prince et du Roi, et surtout qu'elle fasse connaissance de vous, le beau-père du marquis.

Jerry. — Elle fera. (*Le Roi et Béryl reparaissent.*)

Le Roi, *se rasseyant.* — Ah! nous avons une faim de loup. Garçon, err! err! La suite!

Le garçon. — Une poire? (*Le train s'arrête.*)

On crie sur le quai : — München!... München!...

Le Roi, *tout pâle.* — Quelles sont ces clameurs?

La Princesse. — On annonce Munich, Sire.

Le Roi. — Ah!... Je croyais entendre : « Vive le Roi! vive la Macédoine! » Ah!... (*Un grand soupir. Il se remet.*) Boulottons.

Le garçon. — Munich, midi cinq. Prendrez-vous le café au fumoir?

Le Roi, *bas à Béryl.* — Mais si le déjeuner est fini, elles vont venir! Valentine m'a dit : aussitôt après Munich.

Béryl. — Oui, je pense que Votre Majesté ferait mieux...

Le Roi. — Evidemment. (*Il se lève.*) Venez, Béryl. Venez vite, princesse. (*Il tend la main à Jerry.*) Bonjour, monsieur.

Jerry, *debout.* — Très content d'avoir déjeuné avec vous, Majesté.

Il se rassoit. La salle se vide. On va se dégourdir un peu les jambes sur les quais de la gare monumentale. Valentine et sa mère pénètrent dans le restaurant.

Valentine. — Où est notre table?

Mme Chesnet, *désignant la table où est Jerry.* — Celle-ci.

Valentine. — Elle est occupée! Garçon!

Jerry. — Garçon, maintenant je suis un homme libre et qui a faim, vous m'apporterez le fricandeau.

Valentine. — Garçon, je vous appelle.

Le garçon. — Madame?

Valentine. — Nous avons retenu cette table, pourquoi est-elle occupée?

Le garçon. — Madame, je vais vous en donner une autre, ce monsieur n'a pas fini de déjeuner.

Mme Chesnet, *voyant les domestiques, et notamment le petit Anglais, qui s'installent derrière Jerry Shaw.* — Une autre table? Jamais!

Valentine. — Qu'est-ce que tu as? (*Elle voit. Elle comprend.*) Bien! Tu es assommante! Au contraire, je veux une autre table, moi.

Mais pendant ce temps, le garçon est allé parlementer avec Jerry. Il se lève et vient vers ces dames.

Jerry, *à Valentine.* — Mademoiselle, je suis un Américain et, parce que la table est mienne, je ne puis la quitter. Mais je ne peux la refuser à une femme, surtout si fascinante que vous êtes. Et alors, je vous prie de vous asseoir et de permettre que je reste dans mon petit coin à vous regarder.

Valentine. — Vous êtes mille fois aimable, monsieur, mais ma mère n'avait retenu cette place que dans la prévision que la salle serait pleine : elle est vide... Nous sommes Françaises, et nous ne voudrions pas nous donner le ridicule de déranger quelqu'un qui déjeune, quand nous avons le choix entre une dizaine d'autres tables.

Jerry, *à part.* — Oh! j'ai fait une bêtise.

Les deux femmes s'installent à une autre table, juste en face de Jerry.

Mme Chesnet, *à Valentine.* — Es-tu dinde! Ça s'emmanchait d'une façon inespérée...

Valentine. — C'est toi qui es dinde. On n'enferre pas un pareil poisson du premier coup. Rendons de la ficelle.

Mme Chesnet, *s'avisant qu'elle est placée beaucoup plus commodément pour faire de l'œil à son petit Anglais.* — Au fait, tu as raison.

Valentine, *après un temps.* — Maman...

Mme Chesnet, *ailleurs.* — Quoi?

Valentine. — Qui est-ce qui fait ses affaires ici? Est-ce toi ou moi?... Ah! quel égoïsme?

Mme Chesnet. — Le tien est poussé jusqu'à l'inconscience. Rien ne m'ennuie comme de voyager : je me distrais.

Valentine. — Attends au moins que je t'aie cédé la place! Cinq minutes. Deux œufs et une lichette de viande froide.

Mme Chesnet. — Comment? Tu vas lâcher avant...

Valentine. — Suis un peu.

Service. Silence. Jerry mange très vite, contrarié, pensif. Quand il voit que Valentine est sur le point de quitter la table, il se lève, précipitamment.

Jerry. — Mademoiselle?

Valentine, *froidement.* — Monsieur?

Mme Chesnet prend une physionomie maternelle à deux fins : l'expression sévère s'adresse à Jerry, et l'expression attendrie au petit Anglais. Celui-ci commence à ouvrir l'œil, tout en avalant des morceaux de fromage avec des feuilles de salade crue.

Jerry. — Je demande votre pardon. Je pense vous avoir offensé tout à l'heure.

Valentine. — Nullement, monsieur.

Jerry. — Si, je sais. Et nous devons être réconciliés avant Vienne, parce que nous rencontrerons là chacun l'autre.

Valentine. — Mais... il y a peu d'apparence, monsieur.

Jerry. — Si, parce que je vais chasser chez le comte Ferencz Tiffaniy.

Valentine. — Mais, encore une fois, monsieur, vous vous trompez, je n'y vais pas. Je connais peut-être quelqu'un...

Jerry. — Oui, deux personnes.

Valentine, *sans se démonter.* — Deux personnes. Mais je ne suis, quant à moi, qu'une artiste bien modeste; on ne m'invite pas chez les comtes hongrois.

Jerry, *malin.* — Une artiste, je sais, Mlle Valentine Chesnet. (*Elle s'incline.*) Et vous ne me demandez pas de m'introduire?

Valentine, *de plus en plus froide.* — Monsieur, vous ferez ce que vous jugerez à propos.

Jerry. — Alors, je juge à propos de faire. Je suis Jeremy Shaw.

Valentine, *comme si elle était douloureusement frappée.* — Ah! monsieur!... (*Poussant le coude à Mme Chesnet.*) Maman!

Mme Chesnet, *du même ton que sa fille.* — Ah! monsieur!...

Jerry. — Vous ne pensez plus vous retirer?

Valentine, *humble et mélancolique.* — Non, monsieur, je dois rester à vos ordres.

Jerry. — Qu'est-ce que vous signifiez?

Valentine. — Peut-être avez-vous des comptes à me demander?

Jerry. — Des comptes?

Valentine, *respirant de la gorge : une, deux, une, deux.* — Je ne suis pas la femme que vous croyez, monsieur... Je devine, je comprends toutes les préventions que vous pouvez nourrir contre moi... J'ose croire que je les dissiperais si je trouvais la force de causer un peu avec vous.

Jerry. — Oh! je suis sûr... Je n'ai pas de prévention, mais je ne demande pas mieux de causer.

Valentine. — Oh! monsieur, pas ici!...

Jerry. — Non, pas dans le restaurant. Mais j'irai dans votre wagon et nous laisserons votre mère à table.

Mme Chesnet. — C'est ça.

Valentine. — Non!

Jerry. — Alors, à Vienne.

Valentine, *baissant les yeux.* — Je ne suis pas libre.

Jerry. — Il faudra donc attendre trois ou quatre jours que je sois revenu à Paris?

Valentine. — Oui. (*Un temps.*) 195, avenue des Champs-Elysées... Venez, maman. (*Elles s'éloignent.*)

Mme Chesnet. — Ah! çà, quel jeu joues-tu?

Valentine. — Ça, c'est le coup de la *Dame aux Camélias.*

Mme Chesnet. — Mais, malheureuse enfant, il n'avait pas la moindre idée de faire le père Duval!

Valentine. — C'est moi qui le fais, le père Duval... Vois-tu, maman, si Marguerite Gautier avait su lever son beau-père, elle ne serait pas morte de la poitrine.



— ADIEU, JE VAIS ME LAVER.

CHAPITRE IX

LE PARFAIT CHASSEUR

A Vienne, *hôtel Léopold et de la Lune.* Ce n'est pas un de ces caravansérails cosmopolites... Non, c'est un hôtel essentiellement viennois.

Vaste chambre au deuxième étage. Deux fenêtres. La maison d'en face — il semble qu'on n'ait qu'à étendre la main : une haute, haute façade grise, avec des fenêtres de forme bizarre comme dans les boîtes de construction pour enfants.

En bas, dans une espèce de fosse, la rue, avec des gens, beaucoup de gens qui marchent vite, vite (la cadence du pas accéléré est plus saccadée à Vienne) — avec beaucoup plus de voitures que cette étroite rue, malgré la suppression des trottoirs, n'en comporte, — avec des bruits particuliers, comme si lesdites voitures étaient non suspendues, chargées de quincaillerie et de ferrailles.

De ce fond, par-dessus les maisons hautes, on trouve moyen d'apercevoir, on ne sait par quel truc de perspective, la tour pyramidale de Saint-Etienne. — Vers la droite, il y a une trouée, et on voit la façade postérieure d'un monument tellement antique, tellement grec, qu'il ne peut avoir eté conçu que par un architecte allemand. « On voit », c'est une façon de parler, car on n'y voit pas clair du tout, bien qu'il soit onze heures du matin.

Aux fenêtres, rideaux drapés de guipure raide. Guipure de fil de fer. Meubles de palissandre, colossaux et lourds, de dessin mou. Au centre, guéridon oblong, agité d'un tremblement nerveux. Sur le guéridon, tapis de guipure. Sur le parquet, carpette de feutre.

Portrait de l'Empereur-Roi au mur, avec inscription en deux langues, allemand et hongrois — concilions!

Le lit, de palissandre. Un lit pour trois. Oh! ces Viennoises! Mais dans ce lit pour trois, MARK est couché seul. Il dort. Il semble préoccupé tout en dormant. Il s'éveille. Il prend conscience. Il reconnaît que, ce qui le taquine, c'est un désir de savoir où peuvent bien être passés ses draps. Il les avise qui prennent le frais au milieu de la chambre. Ce sont de tout petits, tout petits draps, avec une couverture d'enfant.

MARK. — Oh! (*Il se lève, recueille les fugitifs et regarde l'heure.*) Onze heures! (*Il s'intéresse à la maison d'en face. Elle lui paraît beaucoup plus élevée que les plus folles maisons de Chicago.*) On ne voit pas clair. (*Fiat lux! Il y a tout de même l'électricité.*) Onze heures. (*Il se recouche et pense, avec intensité. Il sonne. Une petite bonne paraît, bien mise, leste, blonde, un rang de frisons sur le front. Elle regarde Mark. Elle ne dit rien, mais elle sourit, et il est clair que ce sourire signifie :* As you like it.) Apportez-moi de l'eau en grande quantité, et réellement froide. (*La petite bonne sourit comme si Mark lui avait demandé tout autre chose que de l'eau réellement froide, et elle sort, non sans avoir supprimé l'électricité.*) Oh!!... (*Il rallume, il pense. La petite bonne rentre. Un immense broc. Sourire. Elle éteint. Elle sort.*) Oh!!!... (*Il rallume, se lève enfin, tire de sa malle un tub imposant, en caoutchouc, le*

développe... Quelqu'un, dans la chambre voisine, chantonne.)

Le voisin. — La la... la la la... la la... Rou ou ou ou ou!... (*Chute d'eau. Un temps.*) A Mon-ti-câ-â-â-âr — lô! Bou ou ou ou ou ou!... (*Petites claques.*)

Mark, *l'oreille au guet.* — Oh!!!... (*Il appelle.*) Hallô!

Le voisin. — A Mon-ti-câ... Whatsay? Hallô!

Mark. — Est-il possible? Est-ce vous, cher p'paw?

Le voisin. — Oui, Mark, c'est votre père.

Secousses, verrous, la clef. Enfin la porte s'ouvre. Jerry paraît, enveloppé d'un peignoir Loïe Fuller. — Le pyjama de Mark est de soie de Madras, jaune à ramages tomate. P'paw et son fils se donnent la main.

Mark. — Curieux!

Jerry. — Oui.

Mark. — Vous êtes à Vienne?

Jerry. — Oui.

Mark. — Et dans le même hôtel?

Jerry. — Oui.

Mark. — Et dans la chambre à côté?

Jerry. — Oui.

Mark. — Le monde est petit.

Jerry, *avec conviction.* — Il est, Mark.

Mark. — Pourquoi êtes-vous ici?

Jerry. — Je ne sais pas. Avant-hier matin, j'étais justement payant les créanciers de votre beau-frère. Je vous ai appelé pour vous demander si vous pensiez je devais payer intégralement ou non...

Mark. — Non!

Jerry. — Le colonel m'a dit : « Mark est à Vienne. » J'ai dit : « J'irai. » Je suis allé. J'ai voyagé avec la princesse de Béryl. Elle m'a dit : « Ne descendez pas à l'hôtel Impérial, mais plutôt dans un hôtel réellement viennois, *Léopold et la Lune.* J'ai fait ainsi.

Mark. — Elle m'a dit la même chose, et j'ai fait ainsi.

Jerry, *tournant la tête.* — Oh! on a éteint ma lumière.

Mark. — On a éteint déjà deux fois la mienne. Il paraît que c'est usuel ici.

Jerry *s'en va rallumer et revient.* — J'ai voyagé aussi avec cette ancienne maîtresse qui a ruiné votre beau-frère.

Mark. — Ah?

Jerry. — C'est une femme fascinante.

Mark. — Je pense ainsi.

Jerry. — Hier soir, je suis allé au théâtre et dans divers endroits. Alors je me suis couché tard, et je me réveille juste maintenant. Mais vous, comment n'êtes-vous pas à la chasse chez le comte Ferencz Tiffaniy?

Mark. — Je ne suis pas venu spécialement chasser... J'irai cependant rejoindre dès que ma toilette sera faite.

Jerry. — Et déjeuner?

Mark. — Je pense déjeuner demain. Je n'ai pas le temps. J'ai un rendez-vous.

Jerry. — Oui, je sais.

Mark. — Non, vous ne savez pas. Je suis en train de méditer une affaire considérable.

Jerry. — All right!

Mark. — Cela m'a tenu éveillé une partie de la nuit. Alors, je me lève seulement maintenant... Vous rappelez-vous j'ai dit une fois : il me déplaît que mon beau-frère est un homme si noble, un des plus nobles dans le monde, et en conséquence nous méprise?

Jerry. — Oui.

Mark. — Et si on me défie, je battrai ce record de sa noblesse?

Jerry. — Oui.

Mark. — Je crois être sur le point de le battre.

Jerry. — Comment faites-vous?

Mark. — Je n'aime pas dire les choses, j'aime mieux faire avant.

Jerry. — Vous avez raison.

Mark. — N'avez-vous pas voyagé aussi avec le roi de Macédoine?

Jerry. — Oui.

Mark. — Comment est-il?

Jerry. — Il est lunatique, je pense.

Mark. — Ah!... Moi, j'ai voyagé avec son fils.

Jerry. — Comment est-il?

Mark. — Il est endetté. J'ai voyagé aussi avec sa petite-fille.

Jerry. — Comment est-elle?

Mark. — Elle est fascinante... Je ne vous verrai plus de la journée?

Jerry. — Non. J'irai voir les rues, et les tableaux qui sont nommés dans le guide.

Mark. — Dînerez-vous avec moi?

Jerry. — Oui.

Mark. — A l'hôtel Impérial, sept heures... Adieu. Je vais me laver.

Jerry. — Adieu.

La porte. Verrou. Niagara. Pendant que Mark inonde la chambre, la petite bonne rentre, sans frapper. Elle ne baisse pas les yeux. Elle dépose sur le guéridon le plateau du thé et un petit bouquet de vergiss-mein-nicht. Elle éteint.

Mark, *furieux.* — Mais voulez-vous laisser la lumière, je ne me vois pas! (*Il se retourne.*) Oh!... (*Il rougit.*) Je vous dé-

fends d'éteindre. Même quand je serai sorti. Je veux la lumière toute la journée. Et quand je rentrerai ce soir, je veux trouver ma chambre éclairée.

La petite bonne, *avec une incompréhensible joie.* — Oh ! oui !

Mark. — Illuminée !

La petite bonne. — Oui, oui.

Mark. — Si vous craignez la dépense, je paierai ensuite ce qu'il faudra.

La petite bonne. — Oh ! (*Geste de protestation.*)

Mark. — Et mon père, Mister Shaw, le numéro à côté, veut avoir aussi sa chambre éclairée.

La petite bonne. — J'avertirai l'autre fille.

Elle s'esquive en chantonnant le Schœnblaudonau. Mark chante à tue-tête, mais avec calme et correction. Puis, tout d'un coup, il se tait : il vient de se coller sous le nez un petit bâillon en gaze mouillée, dont il a fait emplette hier chez un coiffeur de l'endroit. Cela sert à retrousser les moustaches. D'ailleurs, Mark n'a pas ombre de moustaches.

Les bas à revers. La culotte couleur bois mort. Les grosses bottines imperméables lacées...

On frappe, on entre. C'est la princesse de Béryl. Tenue de chasse, quasi masculine.

Mark, *sans étonnement, mais avec une visible contrariété.* — Ah ! c'est vous ?

La Princesse. — Mais oui ! J'étais si inquiète !

Mark. — Vous n'aviez pas de raison.

La Princesse. — Je ne savais même pas si vous étiez à Vienne !

Mark. — Vous saviez, puisque je vous avais dit je viendrais. J'ai une seule parole. Oui est oui.

La Princesse. — Mais vous n'êtes pas venu me voir à l'hôtel !

Mark. — Parce que j'ai pensé vous étiez avec le prince.

La Princesse. — Il est si obligeant !

Mark. — Je dois faire comme s'il n'était pas.

La Princesse. — En outre, je devais vous rencontrer à la chasse. Dix heures, onze heures, et vous n'arriviez pas !

Mark. — Il fallait encore attendre.

La Princesse. — Je n'étais plus capable ! Quand ils ont commencé de déjeuner, j'ai laissé sous un prétexte. J'ai fait atteler une voiture et je suis venue à Vienne. Qu'avez-vous fait ce matin ?

Mark. — J'ai jusqu'à présent dormi, parce que j'ai pensé tard hier soir. D'ailleurs, je ne suis pas venu spécialement pour chasser, vous savez.

La Princesse. — Vous êtes venu pour moi spécialement.

Mark. — Oui.

La Princesse. — Pour mettre autour de moi vos chers bras, que je désire depuis trois semaines.

Mark. — Il est possible.

La Princesse. — Alors, mettez-les autour de moi.

Mark. — Vous m'excuserez.

La Princesse. — Oh ! cher Mark, qu'y a-t-il ?

Mark. — Je ne puis vous dire. Laissez-moi prendre mon veston.

La Princesse. — Embrassez-moi au moins.

Mark, *montrant son bâillon.* — Je ne peux pas, vous savez.

La Princesse. — Otez cela.

Mark. — Je dis, je veux bien l'ôter, et je vous embrasserai. Mais vous me laisserez ensuite, princesse : j'ai besoin d'être seul. (*Il se débâillonne. On s'embrasse. La princesse s'oublie.*) Oh ! Susanna, laissez-moi !... Je vous prie de vous souvenir, quand vous étiez une jeune fille, vous me permettiez aussi de vous embrasser, mais jusqu'à une certaine limite.

La Princesse. — Oh ! cher Mark, ce n'est pas la même chose.

Mark. — Moi, je pense c'est la même chose.

La Princesse. — Ciel ! Dieu bénisse ! vous devenez lunatique !

Mark. — Je demande votre pardon, je suis pressé.

La Princesse. — Vous n'avez rien à faire !

Mark. — Si, je dois chasser.

La Princesse. — Mais vous disiez vous n'êtes pas venu spécialement pour chasser !

Mark. — J'irai cependant.

La Princesse. — Alors, je retourne avec vous.

Mark. — Retournez si vous voulez, mais pas avec moi.

La Princesse. — Je vous retrouverai là-bas.

Mark. — Je ne sais pas, parce que j'ai un rendez-vous pour une affaire.

La Princesse. — Mais ce soir, je puis venir ici, dans cette douce petite chambre ?

Mark. — Non, je regrette.

La Princesse. — Oh ! pourquoi ?

Mark. — Parce que j'ai peu dormi la dernière nuit, et je pense dormir la prochaine nuit. En outre, si je veille, je devrai penser seul de choses graves. Enfin, je désire qu'il

ne puisse rien être dit de ma mauvaise conduite.

La Princesse. — Oh !... Moi qui avais arrangé ce voyage expressément ! Il faudra donc attendre notre retour dans Paris ?

Mark. — Il faudra. L'opportunité se trouvera certainement. Le monde est petit. Adieu. Secouez les mains avec moi. (*Elle part. consternée. Il achève de s'habiller, puis sonne. La petite bonne paraît.*) Je sors. Je rentrerai seulement après dîner. Je me mettrai au lit tout de suite. Rappelez-vous ce que j'ai dit concernant les lumières.

La petite bonne, *toujours ravie.* — Jawohl ! Jawohl ! (*Elle met à la boutonnière de Mark le bouquet de vergiss-mein-nicht.*)

Mark. — Oh !... Beaucoup de remerciements. (*Il sort sans la regarder.*)

Un équipage, retenu la veille par Mark, stationne à la porte de *Léopold et de la Lune*. C'est un landau des anciens âges, avec des ressorts à n'en plus finir, mais bien fatigués, et toute une machinerie compliquée de capotes, glaces, portières, etc., mais qui ne fonctionne pas.

Le cocher, vétéran rêveur, mais vigoureux, fait des efforts vains pour découvrir ledit landau. Mark l'avertit d'un signe qu'il préfère se mettre en boîte. Pas de dialogue : les ordres ont été donnés la veille, on doit conduire Mark à un certain point précis de l'immense domaine Tiffaniy, où il doit arriver à une certaine heure. Le cocher voudrait bien faire la conversation, ou tout au moins réciter à son client quelques vers : car il est poète, le cocher — ou, au besoin, cicerone. Mais Mark ne rend pas. Il ne prête aucune attention aux objets. Il pense. Il pense à une seule chose continuellement.

Le Ring. Des palais et des palais, tous les uns à côté des autres, comme sur un terrain d'exposition universelle. Les antiques bastions, les glacis, faubourgs, hôtels particuliers. Le Danube et divers autres fleuves ou canaux. Des ponts, des ponts et encore des ponts. Puis une jolie campagne, dans le style de Ville-d'Avray.

Les domaines du comte Ferencz Tiffaniy. Des bois, des prairies.

Enfin, arrêt. Paysage composé comme ceux des anciens peintres. Une clairière, close de partout, sauf d'un seul côté, où il y a une échappée jusqu'à l'horizon. De ce côté, air, jour, lumière grise.

Au centre de la clairière, un pavillon pompéien.

Près du pavillon, un petit tas de pierres, servant de base à une croix de fer rouillé : en souvenir d'un très haut personnage qui a été assassiné là.

Mark. — C'est ici ?

Le cocher. — Oui.

Mark, *consultant un petit cahier de notes.* — Il y a un village, à moins d'une lieue, par là ? (*Geste.*)

Le cocher. — Oui.

Mark. — Bien, allez m'attendre. J'y serai dans une heure.

Il s'asseoit sur les pierres commémoratives et allume sa pipe, tandis que le cocher fait une réparation à son harnais. Une main soulève une des jalousies du kiosque. La princesse de Béryl paraît au balcon.

La Princesse. — Pst !... Mark !...

Mark. — Oh ! Susanna... c'est vous encore !

La Princesse. — Oui. Excusez-moi, Mark, je vous ai suivi. Et quand j'ai vu que vous veniez ici, j'ai pensé... Ce pavillon est si secret, si commode...

Mark. — Oh ! (*Au cocher.*) Attendez une minute. (*A la princesse.*) Je dis, Susanna, je vous parlerai sérieusement, vous savez.

La Princesse. — Ciel !

Mark. — Je suis content que vous m'aimez, d'autant plus que je vous aime aussi. Et je suis heureux que vous m'avez choisi pour battre votre record.

La Princesse, *interloquée.* — Mon record ?

Mark. — Oui, votre record des cent. Vous le battrez avec moi, je veux bien, c'est entendu, et vous savez, j'ai une seule parole, oui est oui, comme non est non. Seulement je dis, pour l'instant, je suis en train, moi aussi, de battre un record, et vous devez respecter cela.

La Princesse. — Quel record ?

Mark. — Je ne puis dire. Vous prendrez ma voiture et vous partirez.

La Princesse. — Je pense vous attendez une femme.

Mark. — Non.

La Princesse. — Vous attendez...

Mark. — Je dis non. Non est non... Voyons, je désire que vous ne soyez pas jalouse : j'ai rendez-vous avec le fils du roi de Macédoine, dont j'ai fait la connaissance dans le train.

La Princesse. — Je suis contrariée, mais je partirai. Embrassez-moi.

Mark, *après avoir regardé sa montre.* — Je puis encore. (*Il l'embrasse.*) Allez.

Elle monte dans la voiture. Mark reste seul, fume, et pense.

Enfin paraît l'Héritier de Macédoine, accompagné d'un garde à la livrée du comte Ferencz Tiffaniy.

L'Héritier est le véritable type du prince quadragénaire, qui n'a pas régné, mais qui a vécu. Très solidement bâti, très déplumé. Une calvitie... auguste. Beau profil, barbe en pointe, blonde, avec quelques fils d'argent. L'œil un peu vague, mais la patte d'oie, nette. Du ventre. Une suprême élégance.

L'Héritier, *au garde.* — C'est ici ?... Ah ! oui, voilà mon type... Tenez... (*Il remet*



La princesse Frédérique. C'est une petite montagnarde, garçonnière, rieuse et saine

son fusil au garde.) Emportez cette arme à feu, et laissez-nous. (*A Mark, avec une grande amabilité.*) Charmé... Bonjour, cher monsieur. (*La main.*)

MARK. — Bonjour, monseigneur.

L'HÉRITIER. — Je suis en retard ?

MARK, *tirant sa montre.* — Non.

L'HÉRITIER. — Asseyons-nous. D'abord, mon cher monsieur, laissez-moi vous répéter une fois de plus combien je me félicite d'avoir fait votre connaissance avant-hier. Quel heureux hasard ! Nous nous sommes liés un peu vite, mais en voyage !... Je ne saurais oublier avec quel empressement vous m'avez cédé le lit d'en bas... D'ailleurs, nous voici compagnons de chasse, et puis vous êtes un roi de l'or...

MARK. — Oh !...

L'HÉRITIER. — C'est-à-dire, en quelque sorte, un confrère.

MARK. — Oh !...

L'HÉRITIER. — Comme roi, pas pour l'or... Nous avons dormi dans le même sleeping, c'est-à-dire sous le même toit, et j'ai sur l'hospitalité les idées de mes glorieux ancêtres.

MARK, *écrasé par les souvenirs de l'antiquité.* — Oh !...

L'HÉRITIER. — Enfin, désormais, entre nous, bien que nous connaissant depuis quarante-huit heures, c'est à la vie, à la mort. (*La main. Un lapin passe.*) Cristi ! Un lapin ! Je suis bête d'avoir lâché mon fusil.

MARK. — Monseigneur, je suis touché que Votre Altesse Royale dit cela pour la vie et la mort.

L'HÉRITIER. — Dites donc, mon cher, nous ne sommes pas à la cour, nous sommes en pleins champs : si nous renoncions aux vaines formules ?

MARK. — Je remercie Votre Altesse Royale, mais je ne suis pas d'avis. Les formules ne sont pas vaines. Elles représentent quelque chose de positif. Même pour moi Américain. Surtout pour moi. Nous sommes un jeune peuple, mais passionné pour les peuples qui ont de vieux souvenirs et des cérémonies. Moi, il convient que je suis moderne, et vous, que vous ne l'êtes pas.

L'HÉRITIER. — A l'occasion, pourtant ?

MARK. — Oui, modérément... Je croirais donc vous faire tort si je vous traitais comme un simple particulier. Je croirais diminuer quelque chose de votre valeur commerciale... je crains que je vous ai blessé ?

L'HÉRITIER. — Du tout !... Au contraire ! Je ne suis pas habitué à entendre parler de ma valeur commerciale.

MARK. — Je continuerai donc à vous appeler Altesse. Mais, en revanche, pour ce qui est des affaires, je vous demanderai la permission de parler avec les propres mots, comme nous avons l'usage en Amérique. Il ne faut pas envelopper. Il faut dire ce qui est, et répondre oui quand c'est oui, non quand c'est non.

L'HÉRITIER. — D'accord.

MARK. — Je prierai aussi Votre Altesse Royale de permettre que je lui pose des questions, bien que je sais ce n'est pas l'usage.

L'HÉRITIER. — Mâtin ! Vous êtes ferré sur le protocole !

MARK. — J'ai beaucoup étudié depuis hier. Maintenant je sais tout. Si je devenais ruiné, vous pourriez me nommer demain pour introduire les ambassadeurs.

L'HÉRITIER. — C'est merveilleux ! Questionnez, mon cher, questionnez.

MARK. — J'ai d'abord appris que vous êtes la plus ancienne famille de rois en Europe.

L'HÉRITIER. — C'est exact.

MARK. — Je tenais à cela surtout, parce que c'est comme un record.

L'HÉRITIER. — Ah ?

MARK. — Vous êtes le fils unique du Roi, et son héritier présomptif ?

L'HÉRITIER, *avec le geste de la piété filiale.* — Le plus tard possible.

MARK. — Enfin, vous succéderez certainement ?

L'HÉRITIER. — Sauf révolution.

MARK. — Oui. (*Un temps. — Il pense.*) J'ai appris que ce comte Ferencz Tiffaniy, chez lequel vous vous laissez inviter, est de tout à fait basse origine.

L'HÉRITIER. — Lui ? c'est une crapule ! Un banquier véreux. Immensément riche. L'Empereur l'a anobli.

MARK. — Je dois vous dire, je sais aussi pourquoi votre auguste père accepte les invitations de ce filou.

L'HÉRITIER. — Mon cher, nous n'avons pas à faire de cachotteries : l'Europe entière le sait. C'est le souci du bien public qui nous fait passer par-dessus nos répugnances. Il y a cinq ou six ans, le comte invita Sa Majesté une première fois. Le Roi grillait de refuser. Mais le comte couvrit l'emprunt macédonien, alors vous comprenez...

MARK. — Je demande votre pardon, le comte paya aussi les dettes personnelles du Roi. Je suis obligé de le mentionner.

L'HÉRITIER, *un peu gêné.* — Pourquoi diable m'interrogez-vous, si vous en savez plus long que moi ?

MARK. — Je n'interrogerai plus. Donc, cette année et l'année d'après, il paya, et la troisième année et tous les ans, chaque fois pour une chasse. Et alors cette année-ci vous êtes venu, vous, pensant que le comte paierait aussi vos dettes si vous chassiez. Mais le Roi avait beaucoup plus de dettes cette année. Alors le comte n'a pas voulu, et il paiera seulement le Roi, mais pas vous. Voilà. (*Un temps.*) Votre Altesse Royale ne dit rien?

L'HÉRITIER. — Je n'ai rien à dire.

MARK. — Non. Moi, j'ai une proposition à vous faire.

L'HÉRITIER. — Quoi?

MARK. — Je suis disposé à vous avancer de l'argent pour que vous payez.

L'HÉRITIER. — Hein?

MARK. — J'ai dit, et quand je dis, je fais. Acceptez-vous?

L'HÉRITIER. — Je reconnaîtrais bien mal un tel procédé si je refusais.

MARK. — All right! Secouez les mains avec moi. (*Courte effusion.*) Maintenant nous allons discuter les conditions de l'emprunt. Je vous prie de me dire le chiffre exact de vos dettes.

L'HÉRITIER, *avec une certaine fatuité.* — Douze cent mille, rond.

MARK, *sans sourciller.* — Je pense vous avez divers créanciers?

L'HÉRITIER. — Non, j'ai renoncé à ce système-là, que je pratiquais jadis. A présent, je suis pour la centralisation. J'ai un créancier, un seul.

MARK. — Qui?

L'HÉRITIER. — Mon tailleur.

MARK. — Oh! avez-vous en Macédoine un tailleur qui peut se découvrir d'une somme si considérable?

L'HÉRITIER, *piqué.* — Ah çà! mon cher, est-ce que j'ai la tournure d'un monsieur qui se fait habiller en Macédoine? Mon tailleur est Anglais. C'est le fameux Cock and C°.

MARK. — Je prie Votre Altesse Royale de m'excuser. Je ne trouvais pas qu'elle était habillée comme si en Macédoine. Je pensais seulement elle était obligée de s'y faire habiller par patriotisme.

L'HÉRITIER. — Mais non, mon cher! Nous sommes tous plus ou moins petits-fils de l'Impératrice des Indes. En sorte que nous pouvons très légitimement nous faire habiller à Londres par esprit de famille.

MARK. — Ah?... Vous ne devez pas ces douze cent mille francs réellement?

L'HÉRITIER. — Bien entendu. J'en dois réellement à peu près les trois quarts.

MARK. — Nous autres Américains, nous sommes entraînés à régler des dettes de ce côté-ci de l'eau. Ainsi mon père me disait ce matin il a justement réglé avant-hier celles de mon beau-frère, le marquis de Tiercé. Il a eu quittance totale en versant une partie seulement.

L'HÉRITIER. — Cet arrangement était possible dans le cas du marquis de Tiercé, lequel se trouve maintenant hors d'affaire et n'a plus besoin de crédit. Mais un roi ou un héritier présomptif ne peuvent renier leur signature. Ce serait un mauvais calcul.

MARK, *après quelques secondes de réflexion.* — Oui. Il ne sera donc pas question de réduire.

L'HÉRITIER. — A la bonne heure! Vous voyez les choses grandement.

MARK. — Oui, le plus grandement dans le monde... Je vous prêterai donc ces deux cent quarante mille dollars. Je dis : je *prêterai.*

L'HÉRITIER. — Parbleu!

MARK. — Votre Altesse ne pourrait accepter de moi un réel cadeau.

L'HÉRITIER. — C'est évident.

MARK. — En outre, il faut que ce soit un réel prêt.

L'HÉRITIER. — Comment?

MARK. — Oui, il faut que ce prêt ne soit pas un cadeau déguisé, et je dois en conséquence, par respect, prêter seulement sur des garanties.

L'HÉRITIER. — Patatras!

MARK. — Oh?

L'HÉRITIER. — Mon cher, je vous sais gré de votre délicatesse. Mais des garanties, hélas!... Voyons, je ne peux pourtant pas vous offrir des obligations de notre dernier emprunt, vous savez ce qu'en vaut le papier.

MARK. — Il est curieux que vous ne sentez pas comme vous êtes sur le point de relever votre crédit et d'augmenter soudainement votre fortune.

L'HÉRITIER. — Bah?

MARK. — Il est probable, et même sûr, que la princesse votre fille fera un mariage très riche.

L'HÉRITIER. — Vous êtes bien gentil. Mais c'est au contraire tout à fait invraisemblable... Sa dot est mince... La Macédoine est bien déchue depuis Alexandre le Grand... Pauvre Frédérique! C'est dommage. Elle est si gentille!

MARK. — Oui, fascinante... Vous avez un fils qui succédera?

L'HÉRITIER. — Oui, Zizi... pardon : Georges.

MARK. — Donc, ce qui regarde la politique, elle ne compte pas, et vous pourrez la marier à un simple particulier.

L'HÉRITIER. — Nous en serons peut-être réduits à cette nécessité cruelle.

MARK. — Mais si vous êtes réduits, il faudra des compensations, et la compensation, c'est une immense fortune.

L'HÉRITIER. — Vous finiriez par me faire dire comme vous.

MARK. — Je vous ferai dire dans trois jours quand nous serons de retour à Paris. Nous rencontrerons chacun l'autre au Continental Hôtel, puisque je sais vous descendez là aussi. Je conclus seulement aujourd'hui que je puis vous proposer le prêt sans manquer au respect que je dois à votre auguste personne, parce qu'il est vraisemblable un jour ou l'autre vous serez en mesure de me rendre... ou de reconnaître.

A cet instant précis, plusieurs personnes de la chasse passent, et parmi ces personnes la princesse Frédérique. C'est une petite montagnarde de dix-sept ans et demi, garçonnière, rieuse, saine — et belle ! Comme un antique. Echange de sourires.

L'HÉRITIER, *à Mark.* — Gentille, hein ?

MARK, *rêveur.* — Oui... Fascinante.

Neuf heures et demie du soir. Hôtel Impérial. Salle à manger. Petite table. Mark et Jerry ont fini de dîner. Par habitude, ils boivent de nombreux alcools. Mais il sont lucides et muets — graves...

Dix heures moins un quart :

MARK. — Allons au lit.

JERRY. — Allons.

Ils paient. Ils partent. Les rues désertes.

MARK. — Les gens de Vienne se couchent tôt.

JERRY. — Oui. Je ne pense pas il y a ici de nocturnes plaisirs comme à Paris.

MARK. — Cela m'est indifférent ce soir.

JERRY. — Vous semblez préoccupé ?

MARK. — Oui.

JERRY. — Rien de fâcheux ne vous est arrivé ?

MARK. — Rien. Mais je pense d'une chose qui sera considérable dans ma vie.

JERRY. — Espérez-vous que vous réussirez ?

MARK. — J'ai foi.

JERRY. — All right.

Ils arrivent à l'*hôtel Léopold et de la Lune.* Ils montent. Ils ouvrent les portes de leurs chambres. Tout est éteint.

MARK, *en colère.* — Oh ! j'avais commandé la lumière, et chez vous aussi !

Ils entrent chacun chez soi. *Fiat lux !*

JERRY. — Oh !

MARK. — Oh !

JERRY. — Croiriez-vous, Mark, il y a une femme dans mon lit !

MARK. — Et une dans le mien ! (*C'est la petite bonne. — A la petite bonne.*) Que faites-vous ici ?

LA PETITE BONNE, *confuse.* — Monsieur... a donné l'ordre...

MARK. — Non. J'ai seulement donné ordre de laisser la lumière et il était éteint.

LA PETITE BONNE. — Mais, monsieur, à Vienne, quand un voyageur demande de la lumière, cela veut dire qu'il désire trouver une femme dans son lit !

MARK, *stupide.* — Oh !!!... Nous n'avons de telles expressions en Amérique. Lumière signifie lumière et non femme dans le lit... Allez-vous-en.

JERRY, *à l'autre femme.* — Allez-vous-en.

Ils assistent, impassibles, au rhabillage et à la retraite piteuse des deux femmes.

Un tour de clef.

MARK. — Bonne nuit, p'paw.

JERRY. — Bonne nuit, cher garçon.

Virile étreinte.

Ils se couchent. — La nuit. — Ils s'endorment, sans aucune pensée mauvaise.





Il met sur la toile quelques dernières touches

CHAPITRE X

LES VISITES

A l'hôtel de Tiercé, dans le fumoir-bibliothèque.
Tiercé est assis de trois quarts devant le bureau Empire (costume d'intérieur fort suranné, tout à fait Rastignac, cachemire pourpre, le pantalon à pied — une idée comme ça).
Sauvageon est debout, en redingote. Son chapeau a un reflet de trop.

Tiercé. — In-té-gra-le-ment, mon cher Sauvageon, ce mot vous charme?

Sauvageon. — Je ne me lasse pas de l'entendre, monsieur le marquis.

Tiercé. — Je vous le répète, vous serez payé intégralement, un jour ou l'autre.

Sauvageon. — M. le marquis n'a rien de plus positif à me dire? M. le marquis semblait faire quelque fonds... sur la rencontre possible de son beau-père... avec... une certaine dame... M. le marquis est sans nouvelles de cette personne?

Tiercé. — Mon Dieu, Sauvageon, que vous êtes tourmentant! Eh bien, si, là! j'ai une dépêche.

Sauvageon. — De Vienne?

Tiercé. — De Vienne. Vous désirez en prendre communication?

Sauvageon. — Oh!

Tiercé, *lisant la dépêche.* — « Saisi ce que parler veut dire. Déjà eu des mots. Fait dignité. Voyez Paris. *Bise.* — Titine. »

Sauvageon. — Sauf les deux derniers mots, c'est écrit comme par une somnambule.

Tiercé. — Ce grimoire est parfaitement clair pour moi.

Sauvageon. — Je vous quitte, monsieur le marquis, j'emporte l'espérance.

Tiercé. — Je vous en félicite, monsieur Sauvageon, c'est une vertu théologale... Vous connaissez le chemin?... Les débiteurs ne reconduisent pas.

Sauvageon se retire. Tiercé pose un livre sur ses genoux, et joue avec un couteau à papier : c'est sa façon de lire. Diana entre, costume tailleur.

Diana. — Vous êtes seul? Je viens vous tenir compagnie.

Tiercé. — Vous me voyez désolé. Je suis justement obligé de sortir, j'allais m'habiller.

Diana. — Oh!... A ce soir?

Tiercé. — Oui... Cependant je ne suis pas sûr que je pourrai rentrer pour dîner. A demain, dans tous les cas. (*Il se retire.*)

Diana, qui ne s'explique pas cette froideur, reste là, pensive, une minute. Puis elle se rend dans la chambre de sa belle-mère. La marquise de Tiercé douairière est debout devant une armoire à glace Louis-Philippe. Elle est en train de revêtir sa mante en velours noir, bordée d'une bande large et plate de zibeline.
Blanche de Tiercé, prête à sortir, attend sa mère. (Veste de drap marron, à collet, parements et bordure mince d'astrakan.)

Diana. — Oh? vous allez aussi sortir?

La marquise, *agitée, peu aimable.* — Oui, je suis très pressée... Nous courons à Stanislas... Blanche, allez donc dire à Parfait que votre oncle de la Chapelle-Anthenaise ne dîne pas ce soir avec nous. (*Blanche sort.* — *A Diana.*) Vous avez à me parler?

Diana. — Oui, au sujet de mon mari. Je ne puis décidément comprendre. Peut-être vous savez que mon père a payé ses dettes?

La Marquise, *négligemment.* — Urbain m'en a touché un mot.

Diana. — Alors j'espérais qu'il serait désormais un bon mari. Mais depuis ce jour-là, au contraire, il est tellement froid qu'il me dit à peine un mot. Lorsque j'entre où il est, il sort, et si je lui dis : « A ce soir », il répond : « Je ne dînerai pas. » Je ne puis comprendre.

La Marquise, *pas du tout à la conversation.* — Moi non plus... Que voulez-vous, ma chère? ceci vous regarde... Je n'ose pas trop m'entremêler... Vous me le reprocheriez vous-même un jour... Secouez-vous un peu... Allez voir vos chers parents... Oui, allez-y donc, j'ai même une petite commission assez délicate...

Blanche, *rentrant.* — Voilà, maman. Etes-vous prête?

La Marquise. — Non. Retournez dire à Parfait que votre frère Urbain ne rentrera sans doute pas dîner. (*Blanche sort.* — *A Diana.*) Vite... Je vais à Stanislas, parce que j'ai reçu une lettre extraordinaire du père Caton...

Diana. — Qui est ce père Caton?

La Marquise. — C'est le censeur. Il m'écrit que François est tout drôle depuis quelques jours... rêveur... troublé... Si ce n'était que cela!... Mais croiriez-vous, ma chère, qu'on lui soupçonne une liaison? Le père Caton me prétend sérieusement que mon fils doit être du dernier bien avec une des sœurs Pattison!

Diana. — Ah?

La Marquise. — On a trouvé dans les papiers de mon fils, où la discipline veut que l'on fouille une fois par mois, la photographie d'une petite personne qui lève la jambe à la hauteur du front. Ah! j'ai eu un instant d'émoi... et puis j'ai compris.

Diana, *calme.* — Oui, c'est la photographie de ma sœur Biddy, dansant la serpentine?

La Marquise. — C'est clair! Elle a donné à François sa photographie, la jambe en l'air! Vous devriez lui faire entendre, ma chère, qu'une jeune fille du monde ne donne pas sa photographie à un jeune homme, surtout dans une attitude aussi peu chrétienne.

Diana, *froissée.* — Je le lui ferai entendre, madame.

La Marquise. — Maintenant... j'ai fouillé moi-même dans les papiers de Blanche, et j'y ai trouvé... j'y ai trouvé... Allons bon! Qu'en ai-je fait?... Ah! tenez, cherchez donc dans mon paroissien une enveloppe, sur laquelle j'ai écrit au crayon, en abrégé : *photo.*

Diana. — Voici.

La Marquise. — J'ai trouvé... ça! (*Elle montre à Diana une réduction de la photographie qui représente le colonel dans le costume de son match de natation.*)

Diana, *calme.* — Oh! oui, c'est mon frère Bertie.

La Marquise. — Vous dites cela comme si c'était la chose du monde la plus naturelle! « C'est mon frère Bertie! » Et dans quelle tenue! (*Très sèchement.*) Ma chère, veuillez faire entendre à votre frère Bertie qu'un jeune homme, du moins dans nos climats, ne donne pas à une jeune fille sa photographie, surtout en caleçon de bain.

Diana, *piquée.* — Je pense à son âge Blanche sait bien ce que c'est un homme.

La Marquise. — Sainte Vierge! (*A Blanche qui rentre.*) Vite, venez, nous manquerions l'heure du parloir. Je vous y laisserai quelques instants seule avec votre frère. J'ai deux mots à dire au père Caton. (*A Diana.*) Adieu, ma chère.

Diana. — Adieu, madame.

Elle reste seule. Elle ne sait que faire. Elle est comme une âme en peine. Enfin, elle se décide. Manteau, chapeau, la voiture. A l'hôtel Continental.

Elle monte aux appartements Shaw, tout droit, et frappe d'abord à la porte de la chambre occupée pas sa mère. Pas de réponse. A la porte du petit salon. Pas de réponse. A la porte du grand salon...

Voix de Mrs Shaw. — Entrez.

Elle entre. — Le Christmas-tree a disparu et il ne reste, de la décoration de Noël, que les éventails de houx aux fenêtres. Les meubles damas rouge et bois doré sont rangés le long des murs. Au beau milieu de la pièce, Mrs Shaw est assise, grande toilette de bal et joyaux multicolores : dans les cheveux, son fameux diamant le *Bombay* (300.000 dollars). — Mrs Shaw pose. — Un jeune peintre blond, très grand, d'une extrême élégance, achève son portrait en pied. Il met sur la toile quelques dernières touches, sans se tacher les doigts, d'un air dégoûté, comme s'il faisait quelque chose de sale.

Diana. — Bonjour, maman.

Mrs Shaw, *privée de mouvement.* — Bonjour. (*Présentant, mais sans gestes.*) Monsieur Charles J. Bertrand, qui peint mon portrait, comme vous pouvez voir. Il est le plus grand peintre dans le monde.

Charles J. Bertrand, *saluant du pinceau.* — Oh !...

Mrs Shaw. — Douze mille dollars.

Diana. — Ah !

Silence. Travail.

Mrs Shaw. — Vous semblez être soucieuse, Diana ?

Diana. — Je suis.

Mrs Shaw. — Quelle est la matière ?

Diana. — *My husband...*

Charles J. Bertrand. — Ai-je besoin de vous dire, madame, que je parle anglais comme un natif ?

Diana. — Ah !... (*Un temps.*)

Mrs Shaw. — J'attends votre père d'un moment à l'autre. Il m'a télégraphié, il arrive de Vienne.

Diana. — Ah !...

Silence. Et il n'y a pas de raison pour que cela finisse. Mais tout d'un coup on entend un grand remue-ménage dans le couloir. C'est Jerry qui arrive. Il entre. Chapeau mou. Le grand manteau à ras terre qui lui donne l'air d'un Noé en bois découpé.

Jerry, *jovial.* — Oh ! vieille Dorrit ! Je vous vois. Je suis content. (*Il va fondre sur elle. Elle l'arrête, de l'œil.*)

Mrs Shaw. — Je suis contente, mais laissez-moi ne pas bouger.

Jerry. — Oh ! que faites-vous ? Votre portrait, je suppose.

Mrs Shaw. — Oui. (*Elle présente.*) Monsieur Charles J. Bertrand, le plus grand peintre dans le monde.

Jerry. — Je pense ainsi. (*A Ch. J. Bertrand.*) Secouez les mains avec moi. (*Ch. J. Bertrand lui tend le petit doigt. — Jerry fond ensuite sur sa fille.*) Oh ! chère, chère Diana ! Vieille petite chère chose !

Diana. — Vieux p'paw !

Jerry. — Vous semblez être soucieuse ?

Diana. — Je suis.

Jerry. — Quelle est la matière ?... Attendez... (*Il sonne, et court à la porte. — Au garçon, qui vient.*) Avez-vous des lettres pour moi ? (*Il examine les enveloppes, mais il ne trouve pas ce qu'il désirerait trouver.*) Oh ! elle n'a pas écrit... (*Au garçon.*) Personne n'est encore venu ?

Le garçon. — Non.

Jerry. — Pas une femme ? Mlle Chesnet ?

Le garçon. — Non.

Jerry. — Oh ! curieux... (*Il ferme la porte. Lui aussi semble soucieux. — A Diana.*) Vous avez à me parler ?

Diana. — Oui. (*Elle indique de l'œil le peintre qui peut entendre.*)

Jerry. — Ah ! Oh ! je devine... *Concerning your husband ?*

Diana. — *Yes... The gentleman understands english perfectly well.*

Jerry. — Ah !... (*Plus bas.*) Cela ne va pas droit ?

Diana. — Non.

Jerry. — Ne pouvez-vous me parler chinois ? Vous rappelez-vous quelques mots de nos domestiques Célestes ? (*Essai de conversation en chinois. Mais ils renoncent. Un temps. — A Mrs Shaw.*) Je pense vous avez eu raison de faire faire votre portrait.

Mrs Shaw, *toujours impassible.* — Douze mille dollars.

Jerry. — Il les vaut. (*Ch. J. B. salue du pinceau.*) Mais comment est-il déjà presque fini ?

Mrs Shaw, *avec enthousiasme, mais sans remuer.* — Par des procédés mécaniques ! J'ai donné un cliché d'une petite photographie. Il a fait une projection avec le cliché sur une grande toile, et alors il a pu dessiner le gros en peu d'instants.

Jerry. — Curieux.

Mrs Shaw. — Il n'y avait plus qu'à mettre la couleur. Il est venu faire ici parce qu'il n'y a pas chez lui d'élévateur.

Jerry. — All right... (*A Ch. J. B.*) La peinture est belle. Nous la garderons ainsi aussi longtemps que nous séjournerons. Mais peu de jours avant notre départ pour l'Amérique, je vous prierai d'effacer le bras.

Charles J. Bertrand, *perdant son flegme.* — Effacer le bras !!... (*Plus calme.*) Lequel ?

Jerry. — Cela ne fait pas matière. L'un ou l'autre. Et d'ailleurs le pied, si vous préférez.

Charles J. Bertrand. — Mais pourquoi ?

Jerry. — Parce que nous avons des droits de douane si considérables sur les objets neufs, et je paierai beaucoup moins si le portrait est un peu usé... Mais soyez tranquille, je ferai réparer en Amérique par un bon peintre. (*Soudain.*) N'a-t-on pas frappé ?

Diana. — Non.

Jerry. — Je croyais ainsi. (*Il va à la porte et sonne en passant. — Le garçon. — Bas.*) Depuis tout à l'heure que je suis ar-

rivé, personne ne m'a demandé, aucune femme? Mlle Chesnet?

Le garçon. — Non. (*Jerry revient.*)

Mrs Shaw. — Avez-vous fait un bon voyage?

Jerry. — Oui. Et Mark a fait ainsi. Il est là.

Diana. — Oh! dans sa chambre? Je vais le voir.

Jerry. — Oui, et vous pourrez parler à lui, puisque vous ne pouvez à moi.

Diana traverse le couloir et va frapper à la chambre de Mark, qui est celle du fond.

Voix de Mark. — Entrez.

La chambre de Mark est non moins tapissée de photographies que le petit salon : la plupart, avec des dédicaces tendres, représentent des jeunes filles du meilleur monde, mais posées comme des étoiles de tournées, et décolletées comme aux Folies-Bergère.

En outre, il y a, sur le lit et sur tous les sièges, un amoncellement, un désordre fou de vêtements, notamment de lingeries, tout cela absurdement luxueux, voyant, efféminé, en flagrant contraste avec les allures, avec la nature virile de Mark. — Sur les tables, innombrables pièces de nécessaire en or ou argent massif, toutes dépareillées. Chacune est un souvenir. Chacune porte un nom — différent — de jeune fille, gravé en cursive, avec un paraphe et une date. Vaporisateurs et flacons gigantesques. Parfum violent.

Mark se meut parmi ce déballage, vêtu de son pantalon de voyage et de la moitié supérieure d'un pyjama bleu de ciel uni, qui bâille sur un jersey de soie jaune impérial.

Diana. — Oh! cher, cher Mark!

Mark. — Chère, chère Diana. (*Ils s'embrassent.*) S'il vous plaît, soyez assise.

Diana. — Où?

Mark. — Oh! (*Il empoigne un paquet de choses tout en soie, qu'il jette à la volée sur le lit. Cela déblaie le canapé. Ils s'y installent.*) Comment allez-vous?

Diana. — Très bien, merci.

Mark. — Mais vous semblez être soucieuse.

Diana. — Je suis.

Mark. — Quelle est la matière?

Diana. — Mon mari.

Mark, *avec un grand rire.* — Ah! ah!

Diana, *choquée.* — Oh! pourquoi éclatez-vous?

Mark. — Ah! ah! Ce coquin sera bientôt étonné par moi.

Diana. — Comment sera-t-il?

Mark. — Je ne puis vous dire. Vous verrez bientôt. Mais je demande votre pardon. Quelle est la matière avec vous?

Diana. — Peut-être vous savez p'paw a payé ses dettes...

Mark. — Oui. (*Riant.*) Ah! ah! Nous sommes entraînés à payer des dettes de ce côté-ci de l'eau.

Diana. — Mais vous éclatez encore. Que vous êtes comique!

Mark. — Oui. Je ne puis dire pourquoi. Vous verrez. Je demande votre pardon.

Diana. — J'espérais que, après les dettes payées, Urbain deviendrait un bon mari immédiatement...

Mark. — N'est-il pas?

Diana. — Il est si froid! Oh! Mark, que dois-je faire?

Mark. — Vous devez être tranquille. Il arrivera bientôt telle chose que vous pourrez le moquer.

Diana. — Ciel! Mais je l'aime.

Mark. — Pourquoi? Il ne vaut rien. Il détient seulement le record de la noblesse, mais ce record doit être battu.

Diana. — Dieu bénisse! cher Mark, vous semblez ne pas du tout comprendre ce que je dis.

Mark. — Si, si... Etes-vous heureuse, Diana?

Diana. — Je dis non!

Mark. — Vous devez être. Moi je suis. (*On frappe.*) Qui nous trouble? (*On refrappe.*) Qui est là?

Voix de la princesse de Béryl. — Moi, Susanna.

Mark. — Oh!... Diana, savez-vous une expression française : « scier le dos »?

Diana. — Oh! oui.

Mark. — Eh bien, la princesse, elle me scie le dos, réellement. Cependant, je dois finir avec elle. Alors je vous prie de passer à côté, chez Clelia.

Diana. — Oui. (*Elle y va.*)

Voix de la princesse. — Eh bien, cher Mark?

Mark. — Oui, oui, vous pouvez entrer.

La princesse entre, et aussitôt se débarrasse d'une immense pelisse à collet gondolé. La robe de dessous est très simple et très pratique.

La Princesse, *tombant dans les bras de Mark.* — Cher, cher Mark.

Mark, *étouffant.* — Oui... oui... chère, chère Susanna.

La Princesse. — Vous m'avez fait attendre. Vous étiez avec une femme.

Mark. — Oui : ma sœur. Elle est chez Clelia.

La Princesse. — Mettez les verrous.

Mark, *sans hâte.* — Oui, oui. (*Enfin, il les met.*)

La Princesse. — Mon cher propre garçon!... Embrassez-moi.



— On se retrouvera. Le monde est petit. Filez! filez!

Mark. — Oui. (*Il l'embrasse.*)

La Princesse. — Je puis espérer cette fois?... Ne dites pas non!

Mark. — Je ne dis pas.

La Princesse. — Où nous asseoir? Combien de choses!

Mark. — Jetez-les à bas. Ça ne fait pas matière.

La Princesse. — Oh! ciel! vos bras sont autour de moi, enfin!... Vous êtes doux et fort, mon chéri.

Mark, *commençant à perdre son sang-froid.* — Oh! déesse!...

La Princesse. — Vous vous colorez! Etes-vous bilieux?

Mark. — Je suis *tipsy*, Susanna.

La Princesse. — Êtes-vous, Mark, mon propre chéri?

Mark. — J'hésite si je dois tirer les rideaux.

La Princesse. — Vous ne devez pas. Je veux vous voir dans la lumière du jour. Vous êtes si splendidement beau! (*On frappe.*)

Mark, *d'une voix étranglée.* — Qui est là?

Une voix. — Prince royal de Macédoine.

Mark. — Dieu bénisse!... Filez, princesse.

La Princesse. — Que dites?

Mark. — C'est l'héritier, le fils du Roi! Vous pensez, je ne puis laisser des pieds de grue à Son Altesse Royale. Allez chez Clelia, vous trouverez aussi mon autre sœur. (*Criant.*) Je viens, monseigneur, je viens ouvrir (*A la princesse.*) Mais remuez donc!

La Princesse. — Alors, c'est encore manqué?

Mark. — Oui. Ça ne fait pas matière. L'opportunité se retrouvera. Le monde est petit. Filez, filez.

Il lui met sa pelisse sur les bras, la pousse dehors et retrouve aussitôt son sang-froid. Tandis qu'il ouvre à l'héritier de Macédoine, la princesse, navrée, pénètre chez Clelia.

Chambre très simple. Rien qui traîne. Pas une photographie. Du haut en bas des murs, dessins du *Courrier français.*

Clelia. (*Robe fourreau. Les bandeaux empiètent de plus en plus sur le front. Le teint prend une jolie nuance verdâtre.*) Oh! chère Susanna, vous étiez là?

La Princesse. — Oui, chez Mark. J'ai dû le laisser parce que le fils du Roi venait. Suis-je décoiffée?

Clelia. — Non, mais vous regardez triste. N'avez-vous pas fait un bon voyage?

Diana. — Oh! avez-vous voyagé?

La Princesse. — Chère moi! Je ne vous voyais point, Diana. Bonjour, comment allez-vous?

Diana. — Très bien.

La Princesse. — J'allai à Vienne avec votre père et, si cela vous intéresse, Mlle Chesnet.

Diana. — Ciel!

La Princesse. — Je dis, si cela vous intéresse, votre père eut de grands parlers avec elle.

Diana. — Que peut cela signifier?

La Princesse. — Je ne sais, mais je pense cela peut obliger votre mari de se brouiller avec elle.

Diana, *tombant dans les bras de la princesse.* — Oh! Susanna, pourquoi pensais-je de vous comme si vous n'étiez pas mon amie?

Clelia. — Entendez!

La Princesse. — Quoi?

Voix de Mark. — Adieu, monseigneur... Oui, j'attends... A tout à l'heure, Altesse Royale. (*Une porte qui se ferme.*)

La Princesse. — Pardon, je retourne. (*Elle rentre chez Mark.*)

Voix de Mark. — Oh! c'est vous encore! (*La porte se ferme. On n'entend plus rien. Au même instant, quelqu'un frappe chez Clelia.*)

Clelia. — Qu'est-ce? Entrez! (*Un garçon entre, et lui remet une bizarre carte de visite, énorme, ornée d'une sépia; cela représente un chiffonnier, tirant d'un tas d'ordures une loque où on lit ce nom : Pol Pic.*) — Oh!... Oh! cela est artiste... (*Très agitée.*) Mais certainement, certainement, tout de suite. (*Le garçon disparaît.*) Chère Diana, je demande votre pardon : voulez-vous passer un instant chez les petits?

Diana passe chez les petits. Clelia s'installe dans un fauteuil Louis XIV et prend une attitude moyen âge.

On frappe. Entrez! Pol Pic paraît. Il est magnifiquement habillé : pantalon de drap noir uni, redingote pareille, comme un parfait bureaucrate. Mais là-dessus une cape espagnole, bordée d'un large galon et doublée de peluche écarlate. Le chapeau, mat, est exactement rond, de forme très basse, avec des bords exactement plats. — Clelia regarde Pol Pic avec ravissement. Il ne paraît pas à son aise. Ses yeux clignotent à la lumière du jour, car, comme il a dit, il n'a pas l'habitude de sortir avant que le gaz soit allumé dans les rues.

Pol Pic, *à lui-même, mais tout haut (il a la manie de monologuer, et de prendre un public imaginaire pour confident de ses pensées les plus secrètes.)* — Décidément, ce

n'est pas une blague. Ce n'est pas un rêve de Noël. La voici, en chair et en os.

CLELIA, *engageante.* — Bonjour.

POL PIC. — Bonjour... mademoiselle... miss... pardon, comment dirai-je? Quel est le protocole en Amérique?

CLELIA. — Il ne faut pas dire miss, du moins sans le petit nom, c'est pour les domestiques. Mais dites le petit nom seul, et je vous demanderai de me laisser dire Pol.

POL PIC. — Je vous en prie... (*Un temps.*) Clelia... voici trois cent soixante-quatorze francs, cinquante centimes. Je suis un honnête garçon. Les tailleurs sont beaucoup plus raisonnables en France qu'en Amérique. J'ai réussi à me nipper comme vous voyez pour cent vingt-cinq francs... cent vingt-cinq francs... cent vingt-cinq francs cinquante.

CLELIA. — Oh! gardez le reste pour donner à un pauvre.

POL PIC. — Je ne vous le fais pas dire. (*Il rempoche la monnaie.*) Maintenant... Clelia... soyez assez gentille pour m'expliquer l'aventure extraordinaire qui m'arrive. Je sens que ma tête s'échappe... Premier point : êtes-vous réellement Américaine?

CLELIA. — Mais oui.

POL PIC. — Et vous vous coiffez comme ça tous les jours? Comme si vous alliez à une première de l'*Œuvre?*

CLELIA. — Oui... (*En extase.*) Oh! l'*Œuvre!...*

POL PIC. — Et vous ne m'avez pas monté un bateau... mais là un bateau monstre... un *Majestic*, quand vous m'avez affirmé que vous aviez lu mes écrits?

CLELIA. — Non. Je suis très curieuse de littérature française, mais seulement de littérature inconnue et dédaignée.

POL PIC. — Mille grâces.

CLELIA. — Je suis aussi curieuse de la personne des écrivains. Et souvent je pensai : puisque les jeunes filles américaines riches ont coutume de marier les nobles de ce côté-ci pour leur nom, elles doivent aussi marier des artistes ou des poètes. Les noms de ceux-ci valent également.

POL PIC. — Et vous êtes venue parmi nous avec l'intention d'en « marier un », comme vous dites?

CLELIA. — Je ne suis pas décidée quant au mariage, mais je pense me fiancer au moins quelque temps avec un poète.

POL PIC. — Hein?... Subtile distinction!

CLELIA. — Non subtile. Est ce la même chose? On se marie une seule fois, et on se fiance plusieurs fois.

POL PIC. — Ah?... Alors... ça n'engage à rien?

CLELIA. — Sûrement.

POL PIC. — Ah?... Alors... à quoi ça sert-il?

CLELIA. — Cela n'engage à rien, mais cela autorise à beaucoup de choses.

POL PIC. — Ah!... (*Un temps.*)

CLELIA. — Je pense d'après vos vers vous êtes d'une grande perversité, n'êtes-vous pas?

POL PIC. — Mon Dieu...

CLELIA. — Je suppose vous étiez corrompu dès l'enfance?

POL PIC. — N'en croyez rien!... Vous l'avouerai-je? Une jeunesse pauvre et studieuse... Bref, j'étais majeur lorsque j'ai failli pour la première fois.

CLELIA. — Mais c'est un record!

POL PIC. — Et il ne faut pas croire que depuis lors je m'en sois fourré jusque-là.

CLELIA, *très simplement.* — Peut-être n'avez-vous pas le goût des femmes?

POL PIC. — Oh!... Oh! au contraire, mademoiselle!

CLELIA. — Vous souhaitez d'être encouragé?

POL PIC. — Je suis discret. Je ne prends jamais que ce que l'on m'offre, jamais plus.

CLELIA. — C'est une réelle qualité pour flirter avec une jeune fille... Voulez-vous être mon fiancé?

POL PIC. — Avec plaisir.

CLELIA. — Mettez vos bras autour de moi.

POL PIC. — Oh!

CLELIA. — Oh!

POL PIC. — Mais je sens que ma tête s'échappe!... Chère Clelia, vos lèvres...

CLELIA. — Oui, cela est aussi permis... Oh! ciel!...

Mais à cet instant la princesse rentre précipitamment, bousculée par Mark.

MARK. — Filez, princesse. L'opportunité se retrouvera. Voilà le manteau. Le monde est petit. Je dis Son Altesse Royale revient, et non seule, mais avec sa jeune fille... Adieu.

LA PRINCESSE, *ahurie.* — Oh! c'est encore manqué! (*Elle aperçoit Pol Pic et Clelia qui s'embrassent.*) Ah! pardon... Mais, Clelia, vous avez un réellement beau flirt.

POL PIC, *à part, toujours à haute voix.* — Qu'est-ce qu'elles ont toutes?

Clelia, *à Pol Pic, bas.* — A demain.

Pol Pic. — J'vous crois !

La Princesse. — Ne vous troublez pas, j'irai chez les enfants.

Elle ouvre brusquement la porte de communication et donne une forte torgnole à Biddy qui était derrière, l'œil au trou de la serrure. Hurlements. Diana et le colonel se précipitent. On soigne Biddy à l'aide de divers topiques anglo-américains, affublés de noms latins et grecs, et achetés dans les pharmacies spéciales de la rue Castiglione ou de la rue de la Paix.

Dès que Diana est rassurée sur le compte de sa sœur cadette, elle s'apprête à prendre congé de la famille Shaw, vraiment un peu agitée aujourd'hui.

Elle se rencontre dans le couloir avec son père, qui vient encore de sonner le garçon.

Jerry. — Personne n'est venu pour moi ? Pas une femme ? Mlle Chesnet ?

Le garçon. — Non, monsieur.

Jerry. — Curieux... Je suis contrarié... Je suis surexcité... Que faire pour calmer mes nerfs ?... Oh ! Diana, vous partez ?

Diana. — Oui, p'paw.

Jerry. — J'ai une idée. Je suis surexcité. Prenez-moi avec vous dans la voiture et menez-moi chez Caryll, au bar, rue Saint-Florentin.

Diana. — Oui, p'paw. D'autant plus que j'ai à vous parler.

Jerry. — Oui. Venez. Ne dites pas adieu à votre mère, ce n'est pas la peine. Je suis pressé. (*Il l'entraîne.*)

Diana, *dès qu'on est en voiture.* — Je dis, il paraît vous avez rencontré dans le train cette Mlle Chesnet...

Jerry, *furieux.* — Oh ! Diana, êtes-vous folle de me dire cela justement quand je suis surexcité ? Vous le faites expressément pour me moquer ? Taisez-vous ! (*Elle n'ose plus bouger. Plus un mot jusqu'à la rue Saint-Florentin.*) Je vous remercie. Adieu. (*Il se précipite hors de la voiture, et entre au Caryll's café-restaurant-bar-hôtel. — Au chasseur.*) J'ai loué une chambre ici, il y a peu de jours. Jeremy Shaw. Conduisez-moi. Oui, je sais, il n'y a pas d'élévateur, ça ne fait rien. Au contraire.

Montée. — Au seuil de l'appartement :

Le chasseur. — Monsieur a besoin de quelque chose ?

Jerry, *rogue.* — J'ai besoin seulement que vous me laissez seul. Je suis surexcité.

Il va, vient, visite sa chambre, furette dans tous les coins, fait une station à la fenêtre. Mais il s'assomme, et il est de plus en plus surexcité. — Tout à coup, il aperçoit sur son lit — oui, allongé sur son lit même, un pantalon de femme ! Une merveille de petit pantalon. Entre-deux, volants, rubans, etc.

— Oh !...

Il sonne. Un garçon vient.

Le doigt tendu. — Ça ?... Qu'est-ce que c'est que ça ?

Le garçon, *riant.* — Ah ! Ah !... Ah ! je vais expliquer à monsieur... J'ai dit à monsieur que l'appartement à côté est loué au trimestre par Mlle Renée de Pourville... une dame.

Jerry. — Oui.

Le garçon. — On est venu hier saisir chez elle... Alors, comme monsieur était absent, nous avons cru pouvoir transporter chez lui tout ce que Mlle Renée a de mieux... pour soustraire, monsieur comprend ?... Ensuite, nous avons tout remis dans les armoires. Ce pantalon nous aura échappé.

Jerry, *contemplant l'objet.* — Oh !... (*Un long temps.*) Elle est là ?

Le garçon. — Oui, monsieur... Elle vient de rentrer du Palais de glace, et justement seule... Les affaires vont si mal !

Jerry. — All right ! Apportez ici une table, le Montebello 84, le goût anglais, un Jéroboam, et un sérieux dîner. Et puis, vous direz à cette dame de Pourville que Jeremy Shaw pense payer ce qu'elle doit et lui rendre son pantalon.

Le garçon, *rétablissant dare-dare la communication entre les deux appartements.* — Monsieur peut croire que Mlle Renée ne se le fera pas dire deux fois.

—





Elle touche le bobo et immédiatement cela va mieux.

CHAPITRE XI

A COMBIEN LEUR REVIENT L'AMOUR

Chez Mlle Valentine Chesnet, dans son *flat* somptueux des Champs-Elysées. Meubles Louis XIV et Louis XV, reproduits à l'*Escalier de verre*.
Valentine est étendue sur la chaise longue Louis XV à trois pièces qui n'en finit pas. — Robe Blanche Récamier, à la fois fort indécente et fort chaste, le cou dégagé, un collier de corail petite fille.
Mme Chesnet la mère, en costume semi-masculin, est assise derrière le comptoir Louis XIV qui sert de bureau à écrire.

Mme Chesnet. — De mon temps, ce n'est pas ainsi que l'on entendait les affaires.

Valentine. — Laisse-moi les entendre à ma guise, et tu verras.

Mme Chesnet. — Je vois que tes roublardises ne nous mènent à rien. Mon avis est que la chose devait être enlevée en cours de route. A quoi bon toutes ces manœuvres dilatoires?

Valentine. — Je connais les Américains.

Mme Chesnet. — Moi aussi, il en est venu sous l'Empire. Quand ces gens-là ont envie de quelque chose... ou de quelqu'un, c'est tout de suite.

Valentine. — Et tout de suite après, ils cessent d'en avoir envie. Il faut leur apprendre à désirer.

Mme Chesnet. — Ne t'y fie pas. Voilà deux jours que le *de cujus* est revenu, il ne t'a pas donné signe de vie.

Valentine. — Il a mon adresse.

Mme Chesnet. — Tu devais l'aviser de ton retour.

Valentine. — Pourquoi pas la fenêtre?

Mme Chesnet. — Florian l'a dit : on veut être plus sage que sa mère...

Valentine. — Il viendra aujourd'hui.

Mme Chesnet. — Tu arranges ça!

Valentine. — Mon petit doigt ne se trompe jamais... Tu vois, j'ai décommandé la voiture, je ne sors pas, j'attends.

Mme Chesnet (*face-à-main.*). — Toilette *ad hoc*...

Valentine. — Trouvée, hein? ma tenue pour transatlantiques? Oh! j'ai étudié leurs goûts. (*Soupirs.*) Ce qu'il faut savoir de choses!... Vois-tu, ma bonne vieille mère, ce n'est plus comme dans ta jeunesse où, pour allumer un homme, il suffisait d'appartenir au sexe différent du sien.

Mme Chesnet. — Je ne dis pas que tu n'es pas très forte!

Valentine, *sans fausse modestie.* — Je suis calée dans ma partie, comme tous ceux qui se spécialisent.

On entend un grand fracas de vases brisés.

Mme Chesnet, *tressautant.* — Qu'est-ce que c'est que ça?

Valentine, *très calme.* — Ça, c'est mes verres de Venise qui la dansent. Ce que c'est que d'être faible avec sa mère! Tu as absolument voulu que j'engage ce petit domestique anglais, lequel t'avait tapé dans l'œil en cours de route, comme tu dis. Il est joli. Il est *tubé.* Mais il m'a fait, depuis quarante-huit heures, pour trois ou quatre mille francs de casse.

Mme Chesnet. — Tu es inouïe! Tu dis ça avec un calme!

Valentine. — Veux-tu que je pleure mes bibelots? Pour ce qu'ils me coûtent! J'en ai trop. Il faut casser, comme il faut faire la guerre et massacrer les populations, quand elles deviennent trop denses.

Mme Chesnet. — Je m'en fiche, de tes bibelots! Mais si cet enfant s'est blessé?

Valentine. — Va le dorloter... Dis donc, maman, tu n'aimerais pas mieux le mettre dans ses meubles et me débarrasser de lui?

Mme Chesnet, *courant vers la porte.* — Tu n'as pas de cœur.

Elle passe dans le salon, vaste pièce, qu'on n'a pu rendre habitable qu'à condition de la subdiviser : paravents, colonnes tronquées et gaines supportant des marbres qui font points de repère. Trop de housses. La porte d'une vitrine est ouverte. Par terre, un petit tas de verres multicolores. Le jeune domestique anglais s'est coupé le doigt, oh! bien peu, pas plus qu'en duel. Il regarde couler son sang, et il larmoie : il est athlétique, mais bébé.

Mme Chesnet, *maternelle.* — Qu'y a-t-il? On s'est fait du bobo?... Ce n'est rien. Il est douillet. Asseyez-vous, petit malheureux. C'est comme ça qu'on pulvérise les *Murano* de madame? Mais on va être obligé de ne plus le laisser toucher à rien... Vous êtes pâlot. Vous n'allez pas vous trouver mal au moins? Ce faux-col vous étouffe... (*On ne doit pas s'étonner outre mesure que le petit domestique ne réponde rien : il ne sait pas un mot de français.*) Son vilain sang coule toujours...

Mme Chesnet se tâte. N'aurait-elle pas sur soi du taffetas dit d'Angleterre? Le patient comprend ce geste, et indique par signe qu'il a dans la poche de son tablier quelque chose qui peut tenir lieu du taffetas. Mme Chesnet plonge sa main dans la poche profonde et en retire une petite boîte ronde sur laquelle sont écrits ces mots : *Touches the spot and cures the pain.*
Elle ouvre la boîte, touche le bobo : *touches the spot*, et immédiatement ça va mieux : *cures the pain.*
Cependant on carillonne à la porte d'entrée.

Valentine, *de sa chambre.* — Ah çà! vous n'entendez pas qu'on sonne? Voilà six fois!

Mme Chesnet, *au petit, avec autorité.* — Ne bougez pas, *don't trouble you.* J'y vais moi-même, *I go.*

Valentine. — Tu parles anglais?

Mme Chesnet. — Je prends des leçons... Je vais ouvrir. C'est sans doute notre milliardaire.

Valentine. — Ne te dépêche pas.

Mme Chesnet. — Il faut lui apprendre à désirer. (*Elle y va.*)

Valentine, *au domestique.* — Ouste! Vous croyez que je vais vous laisser couché là? Debout! Montez dans votre chambre et que je n'entende plus parler de vous. (*Il comprend. Il disparaît.*)

Dans l'antichambre. Mme Chesnet ouvre la porte. Sauvageon entre. Il est en redingote et extrêmement parfumé.

Mme Chesnet. — Tiens, c'est monsieur Sauvageon! Bonjour, monsieur Sauvageon.

Sauvageon. — Bonjour, madame Chesnet. Mademoiselle votre fille est chez elle et elle attend quelqu'un.

Mme Chesnet. — Oui, pas vous.

Sauvageon. — Non, mais il faut que je la voie avant lui.

Mme Chesnet, *l'introduisant.* — Valentine, c'est M. Sauvageon.

Valentine. — Quel bon vent?

Sauvageon. — Vent d'ouest... Mme Chesnet, vous m'excuserez...

Mme Chesnet. — Je suis habituée, je m'efface... Où donc est *Little Billee?*

Valentine. — Au sixième. Prends l'ascenseur.

Mme Chesnet se retire. Valentine, toujours étendue, indique à Sauvageon une bergère au coin de la cheminée. Il s'y installe, après avoir retroussé comme il sied les pans de sa redingote.
Valentine le regarde interrogativement.
Sauvageon la passe en revue.

Sauvageon. — Bien.

Valentine. — Quoi bien?

Sauvageon. — La tenue. Vous avez le sens des nationalités.

Valentine. — Ah!... Je vois, mon cher Sauvageon, que vous devinez qui j'attends. Alors, vite, n'est-ce pas? Qu'est-ce qui vous amène? Je n'ai que peu d'instants à vous consacrer.

Sauvageon. — Nous avons tout le temps qu'il faut.

Valentine. — Comment?

Sauvageon. — Vous ne le recevrez pas aujourd'hui.

Valentine. — Il ne viendra pas? Comment le savez-vous?

Sauvageon. — Il viendra, mais vous ne le recevrez pas.

Valentine. — Si.

Sauvageon. — Non. C'est moi qui le recevrai.

Valentine. — Vous êtes un peu maboul.

Sauvageon. — N'en croyez rien... Au fait, je vous avertis en passant que la reine de Sicile sera obligée de laver ses saphirs pour faire sa fin de mois.

Valentine. — On y pensera... Revenez dans une quinzaine, je serai probablement beaucoup plus en fonds qu'aujourd'hui.

Sauvageon. — Voilà ce que j'appelle une transition... Vous arrivez de Vienne...

Valentine. — Oui.

Sauvageon. — Je n'interroge pas : je résume, sous une forme affirmative, des faits récents que je connais.

Valentine. — Résumez, affirmez.

Sauvageon. — Vous aviez reçu avant de partir, une dépêche énigmatique, mais significative, de M. le marquis Urbain de Tiercé, mon client...

Valentine. — Et le mien.

Sauvageon. — Il vous faisait pressentir que vous rencontreriez dans l'Orient express son beau-père, M. Jeremy Shaw.

Valentine. — Je le rencontrai en effet.

Sauvageon. — Votre vue le frappa vivement.

Valentine. — Tu parles!

Sauvageon. — Vous le fîtes poser. Vous possédez à merveille l'art des préparations.

Valentine. — Vous aussi! Que de préliminaires inutiles! Enfin la situation est nouée. Voilà. Que voulez-vous?

Sauvageon. — Vous n'ignorez pas que M. le marquis de Tiercé devait, en se mariant, à peu de chose près un million rond. Le beau-père refusa d'abord de payer. M. le marquis tenta de se faire prêter la somme par M. le prince de Béryl, et c'est vous qui les mîtes en rapport. L'affaire n'aboutit point. Le beau-père débarqua, et un beau jour, à l'improviste, manifesta l'intention de solder ce petit arriéré.

Valentine. — Ah?

Sauvageon. — Oui. Il a soldé, mais à l'américaine. M. de Tiercé reste nous devoir six cent vingt-deux mille huit cent vingt-deux francs, exactement huit cent vingt et un francs soixante-quinze. Vous connaissez sa délicatesse. Ai-je besoin de vous dire que M. le marquis tient à nous payer jusqu'au dernier sou?

Valentine. — Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse?

Sauvageon. — Voici le vif de la question. M. le marquis ne peut parfaire cette somme qu'en s'adressant à son beau-père et M. le marquis ne peut plus s'adresser à son beau-père directement. Je n'ajouterai rien, vous comprenez à demi-mot ce que M. le marquis attend de votre amitié.

Valentine. — Hein?

Sauvageon. — Bien, vous avez compris... Allons, vous nous enlèverez cela en un tour de main. Vous valez le million.

Valentine. — Je le vaux, mais je le garde.

Sauvageon. — Vous n'avez pas supposé, j'imagine, que M. le marquis s'amusait à vous envoyer une dépêche énigmatique mais significative, simplement pour l'amour de l'art?

Valentine. — Je n'ai rien supposé. Je n'ai pas le temps d'écouter de pareilles fariboles. Adieu, Sauvageon. Vous direz de ma part à Urbain que, quand il aura d'aussi sales communications à me faire, il pourra me les faire en personne. Je le recevrai!

Sauvageon. — Comme la passion vous égare! Ne sentez-vous pas que la délicatesse de M. le marquis...

Valentine. — Sa délicatesse! Elle est fraîche, sa délicatesse!

Sauvageon. — Il n'est permis à personne de la révoquer en doute au moment où M. le marquis, pouvant se considérer comme quitte avec ses créanciers, se jette dans de nouveaux embarras pour les payer jusqu'au dernier sou.

Valentine. — Alors sa délicatesse lui ordonne de payer une somme qu'après tout il ne doit plus, s'il l'a jamais due. Mais sa délicatesse ne lui interdit pas de se procurer cette somme par l'intermédiaire...

Sauvageon. — C'est très vieille-France.

Valentine. — Je ne sais pas si c'est vieille-France, mais c'est fichtrement...

Sauvageon. — Qu'alliez-vous dire? Un gros mot... Laissons la vieille France. En tout cas, c'est du Balzac. Rappelez-vous la belle Esther et Lucien de Rubempré.

Valentine. — Dites donc, mon petit Sauvageon, mettez donc un peu le nez à la fenêtre : c'est l'avenue des Champs-Elysées qu'est en bas, c'est pas le boulevard de La Chapelle.

Sauvageon. — Ne nous emballons pas!

Valentine. — Y a erreur d'adresse... Et encore je serais curieuse de savoir dans quel bas-fond de la société vous dénicheriez une femme capable de... travailler pour le roi de Prusse... à moins que d'y trouver en définitive son intérêt, ou de ne pas pouvoir faire autrement.

Sauvageon. — Ah !... A la bonne heure.

Valentine. — Quoi ?

Sauvageon. — Voilà ce que j'appelle une question posée. Il y a deux points. Premier point, avez-vous intérêt ? Deuxième point, pouvez-vous faire autrement ?... Votre intérêt ? C'est de palper une jolie commission de cent vingt mille francs, que M. le marquis a stipulée pour vous. Il pense à tout, et il ne veut rien vous devoir. Il a calculé que vous l'aviez aimé deux ans juste. Cela fait soixante mille par an, cinq mille par mois. Vous valez plus, mais étant donné que M. le marquis était votre amant de cœur...

Valentine. — Alors vous m'accordez cent vingt mille francs sur six cent mille que je tire du monsieur ? En voilà un calcul !

Sauvageon. — Et que croyez-vous donc, madame, que vous tireriez du monsieur, si nous vous abandonnions à vous-même ?

Valentine. — Ça me regarde. Je ne demande de conseils à personne, pas même à Urbain, bien qu'il me paraisse d'une jolie force.

Sauvageon. — Je n'aurai besoin, quant à moi, que de l'entretien le plus bref pour amener notre homme à casquer dans les grands prix... car, vous avais-je dit que c'est moi qui négocierai ?

Valentine. — Vous ne me l'aviez pas dit.

Sauvageon. — C'est moi... Vous, il vous faudrait des mois pour extorquer le moindre capital par petits acomptes inavouables, et en retour de quels sacrifices ! Quittez ces longs espoirs. Nous n'avons pas l'intention de garder éternellement notre beau-père à Paris. Et supposez qu'il décampe fin courant ? Qui est-ce qui aura donné un bon coup d'épée dans l'eau, si j'ose m'exprimer ainsi ?

Valentine. — Conclusion, il serait plus sûr de traiter la chose à forfait ?

Sauvageon. — Voilà.

Valentine. — Je regrette, ce n'est pas dans mes principes, et j'arrange ma vie comme il me plaît.

Sauvageon. — Ici, nous touchons au second point.

Valentine. — Quel second point ?

Sauvageon. — Il s'agit de savoir si vous pouvez faire autrement.

Valentine. — C'est clair, je peux faire autrement si je veux.

Sauvageon. — Pas du tout.

Valentine. — Comment, pas du tout ?

Sauvageon. — M. Jeremy Shaw doit venir tout à l'heure. Ou bien vous allez disparaître et me laisser seul avec lui pour régler nos intérêts communs dans les conditions que je vous ai dites, ou bien... Vous persistez à vous mettre en avant, à me flanquer dehors, à recevoir cet homme personnellement et isolément ?

Valentine. — Oui.

Sauvageon. — Alors, hâtez-vous de le tondre aujourd'hui, car il ne mettra plus les pieds ici. C'est vous qui ne voudrez plus le voir, il ne vaudra plus le dérangement.

Valentine. — Je serais curieuse de comprendre un mot à ce que vous me racontez.

Sauvageon. — Voulez-vous m'autoriser à être brutal ? J'ai maintenant des façons nettes, tout à fait américaines. Je ne fais plus de phrases.

Valentine. — Tant mieux.

Sauvageon. — Ces gens de l'autre côté de l'eau sont fort dépensiers, mais fort pratiques. Ils jettent leurs dollars par la fenêtre pour satisfaire la moindre fantaisie : mais vous ne leur feriez pas payer un napoléon tel objet qui est coté ailleurs dix francs.

Valentine. — Dites donc...

Sauvageon. — N'avez-vous pas eu quelquefois, même récemment... malgré votre ordre, votre économie, votre travail... des petits embarras d'argent ?

Valentine. — Comme tout le monde.

Sauvageon. — Ne vous souvient-il pas de vous en être tirée aussi comme tout le monde... comme toutes les femmes ?

Valentine. — C'est-à-dire ?

Sauvageon. — Ah ! je vous connais une amie bien obligeante ! Son nom, qu'importe ? Appelons-la... l'amie des mauvais jours, car, dans la prospérité, vous l'oubliez, ingrate ! Elle ne s'en formalise point. Elle sait qu'on lui reviendra toujours, à l'occasion, et elle ne garde point de rancune à celles qui, momentanément, la négligent. Elle conserve pieusement, comme un souvenir et une promesse, leurs photographies dans un grand album, qui lui sert aussi de livre de comptes... On est toujours sûr de trouver chez elle les quelques louis dont on a besoin... Cinquante au maximum... C'est votre chiffre...

Valentine. — Assez !



Valentine le regarde interrogativement. Sauvageon le passe en revue.

Sauvageon. — Tous les Parisiens savent cela, mais ils mettent un point d'honneur bien absurde à ne point profiter des liquidations et des rabais... Un sauvage d'Amérique n'a point de ces raffinements. Pour peu qu'on lui ouvre l'œil... Et s'il faut, on lui ouvrira l'œil.

Valentine. — Bref?

Sauvageon. — C'est à prendre ou à laisser.

Valentine. — Je prends. (*Elle sonne. — La femme de chambre.*) Je sors. Si on sonne, vous ouvrirez. Si c'est un monsieur à l'accent anglais qui me demande, vous l'introduirez ici, sans donner aucune explication. M. Sauvageon reste.

Sauvageon. — Bien. Adieu. Allez faire un petit tour. Ne vous occupez absolument de rien... Ah! ah! je ne suis pas fâché de me mesurer avec cet homme une seconde fois.

Valentine sort. Sauvageon s'étend sur la chaise longue. Il pense, très vaguement, si vaguement que peu à peu la rêverie devient rêve. Il dort, lorsque, une bonne demi-heure plus tard, Jerry est introduit par la femme de chambre.

Redingote. Cravate olive et paille. A la cravate, une bague dont la pierre est un rubis.

Jerry fait un pas, puis deux. Il regarde les choses, notamment le lit, dont la magnificence un peu lourde lui suggère des sentiments respectueux.

Il n'ose pas s'asseoir. Il n'ose plus avancer. Il croit qu'on est allé chercher Valentine, et il attend.

Le souffle du dormeur devient peu à peu plus sonore. Ronflement.

Jerry, surpris, tourne ses regards vers la chaise longue. Il voit, il reconnaît Sauvageon.

Jerry. — Ciel! Dieu bénisse!

Sauvageon s'éveille en sursaut, mais sans trouble. Il sourit, aux anges d'abord, ensuite à Jerry stupéfait.

Sauvageon. — Ah! ah!... Cher M. Shaw, vous voici donc?

Jerry. — Et vous! Le monde est petit.

Sauvageon. — Charmé de vous voir. Veuillez secouer vos mains avec les miennes.

Jerry. — Oui. (*Il secoue.*) Est-ce que vous êtes son père?

Sauvageon, *modestement.* — Non.

Jerry. — Alors, qu'est-ce que vous faites là?

Sauvageon. — Je vous attendais.

Jerry. — Oh!

Sauvageon. — Veuillez être assis.

Jerry. — Mais je ne suis pas venu pour vous voir encore! Mlle Chesnet, s'il vous plaît?

Sauvageon. — Mlle Chesnet, c'est moi... (*Pudiquement.*) jusqu'à nouvel ordre.

Jerry. — Vous me moquez?

Sauvageon. — Asseyez-vous donc, je vais vous éclaircir ce mystère.

Jerry. — Non, je reviendrai demain.

Sauvageon. — C'est perdre un jour. Si vous ne m'écoutez pas aujourd'hui, je me verrai obligé de me substituer demain encore à la personne de Mlle Chesnet.

Jerry. — Oh!... Alors parlez vite, je suis hâté.

Sauvageon. — Moi aussi. Vous n'allez pas me reconnaître. Je suis radicalement transformé depuis que j'ai eu l'honneur de traiter une petite affaire avec vous. Je me conforme à votre exemple, je ne fais plus une phrase inutile, je pose mes prémisses en style télégraphique, et je conclus par monosyllabes.

Jerry. — Je ne pense pas ainsi.

Sauvageon. — Vous allez voir. Supprimons les transitions, hein? J'arrive au fait.

Jerry. — Oui.

Sauvageon. — Savez-vous ce que c'est qu'une opposition, monsieur?

Jerry. — Non.

Sauvageon. — Je vais vous l'apprendre. Imaginez que vous devez à une personne, que je désignerai par la lettre M, une somme quelconque, et que, d'autre part, vous devez toucher d'une autre personne, que je désignerai par la lettre P, une autre somme d'argent. M, pour assurer le recouvrement de sa créance, fait défense à P de vous payer, tant que lui-même n'aura pas été remboursé de son dû.

Jerry. — Adieu, je reviendrai voir Mlle Chesnet.

Sauvageon. — Supprimons encore quelques transitions. Votre générosité est aussi connue que votre opulence, monsieur Shaw. Vous ne sauriez jeter les yeux sur une femme comme Mlle Chesnet, laquelle ne peut pas être soupçonnée de désintéressement, sans que les créanciers d'icelle, toujours au guet, fassent ausitôt diligence. Il va de soi que je suis son créancier principal. Nous avons formé un petit syndicat, comme pour votre gendre. J'en suis le président, et c'est à ce titre... que je mets opposition.

Jerry. — Oui... Votre comparaison n'est pas juste. Vous avez fait plutôt une société d'exploitation.

Sauvageon. — N'ergotons pas sur des questions grammaticales. Je me résume. Pour des raisons à moi connues, Mlle Chesnet, qu'elle le veuille ou non, se voit réduite à me confier la gérance de ses intérêts. Elle est mineure, monsieur. Elle est incapable,

monsieur. Je suis, dans la circonstance actuelle, son conseil judiciaire. Ah! ah! me voilà de nouveau face à face avec vous, mais les rôles sont retournés, monsieur. Vous êtes à ma merci, comme je fus à la vôtre. J'imiterai votre laconisme. En deux mots, vous allez en passer par où je veux... ou bien vous n'avez plus qu'à remettre votre chapeau.

JERRY, *se couvrant*. — Oui, ce n'est pas ici une chambre à coucher, c'est un office... Je pense vous dites beaucoup de choses inutiles. Je pense vous avez fixé le bénéfice que vous pensez tirer de cette affaire?

SAUVAGEON. — Parbleu!

JERRY. — Alors vous ne devez pas tant parler, vous devez seulement dire le chiffre.

SAUVAGEON. — Ah! monsieur, Mlle Chesnet a fait bien des imprudences. Elle ne sait pas se borner. Savez-vous ce qu'elle paie de loyer?

JERRY. — Je souhaite ne pas savoir. Je souhaite seulement savoir quelle somme vous prétendez tirer de moi.

SAUVAGEON. — Mon Dieu, monsieur, il ne s'agit pas bien entendu de vous mettre le couteau sur la gorge...

JERRY. — Combien doit Mlle Chesnet totalement?

SAUVAGEON. — Hélas! monsieur, le croirez-vous? On se demande comment ces créatures peuvent trouver un tel crédit...

JERRY. — Combien?

SAUVAGEON, *avec une douleur sincère*. — Plus de six cent mille francs!

JERRY. — All right. (*Il note, sur un carnet.*)

SAUVAGEON. — Quoi, monsieur...

JERRY. — Je ne suis pas décidé. Je penserai.

SAUVAGEON. — Je conçois qu'une telle somme...

JERRY. — Elle est peu pour moi.

SAUVAGEON. — Certes!

JERRY. — J'aime payer cher et faire les plus grandes dépenses dans le monde.

SAUVAGEON. — Je n'ai pas douté de vous un seul instant.

JERRY. — Je ne dis pas oui... Je veux aussi avoir le plaisir de ma dépense.

SAUVAGEON. — Il va de soi...

JERRY. — Vous ne me comprenez pas. Je n'aurai pas le plaisir si je signe un chèque et ensuite Mlle Chesnet est à moi. On achète ainsi un meuble, non une femme. Vous connaissez peu nous autres Américains. Nous souhaitons être directement roulés par ces chères choses... Oh! voilà des affaires comme vous concevez de ce côté-ci, quand vous pensez faire grand. Vous pensez faire grand, parce que vous me demandez plus de six cent mille francs. Vous faites petit, parce qu'elle aurait de moi davantage, peut-être le double en quelques jours, si elle risquait de gagner moins pour gagner plus. Voilà.

SAUVAGEON. — En attendant, Mlle Chesnet peut rentrer d'un moment à l'autre, et si par hasard vous preniez votre parti sans délibérer davantage...

JERRY. — Si elle peut rentrer d'un moment à l'autre, je vais dehors. C'est une affaire, et je dois décider comme d'une affaire, après avoir pensé.

SAUVAGEON. — A votre aise. On ne vous bouscule pas.

JERRY. — Je ne dis pas non, et je ne dis pas oui.

SAUVAGEON. — Au revoir.

JERRY. — Je ne sais pas. Au revoir ou adieu.

SAUVAGEON. — Vous parlez français de mieux en mieux.

JERRY. — Vous ne parlerez jamais américain.

Après que Jerry est sorti :

SAUVAGEON. — ... Bah!...

Mais Jerry, une fois dehors, une fois seul, perd subitement son flegme. Inquiétudes dans les jambes. Il a besoin de trotter. Il descend à pied l'avenue des Champs-Elysées, des *Chemps-Ilaïse*, comme il prononce.

Voilà! Ça le reprend comme hier. Il est surexcité, n'est-il pas?... Eh bien! pourtant, et Renée de Pourville?... Car enfin, hier, Renée de Pourville... Même... c'est peut-être bien aussi pour ça que, tout à l'heure, il a pu rester si calme, si froid en présence de Sauvageon... Il est vrai que Sauvageon... Ah! si c'eût été Valentine Chesnet en personne... Peut-être bien que... Mais Sauvageon... Seulement, maintenant que Sauvageon n'est plus là... Parti, le sang-froid... Pas à dire.. Il est surexcité, n'est-il pas?

Au fait... puisque, hier... quand il était, de même, surexcité... Hep!

Il hèle une voiture. Il donne au cocher l'adresse du grill-restaurant-bar-hôtel.

Il arrive. Sa clef. Il grimpe, allègrement (pas d'élévateur.) Il entre dans sa chambre. Puis il sonne.

LE GARÇON. — Monsieur?... Ah! bonjour, monsieur... Monsieur a sonné?

JERRY. — Oui... Mlle Renée de Pourville... Est-elle *at home?*

LE GARÇON. — Oui, monsieur. Elle vient justement de rentrer du Palais de Glace.

JERRY. — Ah!

LE GARÇON. — Mais...

JERRY. — Mais?

LE GARÇON. — Mais cette fois elle est

accompagnée. Les affaires reprennent. Probablement la visite de ce ministre russe...

JERRY. — C'est embêtant.

LE GARÇON. — Oh ! monsieur peut croire que Mlle Renée sera embêtée toute la première. Mais, en conscience, Mlle Renée ne pouvait pas s'attendre... Puisque, hier... Alors, aujourd'hui...

JERRY. — Oui... C'est embêtant.

LE GARÇON. — Comment faire? (*Un temps.*) En y réfléchissant bien...

JERRY. — Quoi?

LE GARÇON. — Ce monsieur qui accompagne Mlle Renée... c'est un tout jeune homme.

JERRY. — Ah?

LE GARÇON. — Sans importance. Dans les dix-huit. C'est aujourd'hui jeudi, la sortie des collèges. Il y a beaucoup de petits jeunes gens sur le pavé de Paris...

JERRY. — Ah?

LE GARÇON. — Monsieur pense... un potache... ce n'est pas un ami pour Mlle Renée... Elle ne demanderait peut-être pas mieux... Et moi-même... Monsieur pense, ça n'a pas le sou, ça ne donne seulement pas cinq francs de pourboire au garçon...

JERRY. — Voilà vingt francs.

LE GARÇON. — Oh! merci... Monsieur désire-t-il que je fasse une tentative?...

JERRY. — Je dis, allez chercher une table, avec deux couverts, le dîner comme hier, le Montebello 84, le goût anglais, un Jéroboam, et vous mettrez sur ma note... Mais vous porterez dans la chambre à côté.

LE GARÇON. — Comment?

JERRY. — Oui. Vous leur direz Jerry Shaw souhaite qu'ils mangent, ils boivent et ils s'amusent autant qu'ils veulent.

LE GARÇON. — Et vous?

JERRY. — Moi, je paierai, et je serai content parce que je pense je les ai faits heureux.





Elle suit d'un regard inquiet Jerry Shaw.

CHAPITRE XII

CHOSES VUES

Jerry Shaw et Dorrit Shaw, son épouse, sont dans la chambre de cette dernière, à l'hôtel Continental.

Mrs Shaw est vêtue d'une matinée, qui pourrait également tenir lieu de costume de grand gala pour présentation à la cour. D'ailleurs, pas d'autre bijou qu'un petit rang de perles de 70,000 dollars. — Elle est étendue sur une chaise longue, immobile comme si elle posait devant son peintre, mais elle observe, elle suit d'un regard inquiet Jerry Shaw, lequel, en complet veston, va d'un bout à l'autre de la chambre, revient. Rythme régulier. Pas de quatre-vingts centimètres.

Voilà un petit quart d'heure que cela dure et elle n'a pas encore osé l'interroger. Elle sait qu'il a horreur des *personal remarks*.

Néanmoins, sa sollicitude conjugale finit par s'émouvoir. Elle n'y tient plus.

Mrs Shaw. — Jerry Shaw !

Jerry. — Dorrit ? (*Stop.*)

Mrs Shaw. — Vous venez et allez comme si vous faisiez des affaires.

Jerry. — Je ne fais pas. (*Il se remet en marche.*)

Mrs Shaw. — Vous paraissez excité ? (*Il s'arrête.*)

Jerry. — Je suis.

Mrs Shaw. — Surexcité.

Jerry. — Je suis.

Mrs Shaw. — Depuis environ deux jours.

Jerry. — Je suis depuis deux jours. réellement.

Mrs Shaw. — Quelle est la matière ?

Jerry. — Je ne puis vous dire. Non, réellement, Dorrit. Spécialement à vous.

Mrs Shaw. — Ne puis-je vous aider ?

Jerry. — Non.

Mrs Shaw. — Je regrette, vieux Jerry.

Jerry. — Vous êtes une bonne femme, Dorrit. (*Promenade. Il s'arrête. Il hésite.*) Peut-être vous pourriez me donner un conseil sans savoir de quoi il s'agit ?

Mrs Shaw. — Comment pourrais-je ?

Jerry. — Je ne sais pas... Je ferai mieux de demander Mark, qui est un homme. (*Il crie.*) Hallô !... Bertie !...

Bertie, *de sa chambre (qui est la chambre mitoyenne.)* — Cher p'paw ?

Jerry. — Colonel, venez ici. (*Bertie entre.*) Allez et appelez votre frère Mark qui est dans sa chambre.

Bertie. — Il n'est pas.

Jerry. — Dehors ?

Bertie. — Parti.

Jerry. — Où aller ?

Bertie. — Je ne puis dire.

Jerry. — En voyage, je suppose ?

Bertie. — Oui.

Jerry. — Pour un long temps ? Savez-vous ?

Bertie. — Il ne sait lui-même. Il a préféré ne rien dire, mais à moi. Il m'a prié de garder le secret si on ne remarquait pas son absence, et, si on remarquait, de vous

dire vous aurez bientôt de ses nouvelles, et serez étonnés par quelque chose de grand.

Jerry. — Je suppose, une affaire?

Bertie. — Je ne sais pas.

Jerry. — Oh!... Allez et appelez votre sœur Clelia.

Bertie. — Elle n'est pas dans l'hôtel.

Jerry. — En voyage aussi?

Bertie. — Je ne crois pas. Elle est sortie seulement avec son si comique fiancé.

Mrs Shaw. *surprise, mais pas plus qu'il ne convient.* — Elle ne m'a pas parlé de ce fiancé. Est-elle engagée?

Bertie. — Oh! pour un temps, je pense.

Jerry. — J'espère Biddy au moins est ici.

Bertie. — Oui, elle était juste dans ma chambre, boxant avec moi.

Jerry. — Allez et appelez Biddy. (*Bertie sort.*)

Mrs Shaw. — Demanderez-vous conseil aux enfants, quand vous ne pouvez à moi?

Jerry, *égaré.* — Je ne sais pas. (*Bertie rentre, Biddy le suit. Jerry les contemple sans rien dire. Il est en proie à une vive émotion.*) Chères petites choses!... Oh! non, non, il n'est pas possible... Chères petites choses!... Allez-vous-en... (*Les enfants se retirent.*) Dorrit, je suis décidé. Je viens de prendre une décision négative. Ils sont de bons enfants, vous êtes une bonne femme. (*Il l'embrasse.*)

Mrs Shaw. — Vous semblez être un peu fou ce matin, Jerry Shaw. (*Silence. Puis Jerry se remet à marcher, à marcher.*) Voilà que vous redevenez surexcité, Jerry Shaw.

Jerry, *sombre.* — Oui, réellement. (*Un long temps. Tout d'un coup.*) Dorrit!

Mrs Shaw. — Vieux garçon?

Jerry. — Approuvez-vous que je dépense une forte somme d'argent, et en outre que je me laisse tromper par un coquin, pour satisfaire un désir qui me tient ainsi surexcité?

Mrs Shaw. — Je dis le principal est que vous ne soyez plus surexcité. Qu'est l'argent? Pour ce qui regarde être trompé, comment pouvez-vous dire ce coquin vous trompe si vous le savez? C'est donc vous qui finissez par le tromper, mon chéri.

Jerry. — Vous êtes une femme admirable, Dorrit. Je suis maintenant décidé.

Mrs Shaw. — Comme tout à l'heure?

Jerry. — Mais dans le sens contraire. (*Il crie.*) Hallô!... Colonel!...

Bertie, *reparaissant.* — P'paw?

Jerry. — Vous ferez une course pour moi, vous serez mon messenger-boy.

Bertie. — Oui, p'paw.

Jerry. — Vous irez de ma part chez M. Sauvageon. Vous lui direz Jerry Shaw est décidé, qu'il vienne parler à moi et toucher la somme immédiatement.

Bertie. — Oui. Quelle est l'adresse?

Jerry. — Je ne sais pas. Ça ne fait pas matière. J'ai sa carte parmi celles des créanciers de votre beau-frère. (*On cherche. On trouve la carte de Sauvageon. Ce n'est pas une carte, c'est une liste, interminable, de ses médailles, de ses décorations étrangères. Il a plus de croix exotiques que le docteur Ricord. Il bat le Ricord. — Mais d'adresse, point.*) C'est embêtant... Alors, Bertie, vous devez aller à l'hôtel de Tiercé demander cette adresse... Oh! je préférerais votre beau-frère ne sache pas... Mais il faut.

Bertie. — J'irai. Je m'habillerai d'abord.

Jerry. — Faites hâte, colonel. Je suis surexcité. (*Il marche. Bertie se précipite dans sa propre chambre, laquelle communique, comme on sait, avec la chambre de Biddy.*)

Bertie, *lui-même surexcité.* — Hallô! Cheer up, Biddy! (*Il retire son veston et le lance au nez de Biddy.*)

Biddy, *prenant au hasard une de ses jupes et la jetant au nez de Bertie.* — Mais vous êtes fou, mon garçon!

Bertie, *se dépouillant de son gilet et y entortillant la tête de sa sœur.* — *Patty cakes! patty cakes!*

Biddy, *suffoquant.* — Bou ou ou ou ou!

Bertie. — Oh! vous faites comme quand vous prenez votre tub!

Biddy, *lui donnant un grand coup de poing.* — *Time!*

Bertie, *ripostant.* — *Ready!*

Biddy. — *Go!* (*Elle lui envoie un coup de pied dans l'épaule. Ah! elle est souple — l'abus de la serpentine. Bertie la saisit par la jambe. Ils tombent tous les deux.*) Vous êtes un stupide garçon.

Bertie. — Vous êtes une garçon-fille.

Biddy. — Pourquoi êtes-vous si gai, mon chéri?

Bertie. — Parce que je vais faire une course pour p'paw, je vais me promener dans les rues.

Biddy. — Prenez-moi avec vous, colonel.

Bertie. — Si vous voulez, mais faites hâte.

Biddy. — Matchez-vous avec moi, qui sera le premier prêt.

Bertie. — Je vous défie.

Plus de vaines paroles. Quelques cris, impossibles à transcrire dans un langage civilisé. Ils continuent de se jeter à la figure les divers vêtements qu'il retirent. Biddy est prête la première.

Biddy. — Laissez-moi vous aider. (*Elle met les boutons à la chemise de Bertie, elle lui fait son nœud de cravate. — Système du docteur Pullet. — Un temps.*) Ne vous semble-t-il pas on a frappé à la porte de Mark? (*Ils écoutent.*)

Une douce voix (*celle de la princesse de Béryl.*) — Cher Mark... Ouvrez-moi, s'il vous plaît... C'est moi, Susanna.

Bertie. — Oh! c'est la princesse. Mark m'a spécialement recommandé de ne rien lui dire.

Voix de la princesse. — Cher Mark, n'entendez-vous pas?

Bertie. — Biddy, que pensez-vous de la princesse?

Biddy. — Je pense elle est frappée d'amour pour notre frère.

Bertie. — Mais ils ne peuvent être engagés, elle est mariée. C'est de l'inconduite.

Biddy. — C'est pour cela que Mark la laisse toujours hors des portes. Il préfère aimer les jeunes filles, comme il est propre.

Bertie. — Je fais ainsi.

Biddy. — Quel est votre *sweetheart?*

Voix de la Princesse. — Mark, cher Mark...

Bertie. — C'est Blanche de Tiercé, et je pense vous êtes enamourée de François?

Biddy. — Oui, mais il est froid.

La Princesse, *secouant la porte.* — Mark!!

Bertie. — Oh! c'est impropre. (*Il met le nez dehors.*)

La Princesse, *pénétrant sans façon dans la chambre d'enfants.* — Oh! mon garçon, bonjour.

Bertie. — Bonjour, comment allez-vous?

La Princesse. — Très bien, je vous remercie. Où est Mark?

Bertie. — Vous pouvez voir. (*Il va dans la chambre de Mark, il revient et présente à la princesse une pancarte où est écrit en grosses lettres le mot* OUT.)

La Princesse. — Oh? dehors? A quelle heure rentrera-t-il?

Bertie. — Pas aujourd'hui.

La Princesse. — Est-il en voyage?

Bertie. — Oui.

La Princesse. — En quel pays?

Bertie. — Je ne sais pas.

La Princesse. — Pour un long temps?

Bertie. — Je ne sais pas du tout.

La Princesse. — Il me moque, réellement! Hélas!

Jerry, *apparaissant.* — J'ai entendu la princesse.

La Princesse. — Oui, bonjour.

Jerry. — Comment allez-vous?

La Princesse. — Très bien. Et vous?

Jerry. — Je vous remercie. Très bien.

La Princesse. — Où est Mark?

Jerry. — Je ne sais pas, mais ça ne fait pas matière. J'ai aussi à vous demander quelque chose... Colonel, Biddy, allez dehors. (*Les enfants sortent.*) Connaissez-vous M. Sauvageon?

La Princesse. — Oui, c'est le joaillier du prince.

Jerry. — Dites-moi son adresse, je veux lui parler immédiatement.

La Princesse. — Je ne sais pas son adresse, mais je sais pourquoi vous voulez lui parler.

Jerry. — Oh! pourquoi?

La Princesse. — Concernant Mlle Chesnet.

Jerry. — Oui.

La Princesse. — Je vous empêcherai d'être trompé. Je dois vous empêcher, comme nous sommes des compatriotes.

Jerry. — Quelle est la matière?

La Princesse. — Le prince m'a raconté avec de grands éclats, Sauvageon vous met dedans.

Jerry. — Dedans quoi?

La Princesse. — C'est une expression française pour bafouer.

Jerry. — *Slang?*

La Princesse. — Oui... Il vous a demandé une grande quantité d'argent?

Jerry. — Oui.

La Princesse. — Vous pensez c'est pour cette Chesnet?

Jerry. — Oui.

La Princesse. — C'est pour votre gendre.

Jerry. — Non?

La Princesse. — Pour payer ses dettes.

Jerry. — J'ai déjà payé.

La Princesse. — Mais une petite partie.

Jerry. — J'ai eu quittance du tout.

La Princesse. — Il veut néanmoins payer le reste et il use Mlle Chesnet pour cela.

Jerry. — Damné vieux Bobby!

La Princesse. — Ne donnez pas un cent, on vous moque.

Jerry. — Ça ne fait pas matière, puisque je sais. Car, si je sais on me moque,

on ne me moque pas. Je suis furieux cependant. Mais que faire? Je suis surexcité. Je préfère n'être plus longtemps surexcité. Quelle est l'adresse de Sauvageon?

La Princesse. — Je dis je ne sais pas, mais le prince sait, vous savez

Jerry. — Je préfère mon gendre soit en dehors. Alors, j'enverrai Bertie demander au prince au lieu de demander au marquis. (*Il crie.*) Colonel! (*Bertie rentre.*) Vous irez chez le prince au lieu d'aller chez le marquis, mais vous demanderez la même chose.

Bertie. — Oui. (*Jerry sort.*) Biddy! (*Elle entre.*) Venez, nous irons chez le prince au lieu d'aller chez le marquis.

Biddy. — Quelle est l'adresse du prince?

Bertie. — Je ne sais pas... Damnés mes boutons! (*Cela signifie à peu de chose près : nom d'une pipe!*)

La Princesse. — Le prince n'est pas à la maison maintenant. Mais vous le trouverez certainement chez Mlle Valentine Chesnet, 195, avenue des Champs-Elysées.

Biddy. — Oh! colonel, quel bonheur! nous irons aux *Chemps-Ilaïse!*

Bertie. — Adieu, princesse.

La Princesse. — Adieu.

Biddy. — Adieu, Susanna.

La Princesse. — Adieu, ma Biddy.

Bertie et Biddy s'en vont, le bras dans le bras.
Ils sont pressés, mais ils ne se pressent pas.
Ils sortent de l'hôtel par la grande porte de la rue Castiglione.
Et tout de suite ils s'arrêtent devant la Bodega.

Bertie. — Je pense, Biddy, vous réjouiriez boire un verre de port wine?

Biddy. — Réellement, vieux colonel.

Ils entrent. « Waiter!... » Deux port wine.
Ils boivent, à petits coups.

Bertie. — Il est bon.

Biddy. — Oui.

Bertie. — Etes-vous heureuse, Biddy?

Biddy. — Je suis.

Bertie. — Nous devons aller plus loin.

Biddy. — Je pense ainsi.

Bertie. — Waiter! (*Le garçon. Bertie paye. Dehors. Quelques pas. Deuxième station à la devanture d'une librairie, où sont exposées les photographies de la dernière pantomime :* Le petit chocolat du matin.) Jolie fille. Douce fille.

Biddy. — Oui.

Bertie. — Elle est bien bâtie, n'est-elle pas?

Biddy. — Je pense vous seriez content d'avoir sa photographie?

Bertie, *rougissant.* — Oui.

Biddy. — Je veux l'acheter pour vous.

Bertie. — Oh! je vous remercie, Biddy.

Biddy *entre dans la boutique, et rapporte la photographie.* — Etes-vous heureux, Bertie?

Berthie. — Je suis.

Troisième station à la devanture d'une autre librairie, où sont exposés des illustrés anglais. Parties de foot-ball. Membres des familles régnantes en bicyclistes.

Biddy, *pensive.* — Beaux garçons.

Bertie. — Oui.

Biddy. — Ils sont bien bâtis, ne sont-ils pas?

Bertie. — Je pense vous seriez contente d'avoir ce papier?

Biddy, *rougissant.* — Oui.

Bertie. — Je veux l'acheter pour vous.

Biddy. — Oh! je vous remercie, Bertie.

Bertie *entre dans la boutique et rapporte le journal.* — Etes-vous heureuse, Biddy?

Biddy. — Je suis.

Et ils vont. Ils vont allègrement, les deux petits. Elle marche en sautillant un peu. Il a ouvert son veston. Il n'a pas de pardessus. Il est peu sensible au froid. Le soleil pâle de janvier donne une première illusion du printemps.
Ils traversent la place de la Concorde, tournent autour de l'obélisque. Longue flânerie, le nez en l'air. La lunette de l'astronome. Ils se la paient.
Puis ils remontent l'avenue, côté Midi, lentement. Ils regardent bien tout ce qu'ils voient. Ce sont des petits voyageurs pratiques. Ils emmagasinent des souvenirs. Et ils ne prennent pas la peine de se communiquer leurs sensations.
Le n° 195.
Ils montent. Ils sonnent.
Le petit domestique anglais, très occupé avec Mme Chesnet la mère, les fait poser un bon quart d'heure, ouvre enfin, et demeure surpris à leur vue.

Bertie, *hautain.* — Je dis, j'ai attendu longtemps avec ma sœur, vous savez?

Le petit domestique. — Excusez-moi.

Bertie. — Mademoiselle Valentine Chesnet?

Le domestique. — Elle n'est pas à la maison.

Bertie. — Oui.

Le domestique. — Non.

Bertie. — Je dis oui, elle est à la maison avec le prince de Béryl.

Le domestique. — Je dis non.

BERTIE. — J'irai voir, laissez-moi passer.

LE DOMESTIQUE. — Etes-vous un fou, mon garçon? Allez dehors.

BERTIE. — J'irai dedans.

BIDDY. — Boxez-le, colonel.

BERTIE. — Oui.

LE DOMESTIQUE. — Ciel!

BERTIE. — *Time!*

Le jeune domestique essaie de repousser Bertie. Il reçoit immédiatement un violent coup de poing en plein visage. Il riposte, Bertie pare, riposte et touche. Biddy assiste, très calme. D'ailleurs ce n'est pas long : l'Amérique administre à la Grande-Bretagne ce que l'on appelle en France une peignée. Le jeune domestique anglais s'étale. Bertie est à genoux sur lui et tape dru. Le vaincu pousse des cris terribles.

LE DOMESTIQUE. — Ah!... Ah!... Ah!...

Mme CHESNET, *accourant.* — Mais pour Dieu! qu'y a-t-il?... Ciel! on tue *Little Billee!*... Mon ange!... Mais quelle est cette bête fauve? (*Elle s'interpose. Bertie n'osant se comporter avec Mme Chesnet comme avec sa victime, se laisse arracher celle-ci. — A part.*) Tiens! il est gentil. (*Très doucement.*) Qu'est-ce que vous désirez, mon petit ami?

BERTIE. — Je veux voir le prince de Béryl, qui est ici, avec Mlle Chesnet. Ce sale garçon m'a dit elle n'est pas à la maison. Je sais elle y est, avec le prince. Alors je l'ai boxé.

Mme CHESNET. — Calmez-vous, petit lion. Je vous assure que vous vous trompez... Croyez-moi : je suis sa mère.

BERTIE. — Etes-vous? Bonjour. Comment allez-vous?

Mme CHESNET. — Pas mal et vous... A qui ai-je l'honneur?

BERTIE. — Oui, je m'introduis : colonel Albert Shaw.

Mme CHESNET, *aux cent coups.* — Ah! mon Dieu!... Allez, cher enfant, allez.. Je vous jure sur la tête de ma fille...

Mais durant ce colloque, Biddy, toujours calme, toujours curieuse, s'est glissée dans le grand salon. Elle a traversé le salon, elle est allée jusqu'à la porte de la chambre à coucher. Elle regarde par le trou de la serrure — quelle mauvaise habitude! Elle ne voit rien. Mais elle entend, vaguement. Elle entend deux voix qui se répondent.

VOIX DE FEMME (*celle de Valentine.*) — Tu n'as pas ouï?

VOIX D'HOMME (??). — Quoi?

LA VOIX DE VALENTINE. — Quelqu'un a crié.

LA VOIX D'HOMME. — C'est moi.

LA VOIX DE VALENTINE. — T'es bête... Je crois que c'est le gamin anglais, le *Little Billee* à maman.

LA VOIX D'HOMME. — On ne le tue pas. Alors?...

LA VOIX DE VALENTINE. — Faudrait voir, tout de même.

LA VOIX D'HOMME. — Y va donc pas!

Mais elle y court, elle ouvre la porte... et flanque une torgnole terrible à Biddy qui est derrière.



BERTIE ET BIDDY S'EN VONT ALLÈGREMENT.

Biddy hurle. Le colonel accourt à son aide. Qu'est-ce qui se passe? Personne ne s'en rend bien compte. Mais les deux enfants se retrouvent dans la chambre à coucher de Valentine, face à face avec leur beau-frère, marquis Urbain de Tiercé.

L'attitude du marquis, bien qu'abandonnée, son costume, bien que négligé, laisseraient peut-être encore quelques doutes à un commissaire de police; mais Biddy est beaucoup plus prompte et plus téméraire dans ses inductions qu'un commissaire de police, et l'inconduite de

son beau-frère lui semble démontrée en fait. Bertie pense comme elle.
Silence pénible.

Bertie, *tout d'un coup.* — Mes boutons! *(Toujours dans le sens de : nom d'une pipe.)*

Biddy, *choquée.* — Bertie! Venez dehors! *(Ils sortent.)*

Tiercé, *à Valentine.* — Qu'est-ce que ça veut dire?

Valentine. — Je n'y comprends rien!

Tiercé. — Moi non plus. Zut!

Mme Chesnet, *venant de l'antichambre, affolée.* — Valentine! Voilà Sa Majesté!

Valentine. — Il ne manquait plus que celui-là!

Little Billee, *déjà stylé.* — Vive le roi! Vive la Macédoine!

Le Roi, *entrant pendant que Tiercé s'esquive.* — Quelles sont ces clameurs?

Bertie et Biddy ne sont pas encore au bas de l'escalier lorsque les clameurs en question retentissent. Mais ils ne tournent seulement pas la tête. Ils sont préoccupés, un peu gênés, presque penauds. Ils ne disent rien. Ils vont vite. Ils rentrent à l'hôtel tout droit. Ils montent à leur appartement.
Dans le couloir, ils rencontrent leur père et un vieux monsieur barbu.

Jerry. — Oh! vous voilà, chères petites choses?

Bertie, *l'air grave.* — Nous n'avons pas l'adresse de ce Sauvageon.

Jerry, *jovial, désignant le monsieur barbu.* — Mais le voilà lui-même. Après que vous étiez dehors, votre mère a pensé tout d'un coup Sauvageon devait avoir le téléphone. Il a, nous avons téléphoné, et il est venu. Allez dans la chambre de votre mère, vous y trouverez aussi votre sœur Diana. Vous, monsieur Sauvageon, venez avec moi dans le petit salon.

Ils y vont. Jerry lui désigne un siège.

Sauvageon. — Volontiers, monsieur, je m'assoirai. Mais, je vous en prie, ne vous gênez pas pour moi, restez debout, marchez. Je sais que vous ne pouvez traiter les affaires qu'en marchant.

Jerry. — Non, je m'assoirai. J'ai beaucoup marché aujourd'hui, j'étais surexcité.

Sauvageon. — Votre coup de téléphone m'a paru de bon augure?...

Jerry. — Il est.

Sauvageon. — Ah!... Je vous avais bien dit que vous y viendriez!...

Jerry. — J'ai pensé beaucoup. J'ai aussi demandé conseil à ma famille.

Sauvageon, *étonné.* — Bah?

Jerry. — Sans leur dire la chose exactement. Ma femme pense je dois faire un grand sacrifice d'argent plutôt que de rester ainsi surexcité.

Sauvageon. — Elle a du bon sens... Où est le chèque?

Jerry. — Attendez une minute. Je paierai, mais je ne veux pas être mis dedans comme vous dites pour bafouer. Regardez-moi dans mes yeux.

Sauvageon. — C'est un plaisir : vous avez le regard droit et franc.

Jerry. — Pas vous.

Sauvageon. — Merci.

Jerry. — Regardez donc.

Sauvageon. — Je fixe.

Jerry. — Je sais tout.

Sauvageon. — Oh! mon bon monsieur Jeremy Shaw!.... Non... il est connu, le truc, de ce côté-ci de l'eau. Vous me prenez pour un boy, le business-boy. Vous vous figurez que vous allez tout me faire dire, en me prétendant que vous savez tout?

Jerry. — Je ne me figure pas je vous ferai dire, puisque c'est moi qui dirai moi-même et je trouve déjà vous parlez trop.

Sauvageon. — Motus.

Jerry. — Je dis Mlle Valentine Chesnet ne doit rien, pas un *cent*... Hein?

Sauvageon. — J'écoute.

Jerry. — Je dis c'est pour me tirer le reste des choses dues par mon gendre le marquis de Tiercé... Hein?

Sauvageon. — Bon, Bon.

Jerry. — Je dis ce coquin de mon gendre et vous, vous entendez comme si... comme...

Sauvageon. — Larrons en foire.

Jerry. — Comme si larrons en foire. Est-ce le mot?

Sauvageon. — C'est le mot.

Jerry. — All right... Vous voyez, on ne peut me tromper.

Sauvageon. — Je vois.

Jerry. — Maintenant je paierai. Si je paie sans être trompé, ça m'est égal.

Sauvageon. — A moi aussi.

Jerry. — Je veux seulement une chose.

Sauvageon. — Je n'ai rien à vous refuser.

Jerry. — Nous réglerons ce compte de mon gendre comme étant de mon gendre et non de Mlle Chesnet. Je paierai tout de suite,

mais vous ne vous mêlerez plus avec Mlle Chesnet et moi. Je m'arrangerai personnellement avec Mlle Chesnet comme un amoureux des siens, et vous ne m'aiderez pas, parce que c'est indécent.

SAUVAGEON. — Mais comment donc! J'aime bien mieux cela!

JERRY. — Pourquoi aimez-vous bien mieux?

SAUVAGEON. — Il fallait lui offrir une commission. C'est toujours autant de gagné... Vous n'avez plus rien à me dire, cher monsieur?

JERRY. — Non, réellement.

SAUVAGEON. — Alors, casquez.

JERRY. — Qu'est-ce que c'est?

SAUVAGEON. — Passez à la caisse.

JERRY. — Vous êtes comique... Je vais vous donner le chèque. (*La porte s'ouvre, Diana entre, assez émue.*) Mais êtes-vous folle, Diana, d'entrer ici pendant que je fais des affaires?

DIANA. — Je vous demande pardon, mon père, je dois vous dire quelque chose immédiatement.

JERRY. — Est cela si pressé?

DIANA. — Cela est.

JERRY. — Monsieur Sauvageon, allez dehors pour une minute.

SAUVAGEON, *passant dans le grand salon.* — A vos ordres.

JERRY, *à Diana.* — Quelle est la matière? Vous regardez triste.

DIANA. — Je suis, mais forte. J'ai pris une décision.

JERRY. — All right. Quelle?

DIANA. — Je divorcerai.

JERRY. — Pourquoi?

DIANA. — Mon mari est quand même retourné chez sa maîtresse.

JERRY, *très rouge.* — Quelle maîtresse?

DIANA. — Je pense il n'a pas plusieurs, mais une, Mlle Valentine Chesnet.

JERRY, *ponceau.* — Etes-vous sûre?

DIANA. — Je suis, les deux enfants les ont juste vus ensemble.

JERRY. — Mes boutons!... Oh!... (*Il se promène très agité.*) Oh!... (*Il rugit.*)

DIANA. — Cher p'paw, il ne faut pas crier, mais remédier. Je divorcerai, simplement.

JERRY, *outré.* — Et vous avez raison, Diana!

DIANA. — Je suis contente vous m'approuvez.

JERRY. — Je fais ainsi. Embrassez-moi et allez dehors. (*Ils s'embrassent. Diana sort. Jerry appelle.*) Monsieur Sauvageon.

SAUVAGEON, *reparaissant, le sourire sur les lèvres.* — C'est pour le chèque?

JERRY. — Adieu. Allez dehors. Je ne paierai pas. Je ne paierai désormais rien.

SAUVAGEON. — Ah! bah!

JERRY. — Je ne paierai pas les dettes de mon gendre, parce qu'il n'est plus mon gendre.

SAUVAGEON. — Qu'est-ce qu'il est?

JERRY. — Il n'est pas, mais il sera bientôt divorcé.

SAUVAGEON. — Eh bien, il va rire!

JERRY. — Je ne pense pas ainsi.

SAUVAGEON. — Moi non plus, mais c'est une manière de parler... Et Mlle Chesnet, vous renoncez à elle?

JERRY. — Pas du tout. Seulement, je pense faire comme il me plaira, et je pense vous n'y pouvez rien.

SAUVAGEON. — C'est à savoir.

JERRY. — Je lui donnerai une grande quantité d'argent pour elle, et vous n'aurez rien. Si que nous vous moquerons tous les deux.

SAUVAGEON. — Je ne lui conseille pas l'ironie, je la repigerais... Adieu, monsieur Shaw.

JERRY. — Adieu, monsieur Sauvageon. Adieu, mon bon monsieur Sauvageon. (*Il entre dans la chambre de Mrs Shaw, où il trouve tous les siens réunis, muets et consternés.*) Cheer up! Cheer up!... Hallô! colonel!... Biddy!... Vieille Dorrit!... Diana!... Etes-vous heureuse, Diana?

DIANA. — Je ne suis pas!

JERRY. — Vous devez être, vous devez. Moi, je suis.





— Je suis obligé de sortir avec M. Sauvageon, je ne dinerai pas ici.



Il y a eu, ces jours derniers, une histoire de photographie chipée par les bons frères.

CHAPITRE XIII

DIVORÇONS !

A l'hôtel de Tiercé, dans le grand salon Louis XVI à boiseries grises. Le comte de la Chapelle-Anthenaise et Louis, son fils, y sont tous les deux seuls. Ils attendent le dîner et, à ce qu'il semble, avec impatience. Le comte est perdu dans le fond d'une bergère, il lit la *Gazette*, mais sa jambe droite, croisée par-dessus la gauche, s'agite nerveusement. Louis est debout devant la cheminée, et il considère le buste de Marie-Antoinette, trop peu respectueusement et trop distraitement peut-être.

Le père et le fils sont vêtus avec recherche. Redingotes de drap fin. Cravates écossaises achetées cet après-midi même au *Petit-Saint-Thomas*.

Le Comte. — M. de Chateaubriand est mort. Byron n'est plus.

Louis, *toujours distrait*. — Ah?

Le Comte. — Le sang chrétien coule en Crète. Je lis d'affreux détails, et encore j'imagine que l'on atténue le texte des dépêches, car le lecteur de la *Gazette de France* veut être respecté. Je crois démêler, parmi des périphrases, que dans certains villages toutes les femmes et toutes les jeunes filles ont été violées, oui, monsieur, violées, sans aucune considération d'âge ni même de sexe.

Louis, *pudiquement*. — Mon père...

Le Comte. — Nous sommes en Orient. A propos, quelle heure est-il?

Louis, *avec un accent de désespoir*. — Sept heures!

Le Comte. — Est-ce que vous ne crevez pas de faim, monsieur?

Louis. — Au contraire...

Le Comte. — L'idée d'aller au théâtre vous coupe l'appétit.

Louis. — Je voudrais bien tout de même que l'on se mît à table le plus tôt possible. Je tiens beaucoup à ne pas manquer la première pièce.

Le Comte. — Ma belle-sœur est fort en retard. Et cela ne lui arrive jamais! Pardieu! nous n'avons pas de chance.

Louis. — Mon père, résignons-nous.

Entre Parfait, le maître d'hôtel.

Le Comte. — Dînera-t-on bientôt?

Parfait. — Mme la marquise vient seulement de rentrer.

Le Comte. — C'est que nous allons au spectacle.

Parfait. — Mme la marquise est allée à Stanislas retirer M. François, qui avait un petit embarras gastrique. (*Il sort.*)

Le Comte, *à Louis*. — Nierez-vous l'hérédité, monsieur? La famille de Tiercé fut toujours assez faible du côté de l'estomac. Il y a même une légende. Le grand-père du défunt marquis n'aurait dû son salut, le dix août, qu'à une soudaine indigestion. Au moment où les Suisses... (*La Marquise douairière entre.*) Tudieu! ma sœur, est-ce qu'il se passe des drames?

La Marquise, *agitée*. — Oui. J'ai reçu ce matin un mot pressant du père Caton... le censeur... qui m'annonçait que François n'était pas bien. J'ai cru deviner, d'après des sous-entendus, qu'on ne serait pas autrement fâché que je le reprisse à la maison pour quelques jours. J'ai voulu en avoir le cœur net, et, au lieu d'envoyer un domestique, j'y suis allée moi-même. Le médecin m'a parlé d'un embarras gastrique, je ne suis pas dupe des embarras gastriques de François. Il a un estomac d'autruche, comme nous tous.

Le Comte. — Cependant, ma sœur, le dix août...

La Marquise. — Nous avalerions des cailloux, je vous dis... Non, c'est purement nerveux... Il y a eu, ces jours derniers, une histoire de photographie chipée par les bons pères... Votre neveu est amoureux, mon cher Adhémar, et à son âge, les amours contrariées se portent sur l'estomac. Vous allez voir quel visage de papier mâché.

Le Comte. — Va-t-il descendre? Cela, j'espère, ne nous retardera pas davantage?

La Marquise. — Avez-vous si grand faim?

Le Comte. — Au contraire, et il est probable que Louis ni moi ne ferons guère d'honneur au dîner. Mais nous allons, par le plus grand des hasards, au théâtre, et Louis qui n'y est, autant dire, jamais allé...

Louis. — Pardon, mon père, je suis allé au Théâtre-Blanc.

Le Comte. — Mais non dans un grand théâtre... Louis tient fort à ne pas manquer la première pièce.

La Marquise. — Quelle est la seconde?

Le Comte. — *Divorçons!*

La Marquise, *poussant un cri.* — *Di... Divorçons!...* Comment allez-vous voir une pièce qui porte un titre pareil, mon frère?

Le Comte. — Ce n'est pas un titre qui ébranlera mes convictions.

La Marquise. — N'importe! Nous devons l'exemple, nous autres. Il ne faut pas que l'on nous voie dans certains lieux. Vous connaissez la devise du parti : « S'affirmer par l'abstention. »

Le Comte. — Le divorce me fait horreur, comme à vous, ma sœur, mais l'art n'a pas de patrie.

La Marquise. — C'est cela! vous voilà jacobin!... Divorçons!... Cet impératif! D'abord, moi, *divorce* est un mot que je ne puis même pas entendre, et encore moins prononcer... Chut! voilà les enfants.

Blanche et François font une entrée de cinquième acte. François s'avance, comme un jeune malade, à pas lents. Il n'est pas mourant, et il devrait le savoir mieux que personne, mais les bons pères ont fini par le suggestionner. Il ose à peine mettre un pied devant l'autre. Blanche le soutient, l'étend sur le canapé, où elle le cale avec tout ce qu'elle peut inventer de coussins. Elle le contemple tendrement, les larmes leur viennent aux yeux. François se mouche d'une façon qui fait penser au jugement dernier.

Blanche. — Tu es bien, mon petit chat?

François. — Aussi bien que possible... Un peu faible.

Le Comte. — Vous ne semblez pas trop à votre affaire, monsieur?

François, *avec un sourire d'agonie.* — Non, mon oncle.

La Marquise. — Dînerez-vous à table?

François. — Maman, j'aimerais mieux... Je vais si peu manger... un œuf!... Si on pouvait me le servir ici?

Blanche. — Oh! maman, moi aussi, j'aimerais mieux ne manger qu'un œuf et rester avec François.

La Marquise. — Allons, je veux bien.

Le Comte. — Vous les gâtez, ma chère.

La Marquise, *à demi-voix, en s'éloignant avec le Comte.* — Le père Caton m'a recommandé de ménager le moral.

Blanche, *bas à François.* — Tu es content, mon petit chat?

François. — Oh! oui... C'est si amusant d'être malade!

Blanche. — Nous allons parler de nos amours.

François. — As-tu des nouvelles?

Blanche. — Hélas! non... Chut!

Louis, *à l'autre bout du salon.* — Ma tante, vous savez qu'il est sept heures un quart?

La Marquise. — Ah! c'est vrai. (*Elle sonne.*)

Le Comte, *aux enfants.* — Nous allons ce soir au Vaudeville, et votre cousin est tout sens dessus dessous.

François. — Ah! vous allez voir jouer *Divorçons!*

La Marquise, *sévèrement.* — François! Je vous prie de faire attention à ce que vous dites.

Blanche. — Mais, maman, c'est sur les affiches.

La Marquise, *à Blanche.* — Taisez-vous. (*Parfait entre.*) Faites servir. Pourquoi mon fils et ma belle-fille ne sont-ils pas encore descendus au salon?

Parfait. — Ni M. le marquis ni Mme la marquise ne sont rentrés.

Louis. — Oh!

La Marquise. — Tant pis, nous nous mettrons à table sans eux. (*A Parfait.*) Servez... Urbain a pris une singulière habitude de ne plus dîner ici qu'une ou deux fois par semaine. Du moins, avec lui, on sait à quoi s'en tenir; mais je ne comprends pas que Diana...

Parfait, *reparaissant, après une courte absence.* — Madame la marquise est servie.

La douairière prend le bras du comte. Ils passent dans la salle à manger, suivis de Louis.

La salle à manger est une vaste pièce, avec de hautes boiseries d'acajou. Dallage de marbre noir et blanc. Décoration Empire. Malheureusement, le mobilier a été renouvelé vers 1840. Chaises de palissandre à très hauts dossiers, style gothique fleuri. Le buffet a l'air d'un orgue.

Couvert très simple. Deux compotiers de Sèvres à bande verte, contenant chacun une dizaine de petits fours. Au milieu, une corbeille de porcelaine, posée sur les dos de petits amours en biscuit accroupis. Les bouts de table Louis XV du fumoir. Une lampe ordinaire dans la suspension.

Au moment où on sert le potage, Tiercé entre. Il paraît aussi bien agité.

Tiercé. — Ma mère, je vous demande mille fois pardon...

La Marquise. — Nous nous sommes mis à table, comme vous voyez. Votre oncle va voir cette pièce au Vaudeville...

Tiercé. — *Divorçons!*

La Marquise, *pincée.* — Oui!

Tiercé. — Eh bien, et Diana? Où est-elle?

La Marquise. — Je ne sais pas.

Tiercé, *très inquiet.* — Comment, vous ne savez pas? Mais je ne peux pas me mettre à table sans savoir ce que ma femme est devenue!

La Marquise. — Elle est en retard. Elle n'est pas perdue.

TIERCÉ. — Il faut l'espérer !

LA MARQUISE. — Qu'est-ce que vous avez ?

TIERCÉ. — Rien, rien... Et Blanche ?

LA MARQUISE. — Elle fait la dînette au salon avec François, que j'ai ramené de Stanislas, sur le conseil du père Caton.

TIERCÉ. — Il est malade ?

LA MARQUISE. — Il a soi-disant un embarras gastrique.

TIERCÉ. — Moi aussi.

LA MARQUISE. — Voulez-vous manger un œuf avec eux ?

TIERCÉ. — Non... Non, je vais à l'hôtel Continental. Je suis trop inquiet...

La porte s'ouvre. Jean, le valet de chambre de Tiercé, entre et vient lui parler bas.

JEAN. — Monsieur le marquis, c'est M. Sauvageon.

TIERCÉ. — A cette heure-ci ?

JEAN. — Je lui ai dit que monsieur le marquis était en train de dîner. Il insiste. Il prétend que monsieur le marquis ne lui pardonnerait pas, s'il n'avertissait pas tout de suite monsieur le marquis de ce qui se passe.

TIERCÉ. — Mais qu'est-ce qui se passe ?

JEAN. — Monsieur le marquis pense bien que M. Sauvageon ne me l'a pas dit.

TIERCÉ. — J'y vais... (*Haut.*) Ma mère, excusez-moi... Il faut absolument que j'aille parler à quelqu'un qui me demande.

LA MARQUISE. — A cette heure-ci ! C'est donc bien important, bien pressé ?

TIERCÉ. — Mais je ne sais pas ! Je n'y comprends rien !

LA MARQUISE. — Alors, moi encore moins. Que de mystères ! Moi qui les déteste !... Pourvu qu'il ne soit pas arrivé d'accident ! Tout cela me coupe l'appétit.

LE COMTE. — Rassurez-vous. Cheer up !

LA MARQUISE, *de mauvaise humeur.* — Il y avait longtemps que nous n'avions parlé charabia !

Cependant Tiercé court au fumoir. Il y trouve M. Sauvageon toujours correct, mais agité, bien qu'immobile et en contemplation devant l'auguste image de M. le comte de Chambord.

SAUVAGEON, *tressautant au bruit de la porte.* — Ah ! monsieur le marquis !... (*Avec douleur.*) C'est affreux !

TIERCÉ. — Qu'y a-t-il ?

SAUVAGEON. — Votre femme...

TIERCÉ. — Elle est morte ?

SAUVAGEON. — Pour vous !

TIERCÉ. — Qu'est-ce que vous chantez ?

SAUVAGEON. — Etes-vous fort ? Apprêtez-vous à recevoir un coup.

TIERCÉ. — Sacrebleu ! donnez-m'en un, mais ne m'en donnez pas cinquante ! Dites-moi tout. Tout de suite. Que savez-vous ?

SAUVAGEON. — Rien.

TIERCÉ. — Comment, rien ?

SAUVAGEON. — C'est-à-dire que je ne sais pas la cause de l'événement, mais il est officiel, puisqu'il m'a été révélé par le père même.

TIERCÉ. — Quel événement ?

SAUVAGEON. — Voici les paroles textuelles de M. Jeremy Shaw : « Le marquis de Tiercé n'est plus mon gendre. »

TIERCÉ. — Bon ! Qu'est-ce que je suis ?

SAUVAGEON. — Voilà justement ce que j'ai répondu : « Qu'est-ce qu'il est ? » Et M. Jerry Shaw m'a répliqué : « Il n'est pas encore, mais il sera bientôt... » Non, non, non, non ! C'est trop affreux !

TIERCÉ. — Il sera bientôt ?... Allez donc !

SAUVAGEON. — Il sera bientôt... divorcé !

TIERCÉ. — Ah ! (*Il tombe assis.*) Mon pauvre Sauvageon, j'ai les jambes cassées.

SAUVAGEON. — Et moi, donc !

TIERCÉ, *après un silence tragique.* — Ce n'est pas possible !... Que s'est-il passé ? Dites-moi tout, j'ai du courage.

SAUVAGEON, *dans l'attitude de Théramène.* — M. Shaw m'a téléphoné. Je me suis rendu au Continental. Il m'a déclaré qu'il était prêt à en passer par où... par où vous savez. Donc, à ce moment-là, il ne pensait pas encore... personne ne pensait... Et pourtant Mme la marquise était déjà chez sa mère, car je me souviens très bien que M. Shaw a dit aux deux enfants qui rentraient.

TIERCÉ. — Ah ! Ils rentraient ?

SAUVAGEON. — Oui. Juste.

TIERCÉ. — Le colonel et la petite ?

SAUVAGEON. — Oui.

TIERCÉ. — Quelle tête faisaient-ils ?

SAUVAGEON. — Je n'ai pas observé.

TIERCÉ. — Ils ont tout dit ! C'est clair, ils ont tout dit.

SAUVAGEON. — Qu'ont-ils dit ?

TIERCÉ. — Ça ne vous regarde pas.

SAUVAGEON. — Soit... Que comptez-vous faire ?

TIERCÉ, *découragé.* — Mais qu'est-ce que voulez-vous que je fasse ?

SAUVAGEON. — Ah ! si vous croyez que je vais vous laisser vous aplatir comme ça !

TIERCÉ. — Vous allez me laisser tranquille, et vous mêler de vos affaires.

SAUVAGEON. — C'est ce que je fais. Vous êtes bon, vous ! Vous divorcez, mais c'est moi qui bois le bouillon.

TIERCÉ. — Je m'en fiche !

SAUVAGEON. — Je vous crois. Pourtant ça ne vous est pas égal de redevenir Gros-Jean comme devant.

TIERCÉ. — Dites donc!...

SAUVAGEON. — Nous ne sommes pas ici pour faire des phrases. D'ailleurs je n'en fais plus, ce n'est plus mon genre. Regardons votre situation bien en face. Vous n'avez pas un sou de moins qu'avant votre mariage... Mais avant votre mariage vous étiez célibataire...

TIERCÉ. — C'est évident.

SAUVAGEON. — Vous aviez chance de vous marier richement, et vous trouviez du crédit. Aujourd'hui, vous n'en trouverez plus, nous ne savons que trop combien les divorcés sont difficiles à caser. Vous étiez une valeur à terme, vous êtes une non-valeur.

TIERCÉ. — Que faire?

SAUVAGEON. — Ne pas divorcer, parbleu! Où est la marquise?

TIERCÉ. — Je ne sais pas.

SAUVAGEON. — Elle est restée au Continental, dans le sein de sa famille! C'est grave! Il faut à toute force qu'elle n'y passe pas la nuit.

TIERCÉ. — Alors?

SAUVAGEON. — J'ai un fiacre. Je vous emmène. Vous l'enlevez. Vous l'obligez à réintégrer le domicile conjugal. Vous savez le reste mieux que moi : elle vous aime...

TIERCÉ. — Mon Dieu! moi aussi...

SAUVAGEON. — Bravo! Ce n'est qu'un malentendu, un simple malentendu. Ça ira. Soyez éloquent.

TIERCÉ. — J'ai déjà fait une conférence dans la journée.

SAUVAGEON. — Bah! C'est de l'entraînement... Vous étiez en train de dîner, je crois?

TIERCÉ. — Vous pensez bien que cette histoire stupide me coupe l'appétit!

SAUVAGEON. — Alors, tout est pour le mieux... J'ai un excellent cheval. Avant dix minutes, nous serons rue Rouget-de-l'Isle.

TIERCÉ, *fredonnant*. — Nous y trouverons leur poussière...

SAUVAGEON. — Et la trace de leurs vertus...

TIERCÉ, *appelant son valet de chambre*. — Jean!... Allez dire à ma mère qu'il n'y a rien du tout... Rien, rien, rien, vous entendez?... Je suis obligé de sortir avec M. Sauvageon, je ne dînerai pas ici... Je vais retrouver la marquise au Continental, chez ses parents.

Tiercé et Sauvageon sortent. Jean va faire la commission. Il entre dans la salle à manger en même temps que le rôti.

JEAN. — Madame la marquise, M. le marquis a été obligé de sortir avec M. Sauvageon. Il ne dînera pas, mais il m'a bien recommandé de dire à madame qu'il n'y a rien, rien, rien du tout.

LA MARQUISE. — Eh bien, et ma belle-fille?

JEAN. — Ah!... Elle dîne au Continental, monsieur le marquis va la retrouver.

UN AUTRE DOMESTIQUE, *entrant*. — Madame la marquise vient de rentrer. Elle est accompagnée de son plus jeune frère et de sa plus jeune sœur. Elle désirerait parler à madame la marquise.

LA MARQUISE. — Il faudrait s'entendre! Est-elle ici ou au Continental?

LE DOMESTIQUE. — Ici.

LA MARQUISE. — Alors, qu'elle vienne dîner!

LE DOMESTIQUE. — Madame ne dîne pas.

LA MARQUISE. — Qu'elle vienne quand même! Dites-lui, s'il vous plaît, que M. de la Chapelle-Anthenaise va au théâtre ce soir et que je ne peux pourtant pas quitter la table. C'est inconcevable! Jamais pareille chose ne s'est passée chez moi!

LOUIS. — Nous allons manquer le premier acte.

LE COMTE. — Tout espoir n'est pas perdu.

Diana entre. Elle est grave. Biddy marche à sa gauche, Bertie marche à sa droite. Biddy est grave, comme sa sœur. Bertie a la physionomie qu'il a quand il va boxer.

LA MARQUISE. — Voyons, ma chère, expliquez-moi ce casse-tête? Pourquoi voulez-vous me parler? Pourquoi entrez-vous ici en cortège? Pourquoi a-t-on dit à Urbain que vous l'attendiez au Continental? Il vient de partir vous chercher.

DIANA. — Alors nous nous sommes croisés. Tant mieux. Je préfère ne pas le voir.

LA MARQUISE. — Mais qu'y a-t-il, pour Dieu?

DIANA. — Je ne puis dire devant les domestiques.

LA MARQUISE. — Eh bien, ils vont se retirer.

LOUIS. — Oh! ma tante!... Alors, qu'ils nous servent d'abord les légumes...

LE COMTE. — Louis, vous manquez de tact.

Les domestiques se retirent sur un signe de la douairière.

LA MARQUISE, *à Diana*. — Allons, par-

lez... Que font là votre frère et votre sœur, avec ces mines d'enterrement? (*A Bertie.*) Voulez-vous aller dans le salon?...

BERTIE. — Non.

LA MARQUISE. — Vous y trouveriez François, qui est un peu souffrant...

BIDDY. — Oh!...

LA MARQUISE. — Et Blanche qui dîne avec lui.

BERTIE. — Ah!...

DIANA. — Allez, colonel, et vous, Biddy. Je vous appellerai pour partir. (*Ils vont.*)

LA MARQUISE. — Pour partir?

DIANA, *calme.* — Oui. Je suis seulement venue pour vous dire adieu et merci parce que vous fûtes bonne pour moi. Et je suis contente de voir aussi le comte; qui fut bon et que mon cher p'paw aimait beaucoup.

LE COMTE, *ému.* — C'est réciproque.

LOUIS, *tirant sa montre.* — Le rideau lève.

LA MARQUISE. — Pardon, qui est-ce qui est mort? Vous parlez d'adieux comme s'il s'agissait d'un voyage au long cours.

DIANA. — Il s'agit réellement.

LA MARQUISE. — Qui est-ce qui part?

DIANA. — Moi. Je partirai bientôt avec mes parents.

LA MARQUISE. — Vous êtes folle!... Et votre mari!

DIANA. — Il n'est plus.

LA MARQUISE. — Comment, il n'est plus? Qu'entendez vous par là?

DIANA. — Il n'est plus mon mari. Je signifie je divorcerai.

LA MARQUISE. — Hein?... Bien, bien, voilà. J'ai ma migraine... Ah! mon Dieu!... Finissez, hein? c'est absurde. Asseyez-vous. Ce petit malentendu se dissipera. Dînez.

DIANA. — Non, je dis adieu.

LA MARQUISE. — Mais c'est qu'elle a l'air de parler sérieusement! Quel crime a commis encore mon mauvais sujet de fils?

DIANA. — Il a recommencé avec sa maîtresse.

LA MARQUISE. — Qu'en savez-vous?

DIANA. — Mon petit frère et ma petite sœur l'ont vu.

LA MARQUISE. — Où?

DIANA. — Chez cette femme, 195, avenue des Champs-Elysées.

LA MARQUISE. — Qu'est-ce que votre petit frère et votre petite sœur allaient faire là?

DIANA. — Ils allaient demander au prince l'adresse d'un bijoutier.

LA MARQUISE. — Tout cela n'est pas clair.

LE COMTE. — En effet.

LOUIS. — Ma tante, si le maître d'hôtel rentrait, rien qu'une seconde, pour nous servir l'entremets?

LE COMTE. — Louis, pour la deuxième fois, vous manquez de tact.

LA MARQUISE. — Allons, ma petite, asseyez-vous et dînez : il n'y a pas de quoi fouetter un chat.

DIANA. — Non, mais il y a de quoi divorcer un homme.

LE COMTE. — Ma nièce, je vous en conjure... Cette plaisanterie a suffisamment duré... Je connais ma sœur, elle sera malade.

DIANA. — Je regrette, mais ce n'est pas une plaisanterie.

LE COMTE. — Je ne puis croire à autre chose, ma nièce, car enfin... Oh! il est naturel que vous ne partagiez pas toutes nos idées. Pascal nous avait déjà préparés à ce contraste. Vérité en deçà des Pyrénées... Qu'est-ce donc lorsque, au lieu des Pyrénées qu'un Louis XIV peut supprimer d'un mot, nous mettons l'Océan Atlantique? Il n'en est pas moins vrai que l'essentiel de la morale ne saurait être à la merci des longitudes. Je fais appel à votre dignité : pouvez-vous songer au divorce?

DIANA. — Oui, par dignité justement. Il me laisse pour une femme impropre. Alors je le laisse. C'est tellement simple que je ne puis comprendre vous ne comprenez pas.

LE COMTE. — Oui, c'est simple! C'est de la logique de sauvage. Pardon, mais il faut bien le dire : c'est de la logique de sauvage. Avez-vous pesé les conséquences d'un divorce?

DIANA. — Oui, je pars, il reste, et voilà...

LE COMTE. — Voilà votre vie brisée... Je ne parle pas de la sienne.

DIANA. — Oh! je me remarierai facilement.

LE COMTE. — Pas devant Dieu!

DIANA. — Si. On ne se remarie pas devant Dieu, il paraît, en France. Mais on se remarie devant Dieu en Amérique.

LE COMTE. — A quelle religion complaisante croyez-vous donc?

DIANA. — A la mienne.

LE COMTE. — C'est affreux!.. Mais, malheureuse, entre le divorce et l'union libre...

LA MARQUISE. — Adhémar, finissons-en...

LOUIS. — Oui!

LA MARQUISE. — J'ai déjà supporté bien des choses, mais, en vérité, voici une croix à laquelle j'étais loin de m'attendre.

DIANA. — Je regrette pour vous qui fûtes bonne, mais je dois faire ainsi.

La Marquise. — Oui, oui... Et vous venez m'annoncer cette énormité avec un calme !

Diana. — Je n'aime pas faire de bruit.

La Marquise. — Sac à papier !... Et moi, est-ce que vous croyez que j'aime jurer ? Vous voyez pourtant que ça m'échappe... Il y a des circonstances où il est tout de même trop inhumain de ne pas faire de bruit. Vous me parlez d'une chose qui bouleverse ma vie, et vous m'en parlez sur un tel ton... Non, ça me déconcerte encore davantage. Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise, moi ? Qu'est-ce que vous voulez ? Je ne sais plus que dire.

Diana. — Il ne faut rien dire. J'ai pensé, j'ai décidé, je ferai.

La Marquise. — Alors vous n'aimez pas votre mari ? Vous ne l'aimez pas ?

Diana. — J'ai maintenant du chagrin, mais bientôt je ne l'aimerai plus, puisqu'il m'insulte.

La Marquise. — Et pardonner ?

Diana. — Je pardonne, mais je laisse.

Le Comte. — Ma sœur, croyez-en mon expérience : peut-être vaut-il mieux laisser cette enfant suivre momentanément sa fantaisie. Qu'elle aille passer la nuit au sein de sa famille. L'exemple d'un ménage uni la ramènera sans doute à des sentiments plus chrétiens. Demain matin, nous la verrons revenir...

Diana. — Non. Mais je pars. Je pense mon ancien mari a eu presque le temps d'aller et de retourner. Je ne veux pas le rencontrer. Adieu.

Louis. — C'est ça. Dînons.

Le Comte. — Louis, pour la dernière fois, veuillez vous taire. D'ailleurs, eussions-nous fini de dîner à temps, vous pensez bien que je ne vous mènerais pas au théâtre dans d'aussi déplorables conjonctures.

Louis, *navré*. — Oh !

La Marquise, *hors d'elle*. — Ce n'était pas déjà suffisant que mon fils vous épouse, il ne lui restait plus que de divorcer !

Le Comte. — Ma sœur, pas de paroles blessantes et superflues.

Diana. — Adieu.

Elle sort. Les domestiques rentrent. Le comte et Louis se remettent, en hâte, à dîner. La marquise ne peut pas en faire autant. Elle reste silencieuse et affligée. Diana entre dans le salon. Elle y trouve les quatre enfants sur le canapé. Bertie et Blanche à un bout. François et Biddy à l'autre bout. Blanche est dans les bras de Bertie. Biddy est dans les bras de François. Et ils pleurent ! Ils pleurent ! Tous les quatre.

Diana. — Oh ! quelle est la matière ? Vous pleurez ! (*Sanglots.*) Mais quoi ?

François, *à Biddy*. — Je ne vous verrai plus jamais !... Jamais.

Biddy. — Non.

Blanche, *à Bertie*. — Vous étiez presque mon beau-frère...

Bertie. — Non, mais j'étais tombé en amour avec vous.

Blanche. — Et vous allez partir ! C'est affreux !

François, *à Biddy*. — C'est affreux !... Je sens que je vais être plus malade... Biddy... Oh !... Oh ! mon Dieu !...

Blanche, *inquiète*. — Qu'est-ce que tu as, mon petit chat ?

François. — C'est mon œuf... J'ai eu tort de dîner... Je...

Blanche, *pleurant, à Bertie*. — Il a un embarras gastrique.

François. — Non, c'est passé, ça va mieux... Diane, ma petite Diane, nous vous aimons tant ! Vous ne voulez donc plus être notre sœur ?

Diana, *touchée*. — Je vous aime bien aussi.

François. — Il faut pardonner à Urbain.

Diana. — Je lui pardonne, mais je m'en irai.

François. — Oh ! Oh !... (*Il sanglote.*)

Diana, *éperdue*. — Mon cher François... (*Elle l'embrasse.*) Ne pleurez pas... Biddy, colonel... Oh ! mon Dieu ! J'étais si courageuse !... C'est affreux ! Je pleure aussi.

François. — Vous pleurez, Diane, vous pardonnerez ?

Diana. — Je pleure, mais je m'en irai. Il faut vouloir faire ce qu'on doit. Et même je m'en irai vite pour ne pas rencontrer votre frère qui va rentrer.

Cris inarticulés. Embrassades. Arrachement. Diana part comme elle est venue, entre sa sœur Biddy et son frère Bertie, mais leur attitude est beaucoup moins fière, et Bertie serait bien incapable de boxer personne pour le moment. Blanche et François restent seuls. Ils continuent à pleurer, et maintenant c'est dans les bras l'un de l'autre qu'ils pleurent.

Blanche, *après un long temps*. — Dis donc... François... Bertie t'a parlé l'oreille... Il t'a expliqué ?...

François. — Oui.

Blanche. — Il t'a raconté ce qu'il avait vu ?

François. — Oui.

Blanche. — Est-ce que tu crois que c'est réellement grave ?

François, *honteux d'être si naïf*. — Je ne sais pas, je... je... je n'ai pas très bien compris.




Madame Chesnet reluquait la photo.

CHAPITRE XIV

LIQUIDATION

Au Continental. Les appartements de la famille Shaw.

Le petit salon, avec les innombrables photographies, celle de Bertie dans le costume de son match de natation, la Liberté éclairant le monde, etc.

Un garçon introduit Valentine Chesnet et Mme Chesnet la mère. On dirait les deux sœurs. Costume de rue sous le manteau à ras terre. Le chapeau de chinchilla.

Le garçon s'en va prévenir Jerry. Elles restent seules. Elles inspectent.

Mme Chesnet, *reluquant la photo d'un jeune homme du meilleur monde, mais qui s'est fait tirer en Indien.* — Tiens! Buffalo-Bill... (*Elle déchiffre la dédicace.*) *His... His best friend... and... cousin...* Notre vieux Jerry est le cousin de Buffalo?

Valentine. — Je m'en étais toujours doutée.

Mme Chesnet, *apercevant l'image du colonel.* — Oh! le joli bébé!

Valentine. — Tu ne le reconnais pas?

Mme Chesnet. — Mais oui... c'est lui qui boxait si magnifiquement Little Billee!... Au fait, j'espère que tu lui as donné ses huit jours, à ce Billee?

Valentine. — Il a bien fallu : tu ne peux plus le voir.

Mme Chesnet. — Un homme qui reçoit les coups sans les rendre n'est pas un homme à mes yeux. (*Ces dames s'assoient.*) Le Shaw nous fait poser.

Valentine. — Nous sommes en train de faire une gaffe.

Mme Chesnet. — Non. Mon flair maternel ne saurait me tromper. Il y a quelque chose sous roche. Cette fois, nous tenons notre lascar... je veux dire que tu le tiens. Il faut ferrer. S'il t'a écrit qu'il souhaitait de te voir à son domicile personnel au lieu de passer lui-même chez toi, sois certaine qu'il a ses raisons.

Valentine. — Moi, j'ai des inquiétudes à l'endroit de Sauvageon.

Silence.

Mme Chesnet, *l'œil fixé sur le colonel.* — Ah! le joli bébé!... (*Elle soupire. Jerry entre. Complet veston.*)

Jerry, *cordial, épanoui, mais fébrile.* — Bonjour, déesse. Comment allez-vous?... Ah! vous avez pris la vieille maman avec vous?

Mme Chesnet. — On n'est pas plus gracieux.

Jerry, *à Mme Chesnet.* — Comment allez-vous?

Valentine. — Je ne pensais point que la présence de ma mère pût vous gêner.

Jerry. — Oui, elle me gêne.

Mme Chesnet. — Je m'éclipse, j'ai l'habitude. Vous trouverez bien un coin pour moi.

Jerry. — Oui. Mon fils Mark est en

voyage. Je vous placerai dans sa chambre. Ne faites aucun bruit.

Mme Chesnet. — Je regarderai les images. Y a-t-il aussi quelques photos?

Jerry. — Du haut en bas.

Mme Chesnet. — All right. (*Elle suit Jerry dans la chambre de Mark.*) Mais c'est un vrai petit musée!

Jerry. — Je vous rappellerai.

Mme Chesnet. — Prenez votre temps.

Jerry. — Bonjour. (*Il retourne dans le petit salon, fait halte à la porte et regarde Valentine avec amour, mais avec embarras.*) Déesse...

Valentine. — Expliquez-vous.

Jerry. — Je ne peux pas bien. J'ai connu seulement une femme à Paris, vous savez.

Valentine. — Pardon, vous m'avez écrit que vous aviez une importante nouvelle à m'annoncer.

Jerry. — Oui. Mon gendre n'est plus mon gendre, vous savez.

Valentine. — Ah!

Jerry. — Je dis il n'est pas encore, mais il sera bientôt divorcé. Alors je voudrais m'arranger avec vous directement et sans Sauvageon.

Valentine. — Ah! ah!

Jerry. — En outre, nous devons faire vite, parce que je partirai pour l'Amérique avec toute ma famille et même ma fille Diana, dans peu de jours. Ils sont déjà faisant les malles.

Valentine. — Ah!

Jerry. — Mais, avant... (*Il rougit.*) Je suis surexcité... Et Mrs Shaw pense elle-même je dois plutôt dépenser la moitié de ma fortune pour ne plus être ainsi surexcité.

Valentine. — Elle sait que je suis ici?

Jerry. — Non. J'ai demandé son conseil sans lui expliquer de quoi.

Valentine. — Et... si elle entrait à l'improviste?

Jerry. — Oui. Il n'y a pas danger. Ils sont tous faisant les malles. Et spécialement elle est dans sa chambre, avec le peintre qui a peint son portrait et qui efface le bras maintenant. Je demande votre pardon, je vais voir néanmoins si elle ne bouge pas.

Il sort. Aussitôt la porte du grand salon s'entr'ouvre. Sauvageon se montre.

Sauvageon. — Pst!

Valentine. — Vous êtes là! Qu'est-ce que vous faites là?

Sauvageon. — Ah! mon ange!... On veut me rouler!...

Valentine. — Comment êtes-vous ici?

Sauvageon. — Très simplement. Je vous surveille. Je vous ai suivie.

Valentine. — Vous me rasez.

Sauvageon. — Vous réfléchirez, et vous ne me pousserez pas à bout.

Jerry, *rentrant.* — Déesse... Oh!... monsieur Sauvageon!...

Sauvageon. — En personne.

Jerry. — Que faites-vous?

Sauvageon. — Je vous rappelle mon existence.

Jerry. — Je vous moque. Mlle Chesnet et moi, nous vous moquons.

Sauvageon. — N'insistez pas, je file. Mademoiselle réfléchira.

Il sort. Silence.

Jerry. — Oh! Je pense vous réfléchissez comme Sauvageon a dit.

Valentine. — Oui.

Jerry. — C'est mauvais. Vous allez me remettre.

Valentine, *brusquement.* — Au contraire.

Jerry, *troublé.* — Ah! (*Un temps.*)

Valentine, *engageante.* — Eh bien?

Jerry, *démonté.* — Je... je vais voir si... ma femme ne... peut pas bouger.

Valentine. — Vous venez de constater, il n'y a pas deux minutes, qu'elle était figée entre sa malle et son peintre.

Jerry. — Oui... Alors je... je vais voir si votre mère ne pense pas entrer.

Valentine. — Ma mère n'entre jamais.

Jerry. — N'entre-t-elle pas? All right... C'est curieux. J'étais surexcité de ne pas vous voir. Je suis encore plus surexcité de vous tenir là presque dans mes bras... Voulez-vous plutôt venir ce soir avec moi chez Caryll? J'ai une chambre... (*On frappe.*) Entrez...

Valentine, *se dégageant.* — Prenez donc garde!

Un garçon, *entrant.* — Monsieur le comte de la Chapelle-Anthenaise et son fils désirent parler à monsieur.

Jerry. — Oh!... Oui, je les verrai... (*Eperdu.*) Mais où vais-je vous mettre pour un instant?... Dieu bénisse!... Voulez-vous aller dans la chambre de Mark avec la vieille maman? (*Il conduit Valentine dans la chambre de Mark et revient au salon, où le garçon introduit le comte et Louis, tous deux très graves.*) Bonjour, comte. Secouez les mains... Et vous, petit garçon... Cheer up!... Voulez-vous boire quelque chose?

Le Comte. — Merci, monsieur, mais dorénavant...

JERRY. — Je suis réellement content de vous voir... Je demande votre pardon, je sortirai un instant pour voir dans la chambre de Mark, et ensuite si Mrs Shaw ne peut bouger. (*Il disparaît.*)

LOUIS. — M. Shaw me semble bien agité, mon père.

LE COMTE. — Il ne serait pas l'homme excellent que jusqu'à nouvel ordre je considère qu'il est, si tous ces drames de famille ne le mettaient pas en révolution. (*Silence.*)

JERRY, *rentrant.* — Mrs Shaw est avec son peintre qui efface le bras, et Diana est dans une malle.

LE COMTE, *douloureusement.* — Oh! monsieur, il est donc vrai?

JERRY. — Quoi est vrai?

LE COMTE. — Vous partez? Vous partez... tous?

JERRY. — Oui, nous laissons. Je regrette. J'aime Paris. J'aime vous aussi. Voulez-vous boire?

LE COMTE. — Ah! monsieur, croyez que moi-même je vous aimais de tout mon cœur, mais ce déplorable événement a empoisonné notre amitié.

JERRY. — Quel déplorable événement?

LE COMTE. — La funeste résolution de votre fille...

JERRY. — Ah! oui, elle divorce. Je l'approuve.

LE COMTE. — Non, monsieur.

JERRY. — Hein?

LE COMTE. — Je dis : non, monsieur, vous ne l'approuvez pas. Vous ne pouvez pas l'approuver.

JERRY. — Oui. Je l'approuve cependant. Ne dites pas trop de paroles. Je suis pressé. Quelqu'un m'attend, une femme, mademoiselle... je veux dire, je... Adieu, comte, je suis heureux de vous avoir connu. Si vous venez en Amérique...

LE COMTE. — A Dieu ne plaise!

JERRY. — Oui. Si vous venez cependant, je vous recevrai comme un ami des miens. Ma maison sera la vôtre, et je vous donnerai même la moitié de ma fortune si vous l'aimez... Maintenant, je dois vous dire adieu.

LE COMTE. — Non, monsieur. Je suis venu ici pour rapatrier les choses et je ne faillirai pas à ma mission. Nous réconcilierons ces époux égarés, monsieur.

JERRY. — Non... En Amérique, on discute avant de décider les affaires, et jamais ensuite.

LE COMTE. — Au nom de notre amitié...

JERRY. — Oui, je vous aime beaucoup. Voulez-vous boire quelque chose?

LE COMTE. — Mais non, monsieur!... Monsieur, ma belle-sœur est malade. Mon neveu se repent. Les enfants pleurent. Moi-même... (*Il se mouche. On frappe.*)

JERRY. — Entrez!

LE GARÇON, *entrant.* — On demande monsieur au jardin d'hiver.

JERRY. — Réellement? J'y vais. Comte, reposez-vous. Vous m'attendrez une minute. (*Il sort. En traversant le couloir il rencontre Pol Pic, drapé dans sa capa, et coiffé de son chapeau plat. Le poète est pâle, défait, avec un œil poché.*). Oh! que voulez-vous? Vous venez chez moi?

POL PIC. — Non.

JERRY. — Mais c'est ici mon appartement. Toutes les chambres sont à moi seul.

POL PIC. — M. Shaw peut-être?

JERRY. — Oui.

POL PIC. — Le poète Pol Pic.

JERRY. — Comment allez-vous? Secouez les mains avec moi... Qui cherchez-vous?

POL PIC. — Mademoiselle votre fille.

JERRY. — Laquelle?

POL PIC. — Miss Clelia.

JERRY. — Oh! je pense vous êtes son actuel fiancé?

POL PIC. — Pour vous servir.

JERRY. — Oh! vous êtes son fiancé? Il est comique. Vous n'êtes pas pour longtemps. Allez, mon garçon, allez. Cela ne me concerne pas. (*Il part, en gaieté.*)

POL PIC, *monologuant.* — Mon futur beau-père m'a l'air d'un singulier personnage... Toc, toc... Chère Clelia...

VOIX DE CLELIA. — Entrez. (*Il entre chez elle.*) Ah! c'est vous.

POL PIC. — Oui, mon ange. Venez dans mes bras.

CLELIA. — Non. Soyez assis.

POL PIC. — Vous ne m'embrassez pas?

CLELIA. — Non.

POL PIC. — Qu'est-ce qui vous prend?

CLELIA. — Je vous expliquerai. Soyez assis d'abord... Oh!

POL PIC. — C'est mon œil qui vous arrache cette exclamation?

CLELIA. — Oui. Pourquoi est-il de toutes couleurs? Fûtes-vous boxé?

POL PIC. — Hélas!

CLELIA. — Par qui?

POL PIC. — Vous l'avouerai-je, Clelia? La passion que j'éprouve pour vous ne pouvait plus passer inaperçue. Un clou chasse l'autre. Depuis que je vous aime, je me sens incapable de témoigner la moindre tendresse effective à... à une autre... à une amie dont le nom importe peu, et qui vit avec moi ma-

ritalement. Je lui ai tout dit hier. Je lui ai annoncé nos fiançailles.

Clelia, *émue*. — Oh! je pense elle a pleuré?

Pol Pic. — Non, mais elle est tombée sur moi à bras raccourcis. L'œil que vous voyez est son ouvrage...

Clelia. — Je le regrette beaucoup.

Pol Pic. — Vous êtes bien aimable.

Clelia. — Pourquoi avez-vous dit?

Pol Pic. — Mais, Clelia, je voudrais proclamer notre amour à la face du ciel!

Clelia. — Ne faites pas.

Pol Pic. — Pourquoi? Ne sommes-nous pas engagés, comme vous dites?

Clelia. — Nous fûmes, mais c'est fini.

Pol Pic. — Ah!

Clelia. — Ne criez pas, les enfants sont dans la chambre à côté.

Pol Pic. — Mais Clelia, c'est affreux!

Clelia. — Oui.

Pol Pic. — Vous m'annoncez cela sans mitaines!

Clelia. — Je pense vous êtes un homme.

Pol Pic. — Si nerveux! Vous le savez... Pourquoi est-ce fini?

Clelia. — Je pars pour l'Amérique dans peu de jours.

Pol Pic. — Emmenez-moi! Si vous croyez que je regretterai Montmartre!

Clelia. — Vous ne pouvez être reçu de l'autre côté de l'eau.

Pol Pic. — Mais songez que j'ai brisé ma vie pour vous...

Clelia. — Je ne vous demandais rien de tel. Je ne suis donc pas responsable.

Pol Pic. — Aujourd'hui encore... je voulais vous apporter des fleurs... Elles sont hors de prix en cette saison. Je les ai remplacées par quelques vers... très libres... à tous les points de vue... des vers d'une prosodie un peu spéciale... où j'ai tenté d'exprimer, par l'insuffisance même des rimes, tout ce qu'il y a... d'incomplet dans notre amour...

Clelia. — Cela doit être curieux. Vous me lirez ces vers avant de me dire adieu.

Pol Pic. — Aurai-je la force?

Clelia. — Oui.

Pol Pic. — Alors, Clelia, je veux, j'exige que, pour la dernière fois, vous m'accordiez quelques menues faveurs. Ces vers, je veux les murmurer à votre oreille, non : à vos lèvres. Venez dans mes bras. Asseyez-vous sur mes genoux...

Clelia. — Oui. Une fois de plus ne fait pas matière. Je regrette seulement que vous avez reçu un coup de poing qui vous rend laid... Cela ne fait pas matière non plus. Je détournerai les yeux...

Pol Pic. — Oh!...

Clelia. — Donc mettez vos bras autour de moi... (*Troublée.*) Oh! cher, cher garçon... Oh! (*Elle le dévisage.*) Mais que disais-je? vous n'êtes pas laid. Je pense, au contraire, ce coup de poing vous donne des colorations très particulières. Laissez-moi un instant, je ferai votre pastel. (*Elle se lève et va chercher sa boîte. Pol Pic la suit. Il la tient par la taille, il lui dérobe quelques baisers.*)

Voix de Biddy. — Clelia... Clelia... Votre chambre est fermée, je voudrais entrer...

Clelia. — Oui... je vais ouvrir. (*A Pol Pic.*) C'est ennuyeux. Où vous mettrai-je? Ah! dans la chambre de mon frère Mark, qui est en voyage.

Pol Pic passe dans la chambre de Mark, où il trouve Mme Chesnet, et Valentine. Petit salut de la tête. Silence.

Pol Pic s'assoit. Puis il se lève. Un tour. Il regarde les photos.

Au moment où il passe près de Mme Chesnet, une légère brise soulève le pan de sa capa, qui vient souffleter — doucement — cette bonne dame.

Pol Pic, *entre ses dents*. — Pardon, madame.

Mme Chesnet, *de même*. — De rien. (*A Valentine, bas.*) Il est intéressant, ce garçon. Excentrique, mais... ce n'est pas tout le monde.

Valentine, *bas*. — Oh! maman...

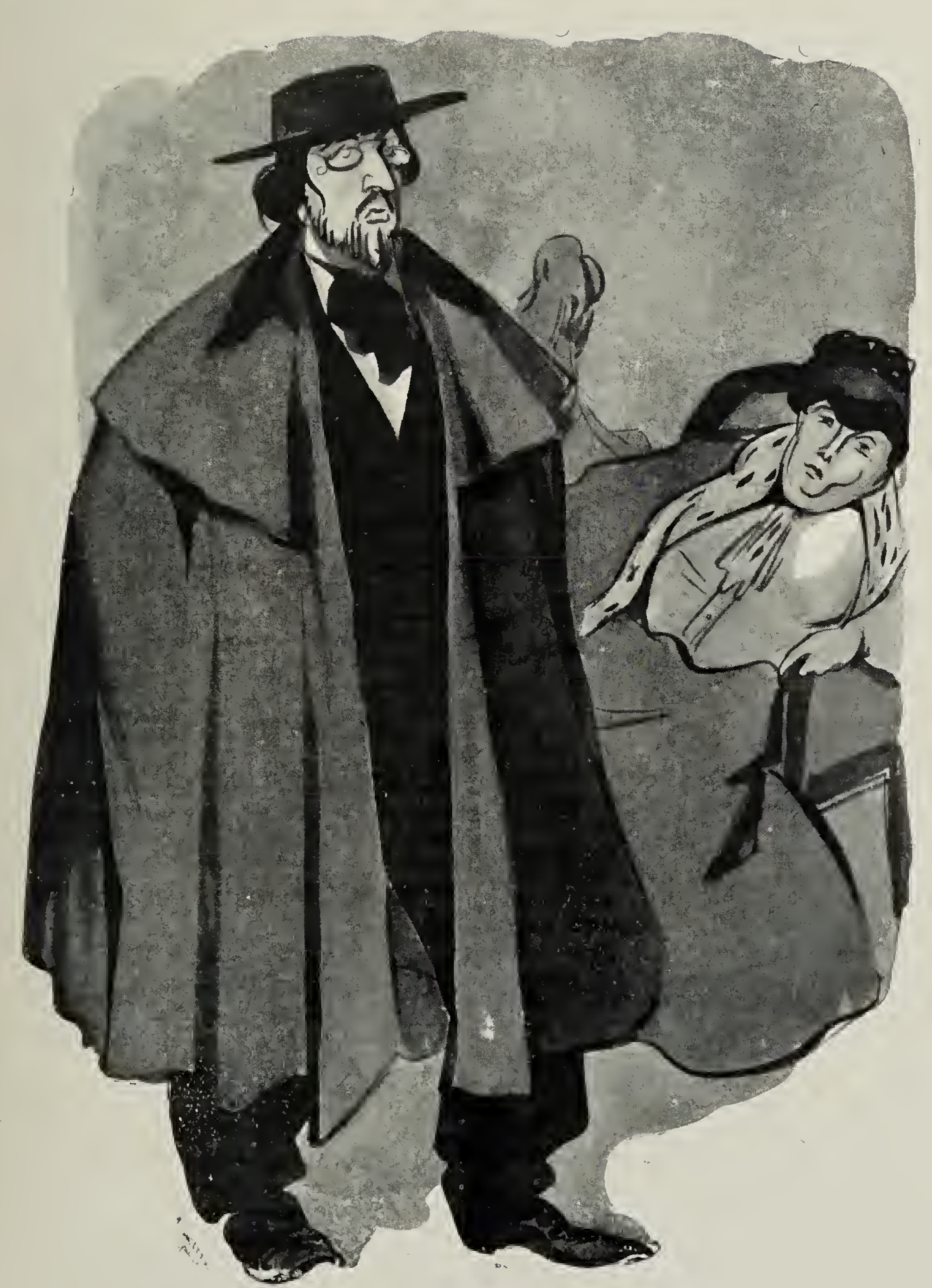
On frappe. Les trois personnages se regardent. Aucun n'ose prendre sur soi de dire : « Entrez ». On refrappe. Alors Valentine se décide. Elle dit : « Entrez. » Le comte de la Chapelle-Anthenaise pénètre, suivi de Louis.

Le Comte. — Ah! pardon, mesdames, pardon, monsieur, je fais erreur, sans doute? J'étais dans le salon voisin, en compagnie de mon ami M. Jeremy Shaw. Il m'a quitté pour un instant, et voilà un grand quart d'heure! Je pense qu'il m'oublie, je le cherche, mais... ce n'est pas ici sa chambre? (*Le Comte regarde Pol Pic, Pol Pic le regarde.*)

Pol Pic. — Monsieur, vous ne vous êtes trompé qu'à demi. C'est ici la chambre de M. Shaw fils, M. Mark Shaw, qui est en voyage... Pardon, n'ai-je pas déjà eu le plaisir?...

Le Comte. — Mais oui, attendez donc...

Pol Pic. — La nuit de Noël...



Pol Pic entra, drapé dans sa capa et coiffé de son chapeau plat.

LE COMTE. — Parfaitement ! Vous êtes l'illustre poète Pol Pic.

POL PIC, *modeste*. — Oh !... Oui, monsieur.

LE COMTE. — Je ne me souviens pas d'avoir eu, cette nuit-là, l'honneur de vous être nommé... Permettez-moi... Comte de la Chapelle-Anthenaise.

VALENTINE, *étourdiment*. — Tiens, mon oncle !

LE COMTE. — Plaît-il ?... Mais, je... mais... oui... j'ai vu votre photographie, madame .. mademoiselle... mademoiselle Chesnet ?

VALENTINE. — Oui, monsieur. Ravie de faire votre connaissance.

LE COMTE, *sévèrement*. — Je ne vous en servirai pas autant, mademoiselle. Que venez-vous faire ici ? dans les conjonctures présentes ? Ma nièce est peut-être dans la chambre voisine ? Voulez-vous l'outrager en face ? Ah ! c'est abominable !...

VALENTINE. — Mais non, mon bon oncle...

Mme CHESNET. — Valentine, tu vas trop loin.

VALENTINE. — Je ne suis pas ici pour la fille.

LE COMTE. — Eh ?

VALENTINE. — J'y suis pour le père.

LE COMTE. — Qu'entendez-vous par là ?

VALENTINE. — Je crois que c'est clair.

LE COMTE. — Oui, mademoiselle, et c'est encore plus abominable. Venez, Louis. Je ne puis en entendre davantage, ni vous à plus forte raison.

VALENTINE. — Comment donc, monsieur ? Nous serions désolées ! C'est à nous de vous quitter la place. Venez, ma mère.

Mme CHESNET, *distraite*. — Le petit sacristain est gentil.

Diana entre, sans frapper.

LE COMTE. — Ciel !

DIANA. — Oh ! mon oncle !

POL PIC. — Encore ?

DIANA. — Mais que de monde !

LE COMTE. — Diana... N'entrez pas, mon enfant, n'entrez pas ici.

DIANA. — Pourquoi ?

LE COMTE. — Détournez les yeux ! Sortez vite !

DIANA. — Quelles sont ces dames ?... (*Silence. Consternation.*) Ciel ! Je devine !... L'une des deux, la plus jeune sans doute, est...

LE COMTE. — Oui.

DIANA. — Ah !... Ah !... Ah !... (*Elle se trouve mal.*)

LE COMTE. — Ma nièce !... (*A Mme Chesnet.*) Madame, emmenez votre fille, au nom de Dieu !

Mme CHESNET. — Valentine, nous sommes décidément de trop.

VALENTINE. — Il n'en faut pas douter. Filons. (*Elles sortent, mais majestueusement.*)

POL PIC. — Pourquoi ne filerais-je pas aussi. (*Il sort.*)

Mme CHESNET, *dans le couloir*. — Le poète nous suit, mais j'aurais mieux aimé le sacristain.

LE COMTE, *dans la chambre*. — Ma nièce... (*Soins usités en pareil cas.*) Revenez à vous... Hallô ! Cheer up !... Aidez-moi donc, Louis !

LOUIS, *timidement*. — Cheer up, ma cousine.

DIANA, *poussant un grand soupir*. — Ah !...

LE COMTE. — Vous voyez bien, ma nièce, que vous aimez encore mon coquin de neveu. Cette épreuve est décisive. Tout s'arrangera.

JERRY, *faisant irruption*.— Oh !... C'est vous qui êtes là ?... Et Mlle Chesnet ?... Dieu bénisse ! Ma fille ! Vous sentez malaise, Diana ?

DIANA, *faiblement*. — Je suis mieux.

LE COMTE. — Monsieur, par suite de hasards divers, auxquels je ne comprends rien d'ailleurs, nous nous sommes tous retrouvés dans cette chambre. Votre fille a deviné qui était cette femme, et elle s'est évanouie.

JERRY. — Mais elle est mieux. Où est l'autre ?

LE COMTE. — Elle est partie, monsieur.

JERRY. — Je le regrette.

LE COMTE. — Monsieur, ce que cette femme nous a prétendu serait-il vrai ?

JERRY. — Quoi ?

LE COMTE. — Qu'elle était ici pour vous...

JERRY. — Oui, c'est exact... Je regrette qu'elle est partie, parce que je n'aurai pas le plaisir de la tourner dehors.

LE COMTE. — Ce sentiment vous honore, monsieur.

JERRY. — Croiriez-vous, elle voulait me tirer de considérables sommes d'argent, et une vieille dame m'a appelé en bas pour me la mettre à prix deux cents dollars ! Je ne veux pas de femme si bon marché. Mais comme je ne veux pas non plus payer cher

ce qui peut être bon marché, je ne veux pas du tout d'elle.

LE COMTE. — Monsieur, je suis peu au fait de ce genre de commerce, mais je vous serais obligé de ne pas me donner devant mon fils des détails si crus.

JERRY. — Vous êtes comique... Hallô, Diana!

LOUIS. — Cheer up, ma cousine.

VOIX DE LA PRINCESSE DE BÉRYL. — Mark... Cher Mark...

LE COMTE. — Allons bon!

VOIX DE LA PRINCESSE. — Mon doux garçon!... mon cher propre garçon!...

LE COMTE. — C'est scandaleux, monsieur, faites-la taire!

JERRY. — Il y a un seul moyen de la faire taire, c'est de la faire entrer. Venez dedans, princesse. (*Il ouvre.*)

LA PRINCESSE. — Bonjour, comment allez-vous?

JERRY. — Très bien, merci. Bonjour, comment allez-vous?

LA PRINCESSE. — Très bien, merci. Bonjour, Diana.

DIANA. — Bonjour, Susanna.

LA PRINCESSE. — N'est Mark revenu?

JERRY. — Il n'est point.

LA PRINCESSE. — Mais où est-il?

JERRY. — Je ne sais encore pas. (*On frappe.*) Entrez.

LE GARÇON, *entrant.* — M. Jeremy Shaw?

JERRY. — Je suis.

LE GARÇON. — On vous demande au téléphone.

JERRY. — Je vais. (*Il quitte la chambre et court à la cabine téléphonique. Assourdissante sonnerie. Jerry décroche le récepteur. Silence.*) Hallô! Qui parle?

VOIX DE LA DEMOISELLE. — Continental? Causez *à* Londres.

JERRY. — All right!... Hallô!... Hallô!...

VOIX DE LA DEMOISELLE. — Terminé?

JERRY. — Damnés mes boutons! Laissez-moi... Hallô!...

VOIX DE MARK. — C'est vous, cher p'paw?

JERRY. — Oui. C'est vous, Mark? Comment allez-vous?

VOIX DE MARK. — Très bien, merci. Comment allez-vous tous?

JERRY. — Tous complètement bien, merci. Vous êtes à Londres, êtes-vous?

VOIX DE MARK. — Je suis. Venez vite.

JERRY. — Où?

VOIX DE MARK. — A Londres, tous.

JERRY. — Pourquoi?

VOIX DE MARK. — Je vais me marier bientôt.

JERRY. — All right. Etes-vous engagé?

VOIX DE MARK. — Oui.

JERRY. — A qui?

VOIX DE MARK. — A la petite-fille du roi de Macédoine.

JERRY. — Etes-vous? C'est un beau mariage.

VOIX DE MARK. — Le plus beau dans le monde.

JERRY. — Je pense ainsi. Serez-vous inscrit sur le Gotha?

VOIX DE MARK. — Certainement. J'ai battu le record, n'ai-je pas?

JERRY. — Vous avez... Comment avez-vous réussi en épousant cette jeune princesse?

VOIX DE MARK. — Dans la plus simple voie. J'ai payé les dettes de son père, alors je marie sa fille.

JERRY. — Vous ne la marierez pas à Londres, je pense?

VOIX DE MARK. — Si, c'est mieux. Et c'est possible, à cause d'une lointaine parenté avec la Reine.

JERRY. — Bien. Etes-vous à l'hôtel?

VOIX DE MARK. — Oui.

JERRY. — Quel?

VOIX DE MARK. — Cecil.

JERRY. — Faites-nous retenir un appartement vraiment royal.

VOIX DE MARK. — Oui... Envoyez ma mère et les petits au téléphone, pour qu'ils me fassent des compliments.

JERRY. — Oui. (*Il quitte l'appareil. Il passe d'abord chez Mrs Shaw.*) Allez au téléphone, vieille Dorrit, et vous, Colonel, Clelia, Biddy. Mark vous dira quelque chose. (*Il va dans la chambre de Mark, où il retrouve les deux la Chapelle-Anthenaise, Diana et la princesse.*) Heureuse nouvelle! Mark est engagé.

DIANA. — Oh! A qui?

JERRY. — A la petite-fille du roi de Macédoine.

DIANA. — C'est un beau mariage.

JERRY. — Le plus beau dans le monde. (*Au Comte.*) Qu'est-ce que vous dites, vous?

LE COMTE. — Je ne dis rien. Je suis confondu. La fille du... Oh!... Les rois s'en vont.

JERRY. — Oui, bientôt ils s'en iront tous de l'autre côté de l'eau... Et vous, princesse, que dites?

LA PRINCESSE, *furieuse.* — Je dis il me moque!

JERRY. — Ah! ah!... Venez vite, Diana, féliciter Mark au téléphone.

LA PRINCESSE. — J'irai aussi!

Bertie et Biddy sont à l'appareil en train de pousser des cris extraordinaires. Sonneries, etc. — Bertie et Biddy cèdent la place à Diana.

DIANA. — Hallô, Mark.

VOIX DE MARK. — C'est vous, Diana?

DIANA. — Oui. Je vous fais mes compliments.

VOIX DE MARK. — Je vous remercie.

DIANA. — Je vous annoncerai aussi une grande nouvelle.

VOIX DE MARK. — Quelle?

DIANA. — Tandis que vous vous engagez, moi je vais divorcer.

VOIX DE MARK. — Mes boutons! Mais Diana, c'est impossible! Cela me ferait manquer mon mariage!

VOIX DE LA DEMOISELLE. — Terminé?

DIANA. — Non!

Sonnerie.

VOIX DE MARK. — Que dites?

VOIX DE LA DEMOISELLE. — Terminé?

DIANA. — Mademoiselle!

VOIX DE MARK. — A quelle demoiselle parlez-vous?

Charivari.

LA PRINCESSE, *écartant Diana et prenant sa place.* — Mark!...

VOIX DE MARK. — Vous devez vous réconcilier avec votre mari.

LA PRINCESSE. — Mais je ne suis pas brouillée avec le prince!

VOIX DE MARK. — C'est maintenant vous, Susanna?

VOIX DE LA DEMOISELLE. — Terminé?

VOIX DE MARK. — Oui, Susanna, c'est terminé. Je regrette. Mais vous trouverez l'opportunité d'un autre centième. Le monde est petit...

UNE VOIX ÉTRANGÈRE. — Que fait l'*Anglo-french?*

UNE AUTRE VOIX. — Le prince Nicolas est à Volo.

UNE TROISIÈME VOIX. — Qu'est-ce qui est à vau-l'eau?

VOIX DE LA DEMOISELLE. — Terminé?

UNE VOIX. — Vendez! vendez!

VOIX DE MARK. — Mais qui communique avec moi?

VOIX DE LA DEMOISELLE. — Bureau de la Bourse.

VOIX DE MARK. — Oh!

Carillon. Brusque silence. La communication est coupée. — La princesse quitte le téléphone. Elle retourne aux appartements Shaw. — La porte de la chambre occupée par Mme Shaw est grande ouverte. On est en train de clouer le portrait dans une caisse qui ressemble à un cercueil. — Malles.

JERRY. — Je pense, Diana, vous ne devez plus divorcer, et nous devons tous partir pour Londres, même votre mari, et même la marquise la mère de votre mari, avec votre belle-sœur Blanche et votre beau-frère François.

LA PRINCESSE. — Ah! vous partirez pour Londres? Moi aussi, je partirai.





On est loin de la saison.

CHAPITRE XV

RECORDS

Changement à vue. Nous sommes à Londres. Le Strand. Soir d'hiver tiède. La plupart des magasins clos. De loin en loin, boutiques illuminées : bars, oyster-rooms, grill-rooms. Quartiers de viande faisant réflecteurs. Petits homards. Bars de tempérance, avec gâteaux glacés de blanc, tasses et théières à la devanture. Ginger-beer. Grands verres. Tourelles de nickel crénelées portant cette mention : Bovril.

Mouvement de cabs (*Keep to the left*). Tohu-bohu à Charing-Cross et à Saint-Martin's place. Petits omnibus aguichants. A la gare, arrivée d'un train de Douvres. — Des piétons, en nombre, pas un correct (on est loin de la saison). Dames souriantes sous de vastes chapeaux, se dirigeant à petits pas vers Haymarket et Piccadilly (car pour l'amour il n'est pas de saison).

Peu de cris. Plus de journaux. Il n'y a plus que les petits ramasseurs de crottin qui travaillent. Plus de commerce ambulant. Seuls, les marchands d'allumettes aboient encore à quelques coins de rues : *Wax! Wax!*

Parmi les voyageurs débarquant, la princesse de Béryl. Elle est seule, très voilée, très emmitouflée. Regard circulaire, inquiet. Elle hèle un portefaix. Recherche des colis. Tout cela n'en finit pas.

Les voyageurs qui n'ont que des bagages de main sont déjà dehors. Deux types à noter, dans cette foule. Des Hindous à coup sûr, bien qu'ils soient vêtus comme vous et moi : la taille au-dessous de la moyenne, le corps très mince, maigre, d'une excessive souplesse, le teint mat, les cheveux noirs, fins, secs, l'œil fiévreux, brûlé. L'air simple, bons enfants, tout jeunes. Personne ne les remarque. Il semble pourtant que l'un des deux soit un très grand personnage, quelque prince — l'autre, moitié ami, moitié esclave. Le supposé prince porte une grande boîte carrée, de cuir fauve, où sont frappés à froid ses trois noms, — oui, des noms illustres. L'autre porte une valise, qui est sans doute le bagage commun.

Ces Orientaux en veston, qui semblent avoir la pratique de Londres, ne prennent pas de cab. Ils vont à pied, en flânant. De temps à autre, ils échangent quelques phrases brèves, en un langage inconnu.

Ils tournent à droite. Un petit bout de rue. Puis, tout de suite, la cour de l'hôtel. Cabs, omnibus, grand déballage. Le vestibule. (Dans le vestibule, Bertie et Biddy ; mais ces exotiques ne connaissent pas Bertie ni Biddy.) Le bureau. Quelques mots. Un coup d'œil sur l'immense escalier inutile : car on n'use que de l'ascenseur. Ils le prennent. Deux étages. Une chambre assez petite, mais avec balcon sur la Tamise. Papier pâle à haute frise. Lit de cuivre, un grand fauteuil, plusieurs appareils électriques.

Le garçon. — Voici la seule chambre qui nous reste au deuxième étage.

Le Rajah (*c'en est un*). — Elle est bien. (*A l'autre Hindou.*) Vous coucherez dans la salle de bain.

L'Ami. — ... (*Il s'incline.*)

Le garçon. — La salle de bain communique aussi avec un autre appartement.

Le Rajah. — Donnez-nous cet autre appartement.

Le garçon. — Il a été retenu par téléphone.

Le Rajah. — N'importe. Nous nous contenterons de celui-ci. Allumez du feu. Apportez-nous des gâteaux et du thé.

Quand le garçon revient, apportant le thé, il a peine à reconnaître les deux gentlemen, qui ont dépouillé l'uniforme européen pour revêtir des

pyjamas multicolores. Ils ont noué autour de leurs têtes de grandes écharpes de mousseline. Le rajah est assis dans le fauteuil, son ami sur le lit.
Le thé.
Plusieurs cigarettes, en silence.
Le rajah s'étire.

L'Ami. — Vous êtes fatigué, Seigneur?
Le Rajah. — Je crève de sommeil.

L'ami se le tient pour dit. Il se lève, prend la main du rajah, qu'il appuie un instant contre sa propre poitrine. Le rajah s'étend sur le lit. L'ami se retire alors, passe dans la salle de bain, se couche à même le tapis, dans l'étroit espace qui reste libre entre la baignoire et le mur.
Extinction des feux.
Sommeil.

Cependant la princesse de Béryl a réuni enfin ses colis.
Cab.
Elle arrive à l'hôtel. Bertie et Biddy, qui sont toujours à flâner dans le vestibule, ne la reconnaissent pas sous son voile. D'ailleurs, elle ne les aperçoit pas non plus.
Elle s'est informée par téléphone du numéro de Mark, et elle a retenu une chambre voisine. Mais elle voudrait bien savoir si le reste de la famille Shaw est arrivé. Elle entre dans le bureau. Sur la table, il y a un tas de ces journaux américains d'une soixantaine de pages, qu'on envoie de là-bas en gros rouleaux. Sans rien demander à personne, elle fouille dans le tas. Elle trouve cinq ou six rouleaux à l'adresse de Jeremy Shaw. Elle sait à quoi s'en tenir.
Elle monte à sa chambre par l'escalier : elle se méfie des rencontres d'ascenseur.
Elle s'installe — deux minutes.
Puis elle s'en va dîner. Elle sait que les Shaw ne peuvent dîner autre part que dans la salle du restaurant, au rez-de-chaussée, et qu'elle ne rencontrera certainement personne dans la salle de table d'hôte, au sous-sol. Elle descend donc dans cette salle.
Décor hindou. Revêtements de faïences bleues et vertes. Courants d'air comme il n'y en a qu'à Londres.
Elle prend son temps. Elle dîne bien. Elle commande même un petit extra, un excellent curry de crevettes, au cuisinier hindou qui se promène de table en table, vêtu et enturbanné de blanc.
Elle remonte chez elle.
Elle se met à son aise.
Elle écoute, elle guette, elle observe, elle combine son plan de campagne.

Au même étage, un salon (private).
Mrs Shaw, Clelia (métamorphosée depuis sa rupture avec Pol Pic, plus de bandeaux plats), Diana, le marquis Urbain de Tiercé (habit).
Mobilier : velvétine jaune, rouge et verte, acajou incrusté.
Bertie et Biddy rentrent.

Mrs Shaw. — N'avez vous pas vu p'paw?
Bertie, Biddy. — Non.
Mrs Shaw. — Je suis étonnée et inquiète qu'il n'est pas rentré dîner.
Clelia. — Sans doute il a été invité par la famille royale.

Tiercé. — Comme ça, à la fortune du pot.
Bertie. — Bonsoir, maman.
Mrs Shaw. — Vous allez au lit, colonel?
Bertie. — Oui.
Biddy. — Je vais avec vous.
Mrs Shaw. — Comment aimez-vous vos chambres?
Bertie. — Beaucoup. J'ai pu forcer la serrure enfin, et cela fait comme si une chambre double-lit pour Biddy et moi, comme d'ordinaire, avec seulement le bain entre les deux.
Biddy, *joyeuse.* — Réellement, colonel?
Bertie. — Oui, chère vieille chose.
Biddy, Bertie, *simultanément.* — ... (*Le cri de ralliement de l'école pour les deux sexes dirigée par le docteur Pullet.*)
Tiercé, *se bouchant les oreilles* — !!!
Mrs Shaw. — Quelle est la matière?
Tiercé. — La matière est que nous avons peut-être des voisins.
Mrs Shaw. — Je ne pense pas ainsi. En outre je pense nous payons ce qu'il faut pour crier.
Tiercé. — C'est une raison.

Les deux enfants font une tournée de bonsoirs, traversent le corridor en poussant des cris sauvages, entrent dans leur chambre *double-lit*, et l'illuminent a giorno.

Biddy, *passant chez Bertie.* — Je suis contente, nous pouvons payer des visites à chacun l'autre.
Bertie. — Je suis aussi, Biddy. Bonsoir.
Biddy, *de chez elle.* — Bonsoir!
Bertie, *à tue-tête.* — Bonsoir! (*Rires. — Il va chez Biddy, revêtu d'un pyjama arc-en-ciel.*) Comment aimez-vous mon *suit* pour dormir, vieille Biddy?
Biddy, *en jupon.* — Je pense vous avez l'air d'un prince et vous épouserez aussi la fille d'un roi. (*Il retourne chez lui, et revient aussitôt, portant un oreiller, qu'il lance à la tête de Biddy.*)
Bertie. — Je vous donne ceci.
Biddy. — Qu'en ferai-je, stupide garçon?
Bertie. — Les Anglais sont si apprivoisés qu'ils couchent la tête en l'air. Ils ne savent ce que c'est de coucher à plat.
Biddy. — Je ne veux pas de votre oreiller. Colonel. Prenez plutôt le mien. (*Elle le lui lance à la tête. Ils jouent à la balle. Ce jeu inoffensif dégénère bientôt en lutte à main plate. Biddy, plus forte, empoigne son frère et le précipite dans la baignoire. Fous rires.*)

BERTIE, *se tirant de là.* — Quelle est la chambre à côté de vous, Biddy ?

BIDDY. — Celle de Diana.

BERTIE. — Et de son mari, je pense ?

BIDDY. — Oui, puisqu'ils ne divorcent pas. Qui est à côté de vous ?

BERTIE. — Mark.

Ils se mettent à regarder par les trous de serrures. Biddy ouvre vivement la porte du couloir et, d'un coup de poing, y envoie rouler Bertie. Comme il y a une providence, Jerry rentre à ce moment même, et reçoit le colonel entre ses bras.

JERRY. — Oh !... Qu'êtes-vous là faisant, mauvais garçon ? Bonsoir, comment allez-vous ?

BIDDY, *criant derrière la porte.* — Bonsoir, p'paw.

JERRY. — Bonsoir, chère mignonne chose.

MARK, *qui rentre aussi.* — Bonsoir.

BIDDY. — Pourquoi n'avez-vous pas dîné avec nous ?

JERRY. — J'ai dîné chez le Roi.

MARK. — Oui.

JERRY. — Dormez, il est tard.

BERTIE, BIDDY. — Oui. Bonsoir, vieux p'paw.

Leur porte se ferme, mais le charivari continue. Jerry et Mark entrent dans le salon.

JERRY. — Bonsoir.

MARK. — Bonsoir.

JERRY. — Nous avons dîné avec le Roi.

TIERCÉ. — Mazette !

JERRY, *qui ne se laisse plus marcher sur le pied.* — Oh !... Bobby !... Est-ce si surprenant ?

TIERCÉ. — Non.

JERRY. — Je dis, j'avais déjà déjeuné avec le Roi longtemps avant que sa petite fille soit engagée à Mark.

TIERCÉ. — Où ?

JERRY. — En wagon.

TIERCÉ. — Racontez-nous ça.

JERRY. — Quoi ça ? Le wagon ?

TIERCÉ. — Non, votre dîner d'aujourd'hui.

JERRY. — Je raconterai, c'est intéressant. Je suis allé aujourd'hui demander au Roi sa petite-fille officiellement.

TIERCÉ. — Comment lui avez-vous posé la question ?

JERRY. — Je pense je sais parler.

TIERCÉ. — Aux simples mortels... Mais, aux grands de la terre...

JERRY. — Je dis un homme est un homme, et je vaux plus que celui-ci puisqu'il ne vaut rien... En outre taisez-vous. Vous me moquez, et je ne supporterai plus vous me moquez.

TIERCÉ. — Cette mauvaise pensée est loin de moi.

JERRY. — Je sais réellement ce que je vaux, maintenant.

TIERCÉ. — Vous avez augmenté ?

JERRY. — Non, mais j'ai pris conscience.

TIERCÉ. — De quoi ?

JERRY. — Nous, Américains, nous disons toujours nous sommes un peuple neuf, nous ne connaissons pas notre grand-père. Eh bien, je connais maintenant mon grand-père.

TIERCÉ. — Vous me présenterez...

Mrs SHAW. — Avez-vous réellement des renseignements sur votre famille, Jerry Shaw ?

JERRY. — Je parle figurativement.

Mrs SHAW. — Ah ?

JERRY. — Je dis, quand un Américain vient en Angleterre, il vient réellement chez son grand-père. Nous moquons les Anglais de l'autre côté de l'eau, et nous avons raison, parce qu'ils sont domptés, apprivoisés. Mais nous les moquons seulement comme des petits-fils peuvent moquer leur grand-père. Nous ne sommes donc pas un peuple neuf, mais un vieux peuple, et nous avons une vieille glorieuse histoire. Mettez-vous à la fenêtre, Bobby, et regardez cette vieille Tamise...

TIERCÉ. — Merci, pour pincer un rhume !

JERRY. — C'est notre vieux fleuve. Nous sommes le plus vieux peuple dans le monde.

TIERCÉ. — Vous exagérez.

JERRY. — Je dis nous détenons le record. J'ai fait une erreur quand je vous ai donné ma fille Diana. Je vous l'ai donnée parce que je pensais il est beau de connaître le grand-père de son grand-père, comme vous faites. Mais maintenant elle fait aussi. Alors vous n'avez plus aucun avantage sur elle, qui compense que vous ne valez rien.

MARK, *brusquement.* — Et je pense, moi, j'ai battu ce record de votre noblesse, comme j'avais dit ?

TIERCÉ. — Alors, allons nous coucher.

JERRY. — Oui.

CLELIA. — Mais vous n'avez pas dit ce que vous avez arrangé avec le Roi.

DIANA. — Ni comment vous l'aimez, p'paw.

JERRY. — Il est un bon garçon. Malheureusement, il a une mauvaise santé.

Mrs SHAW. — A-t-il ?

JERRY. — Oui, il est nerveux, il ne peut supporter les toasts.

Mrs Shaw. — Ne peut-il?

Jerry. — Il ne peut pas. A la fin du dîner, je levai mon verre et, ne sachant que dire, je criai : « Vive le Roi! Vive la Macédoine! Il me dit : « Taisez-vous. »

Diana. — Oh! dit-il?

Jerry. — Oui, mais gentiment. Au contraire, je recommençai, je criai : « Vive le Roi! » Il devint tout pâle et sembla défaillir. Je pris ses gracieuses mains, je tapai dedans, disant : « Hallô, Majesté! Cheer up, Majesté! » Et il me répondit dans une voix basse : « Titine... Titine... »

Tiercé, *se roulant*. — Ah! ah! ah!

Jerry. — Que signifie cela?

Tiercé. — Il m'est absolument impossible de vous l'expliquer.

Mark, *brusquement*. — Je pense vous moquez le Roi, le père de mon beau-père?

Tiercé. — Je sais le respect qu'on doit aux têtes couronnées.

Mrs Shaw. — Sa Majesté fut mieux ensuite?

Jerry. — Oui, et nous arrangeâmes le royal mariage de Mark. Il sera dans quinze jours. Il sera représenté dans une chapelle royale. Seulement il sera privé, puisque la jeune princesse, notre future fille, n'épouse pas une personne royale. Néanmoins, il y aura une petite réception dans le salon vert à Buckingham-Palace. Les cochers porteront la livrée de la cour, si que le peuple regardera passer les voitures dans la rue. En outre, on fera des illuminations à la nuit dans Piccadilly et dans Pall-Mall. (*Bruyantes manifestations d'enthousiasme.*)

Tiercé. — Hurra!... Allons nous coucher.

La porte s'ouvre et Bertie entre, toujours en pyjama arc-en-ciel. Il semble effaré.

Bertie. — Mark!... Venez!...

Mark, *allant à lui, bas*. — Quelle est la matière?

Bertie, *tout bas, pendant que les autres causent bruyamment*. — Je regardais par la serrure, dans une chambre qui est vis-à-vis de la mienne, de l'autre côté de l'antichambre, entre votre chambre et une autre.

Mark, *cherchant à reconstituer la topographie*. — Ah!... Ah!...

Bertie. — Oui. Alors, j'ai vu une femme que j'ai cru reconnaître. J'ai appelé Biddy. Elle a regardé aussi et elle a reconnu, alors j'ai pensé je devais venir vous dire.

Mark. — Ah!... Pourquoi?

Bertie. — Oh! oui... Parce que c'est la princesse de Béryl.

Mark, *consterné*. — Susanna! Damnés mes boutons!

Mrs Shaw, *de loin*. — Vous semblez être contrarié, Mark?

Mark. — Je suis. (*Silence.*) P'paw?

Jerry, *s'approchant*. — Quelle est la matière?

Mark, *bas*. — Bertie dit il a vu dans une serrure la princesse, Susanna, est là.

Jerry, *riant*. — Est-elle? En fait, elle m'avait dit elle viendrait. Elle est furieuse.

Mark. — Et elle est ma voisine!

Jerry. — Je pense vous n'avez pas peur, vous êtes un homme.

Mark. — Justement.

Bertie. — Peut-être m'aimeriez-vous de prendre votre place dans votre chambre pour cette nuit?

Mark. — Oh! non... J'espère il y a de solides verrous. Je vous remercie, Bertie. Allez au lit.

Jerry. — Allons au lit.

Tableau vivant : le groupe des adieux de Louis XIV.

On se sépare.

Chacun chez soi.

Diana et Tiercé passent dans leur appartement composé de deux chambres, mais si communicantes que, pour employer l'expression du colonel, *c'est comme si une chambre double-lit.*

Tiercé, *un peu gêné*. — Je vous demande mille pardons, chère amie...

Diana. — Pourquoi?

Tiercé. — Je ne fais partie d'aucun cercle à Londres...

Diana. — Ah?

Tiercé. — Si nous étions en été, je pourrais aller faire un tour à Hyde-Park : le spectacle est assez curieux... Mais, à cette époque-ci... Bref... je me vois obligé de rester avec vous...

Diana. — Oh! vous vous excusez de cela?

Tiercé. — Vous êtes mille fois aimable... (*Silence.*) Je suis... très touché, ma chère Diana... Je craignais qu'il ne restât un peu de froid... un peu de gêne entre nous... à la suite de cette brusque résolution que vous aviez prise de me quitter.

Diana. — Mais j'ai pris la résolution contraire depuis, vous savez.

Tiercé. — Oui... mais pour des motifs si... exclusivement mondains...

Diana. — Les motifs importent peu.

Tiercé. — Ah?

Diana. — Je ne comprends pas bien ce que vous voulez dire. En Amérique, nous faisons toujours entièrement ce que nous fai-



— En Amérique, est-ce qu'on a le droit de prendre sa fiancée dans ses bras ?

sons. Nous choisissons un parti ou l'autre, jamais entre les deux. J'avais le choix de divorcer ou de rester votre femme. Et puisque je n'ai pas divorcé, je suis donc votre femme comme jusqu'à présent.

Tiercé. — Ah?... Ah! je... Oui... Ah! vous avez une manière de résoudre les questions par deux et deux font quatre...

Diana. — Ne font-ils pas?

Tiercé. — Evidemment... (*Un silence.*) Pardon, je... oh! je suis charmé, mais... je n'osais espérer... vraiment... alors... je suis un peu déconcerté, un peu... ahuri.

Diana. — Oui, je pense que je sais pourquoi.

Tiercé. — Vous me feriez plaisir de m'éclairer.

Diana. — C'est que... vous ne me connaissez pas... nous ne nous connaissons pas... nous nous sommes mariés trop vite. Voilà cinq minutes que nous sommes ensemble seuls et que nous causons... Cinq minutes, ce n'est guère, et pourtant, il ne nous était peut-être jamais arrivé de causer aussi longtemps, tous les deux, depuis notre mariage — ni même avant.

Tiercé, *après avoir cherché une réplique tendre.* — ... En effet.

Diana. — Ah! c'est un grand tort de se marier aussitôt que possible et sans avoir fait l'amour.

Tiercé. — Hein? Plaît-il?

Diana. — Ne comprenez-vous pas le français? Je dis c'est un grand tort de se marier sans avoir fait des promenades ensemble, comme en Amérique, le soir, à la lumière des étoiles, sans avoir été ensemble à bord d'un yacht, ou avoir pratiqué les divers sports... Mais vous étiez si pressé!... Je ne comprends pas pourquoi vous prétendez toujours que les Américains sont pressés. C'est vous qui êtes... Si vous étiez né en Amérique, nous serions à peine encore mariés. Mais nous nous connaîtrions bien l'un l'autre.

Tiercé. — Ma chère, je ne vois qu'un remède...

Diana. — Quel?

Tiercé. — Reprendre du commencement... supposer que nous ne sommes pas mariés, que nous sommes seulement, comme vous dites...

Diana. — Engagés?

Tiercé. — Oui.

Diana. — Oh! cela serait doux.

Tiercé. — Dites-moi on peut se permettre beaucoup de choses en Amérique, quand on est engagé?

Diana. — Oui.

Tiercé. — C'est que je ne sais pas, moi... je ne suis pas un fiancé américain... Chez nous, en France, les fiancés sont au contraire très réservés.

Diana. — Oh! oui...

Tiercé. — C'est un reproche? Vous allez me rendre fat... En Amérique... est-ce qu'on a le droit de... prendre sa fiancée... dans ses bras?

Diana. — Oui.

Tiercé. — De... chercher ses lèvres?

Diana. — Naturellement.

Tiercé. — De... Moi, vous savez, je ne sais pas... Je vais toujours... Quand je serai sur la limite de ce qui est permis dans les fiançailles... vous m'arrêterez.

Diana, *après un temps.* — Non... (*Silence.*)

Biddy, *qui regarde par le trou de la serrure.* — Bertie, Bertie... Diana et Bobby sont réconciliés.

Bertie. — Sont-ils?

Biddy. — Oui. Ils se tiennent embrassés. Venez voir.

Bertie, *regardant.* — Oh!... Oh! je suis content... François et Blanche seront aussi contents. Nous leur écrirons cette nouvelle dans notre prochaine lettre d'amour.

Biddy. — Oui. (*Pensive.*) Cher, cher François... Mais il arrivera ici la prochaine semaine, avec la marquise sa mère.

Bertie. — Oui. Et avec Blanche.

Biddy. — Oui.

Bertie. — Ah!

Biddy. — Quoi?

Bertie. — Bobby a éteint les lumières.

Biddy. — Pensez-vous que c'est un bon signe, colonel?

Bertie. — Naturellement, je pense ainsi, vieille Biddy.

Biddy. — All right.

Bertie. — Embrassez-moi.

Biddy. — Bonsoir.

Bertie. — Chut! (*On a entendu du bruit.*)

Biddy. — C'est à côté.

Bertie. — Oui, chez la princesse.

Biddy, *l'œil à la serrure.* — Oh! elle n'est pas couchée... Mais elle sort de sa chambre!..

Bertie, *poussant Biddy pour prendre sa place.* — Oui.

Biddy, *poussant Bertie.* — Oh! colonel, je pense elle va chez notre frère Mark.

Bertie, *la poussant.* — Oh!... Oh! Oh!... (*Il rit.*)

BIDDY. — Quoi ?

BERTIE. — Elle se trompe de chambre ! Elle va de l'autre côté !... Bon ! elle a éteint... Bonsoir, vieille Biddy.

BIDDY. — Bonsoir, stupide colonel.

Ils s'embrassent. Ils vont enfin se coucher.

Tout d'un coup, dans le silence nocturne, ils poussent le cri de ralliement de l'école pour les deux sexes dirigée par le docteur Pullet.

Les voisins tressautent — y compris le rajah, qui justement était en train de faire un rêve des plus... *pick me up* — la chose arrive.

Mais... est-ce que son rêve aurait un prolongement dans la réalité ?

A la pâle clarté de la lune, il aperçoit, sur le seuil même de sa chambre, une femme... C'est la princesse. Elle a traversé à tâtons la salle de bains. Heureusement, elle n'a pas piétiné l'ami, l'ami qui est couché par terre entre la baignoire et le mur.

Elle s'avance. Le rajah est troublé, mais il ne fait pas un mouvement. Il règle même sa respiration comme un homme sincèrement endormi.

Elle hésite, tout de même.

Enfin, elle s'assoit sur le bord du lit. Elle reconnait au toucher la soie du pyjama. Comme elle a de la méfiance, elle enlace solidement les jambes du dormeur afin de paralyser ses mouvements. Puis elle se penche sur lui, et près de ses lèvres, tout près, elle murmure :

LA PRINCESSE. — Mark... Cher Mark...

LE RAJAH. — ... (*Rien qu'un soupir. Il craint de se compromettre.*)

LA PRINCESSE. — Vous êtes à moi enfin !

LE RAJAH, *après réflexion.* — ... (*Un soupir, affirmatif.*)

LA PRINCESSE. — Vous ne dites pas non, cette fois... Oh ! mon cher propre garçon !... L'opportunité s'est donc trouvée ! Oh ! oui, le monde est petit !

LE RAJAH, *extrêmement bas.* — Oui.

LA PRINCESSE. — Mettez vos bras autour de moi... (*Il n'hésite pas.*) Enfin ! vos bras sont autour de moi... Oh ! mon cher, cher Mark !... Oh ! mon... Oh !... Oh !... Pourquoi avez-vous quelque chose autour de la tête comme un turc ?

LE RAJAH, *que cette partie de son costume ne gêne pas spécialement.* — Oui, oui... (*Dans un souffle.*)

LA PRINCESSE, *qui n'y pense déjà plus.* — Oui... (*Silence. — Tout d'un coup, triomphalement.*) CENT ! ! !

LE RAJAH, *d'une voix étranglée.* — Quoi ?

LA PRINCESSE. — Je détiens le record ! Oh ! Mon chéri ! (*Elle l'embrasse avec effusion.*) Je veux vous voir dans la lumière du jour.

LE RAJAH, *de sa voix naturelle.* — Moi aussi !

LA PRINCESSE, *au son de cette voix inconnue.* — Ciel ! (*Commutateur. Elle le voit.*) Oh !... Oh ! ciel !... Dieu bénisse !... Etes-vous le cuisinier hindou de l'hôtel, celui qui fait le curry ?

LE RAJAH. — Non, je suis... (*Il dit son nom.*)

LA PRINCESSE. — Alors, il y a seulement demi-mal, mais quelle aventure !

LE RAJAH. — Pourquoi ? Ce n'est donc pas moi que..

LA PRINCESSE. — Mais non, puisque je ne vous connais pas !

LE RAJAH. — Moi non plus. Qu'est-ce que ça fait ?

LA PRINCESSE. — Je vais dehors. Adieu.

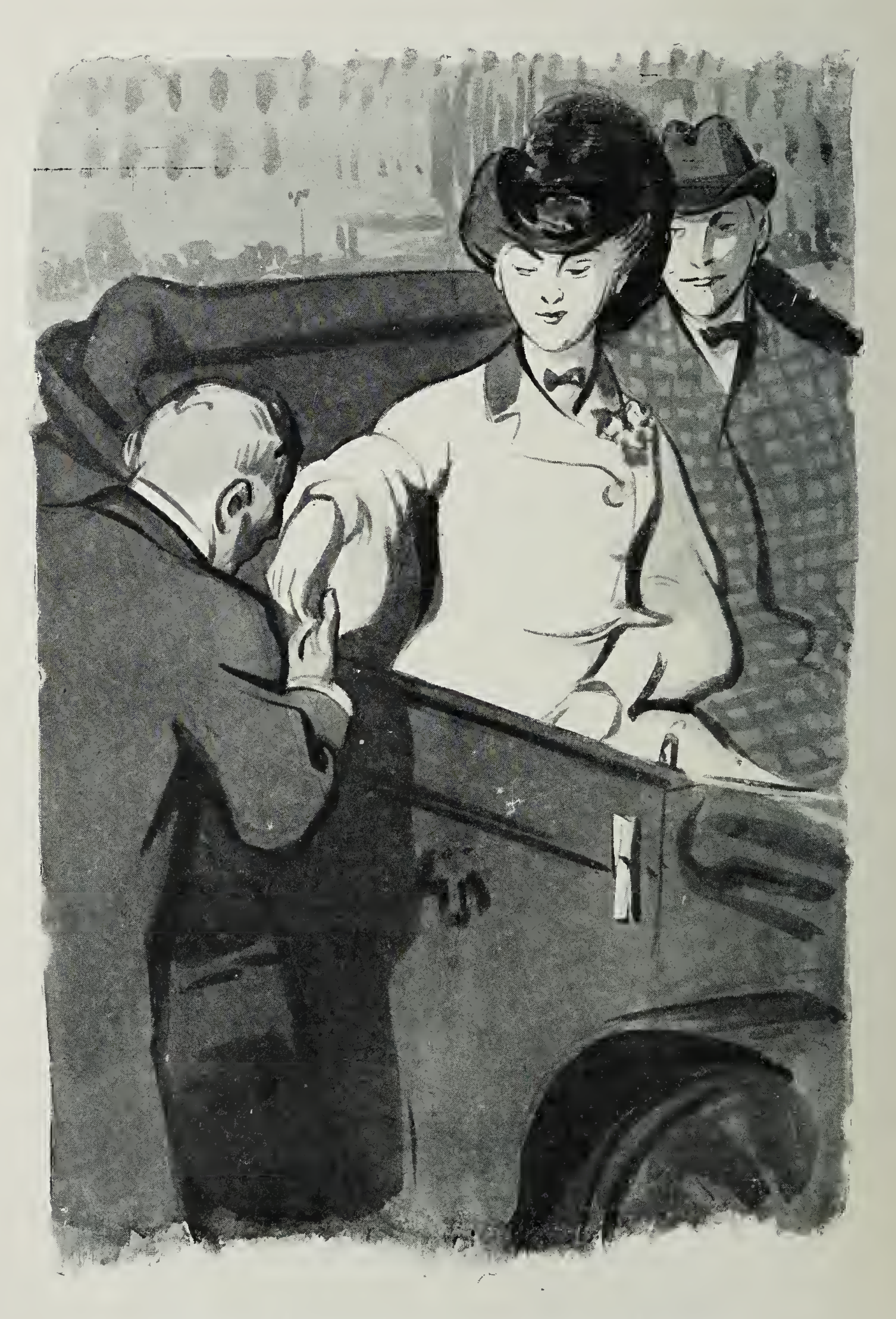
LE RAJAH. — Restez donc.

LA PRINCESSE, *par pure cérémonie.* — Non, j'aime mieux aller dehors.

LE RAJAH. — Maintenant...

LA PRINCESSE, *pensive.* — Je ne connaissais encore aucun Hindou...





La nouvelle Mrs Shaw donne sa main a baiser une dernière fois.



ILS SORTENT BIEN TRANQUILLEMENT.

CHAPITRE XVI

ROYAL WEDDING

Buckingham-Palace.

C'est le jour du mariage de Mark Shaw avec la petite-fille du roi de Macédoine.

On entend le bruit sourd que fait la foule dehors.

Bruit de roucs des voitures qui entrent et des voitures qui sortent.

Des invités défilent dans les salons. Bruit de pas.

Au pied de l'escalier de marbre, JERRY (redingote).

Il a tiré son Bædeker de sa poche. Il visite. Pourquoi pas?

Il est en train d'admirer les fresques du plafond, signées Townsend : le Matin, le Jour, le Soir et la Nuit — lorsqu'il avise le roi de Macédoine, qui descend en tapinois.

Sa Majesté porte également la redingote : le marié n'ayant droit à aucune espèce d'uniforme, la tenue commandée pour tous les mâles est la redingote.

JERRY. — Oh! avez-vous l'intention de quitter, Sire?

LE ROI. — Carrément. Voilà deux heures que nous recevons les félicitations de gens que nous ne connaissons ni d'Adam ni d'Eve : nous en avons soupé. Nous préférons aller en griller une à l'air libre.

JERRY. — Griller quoi?

LE ROI. — Une cigarette, donc!

JERRY. — Non, mais un cigare. Je ferai aussi. Venez dehors. (*Il lui présente son porte-cigares ouvert.*) Ils sont bons. Cinq dollars. N'oubliez pas de mouiller le bout avant de couper.

Ils sortent bien tranquillement, par la porte centrale du palais. Deux ou trois fois, ils manquent d'être écrasés par les voitures, comme de simples particuliers.

Un petit temps d'arrêt, un coup d'œil.

En face d'eux, le *Mall*, large, tout droit.

A gauche, des jardins.

A droite, le parc de Saint-James. Les pelouses sont vertes, les arbres sont nus. Rien ne masque la grande pièce d'eau irrégulière, seule très lumineuse dans l'ensemble du décor gris.

Il y a une foule assez considérable, mais parfaitement bien rangée, qui forme d'abord un croissant devant le palais, à distance respectueuse, puis deux alignements à perte de vue, tout le long du *Mall* et tout le long du *Birdcage Walk*.

Le spectacle est d'ailleurs dépourvu de tout intérêt. Quelques jolies voitures, venant du palais de Saint-James et se dirigeant vers celui de Buckingham. Mais des centaines de cabs comme à l'ordinaire, la circulation n'étant pas même interrompue. De loin en loin, une ou deux voitures de la cour. — On les acclame à tout hasard. On aperçoit, derrière des vitres brouillées, des gentlemen raides et corrects, des femmes vêtues de toilettes claires et un peu trop empanachées pour l'après-midi, et des enfants qui portent toutes les variétés du costume marin.

Policemen placides.

La foule est plus bourgeoise que populaire. Une quantité tout à fait anormale de vieilles femmes, ou plutôt de vieilles filles. Toutes les vieilles filles de Londres sont là. Elles s'attendrissent.

Pickpockets.

Camelots.

UN CAMELOT, *fort sale sur soi, mais pink and white.* — *Prô-grem,* three pence... *Prô-grem,* three pence.

Le programme est imprimé sur papier crépon et illustré d'une image japonaise, — mais pourquoi japonaise, mon Dieu?

UN AUTRE CAMELOT, *qui débite une brochure certainement obscène.* — Bride's first night... Bride's first night... Shilling, shilling... Bride's first night.

Une voiture passe. Le populaire y croît reconnaître un personnage auguste.

QUELQUES VOIX. — Hurra!... Hurra!...

LE ROI, *portant la main à son cœur.* — Ah!... Dieu!...

JERRY. — Quelle est la matière avec Votre Majesté?

LE ROI, *redevenant maître de lui comme de la Macédoine.* — Mon cher, ce n'est rien. Nous avons cru que ces acclamations s'adressaient à nous-même... (*A demi-voix.*) Titine!... (*Haut.*) N'êtes-vous pas troublé comme nous par ces premiers effluves du printemps?

JERRY, *qui n'y pense même pas.* — Je suis.

LE ROI. — Et par l'enthousiasme de cette foule sympathique?

JERRY. — Oui, elle est sympathique, mais trop domptée, apprivoisée.

LE ROI. — Comment?

JERRY. — Ce n'est pas une réelle foule.

LE ROI. — Qu'est-ce qu'il vous faut?

JERRY. — Je n'appelle pas une foule quand les peuples se tiennent dans leur place comme ceux-ci font, et regardent les choses tranquillement, au lieu de courir et de faire tête en avant pour les voir. Personne n'est heurté. Je n'ai pas même entendu d'aucun accident. En Amérique, dans le cas de réel enthousiasme, nous avons toujours d'innom-

brables personnes qui sont tuées, et au moins des jambes cassées ou des bras.

Le Roi. — Sapristi! Plaies et bosses!

Jerry. — Oui. En Amérique, nous avons généralement des catastrophes qui valent la peine, les plus terribles catastrophes dans le monde, ce qui regarde les inondations, les orages, les incendies et les foules... Mais je pense les peuples sont ici à leur aise parce que la voie est réellement presque large. J'irai donc voir dans les plus petites rues.

Le Roi. — Fichue idée!

Jerry. — Si vous n'aimez pas, vous me laisserez aller seul. Vous êtes un homme libre, quoique étant un roi. Je prierai seulement Votre Majesté de m'indiquer le chemin, parce que je ne sais pas, vous savez.

Le Roi. — Nous n'aurions garde de vous brûler la politesse, monsieur Shaw. Voulez-vous tourner ici, à gauche? Nous allons traverser le palais de Saint-James. J'ai idée qu'au coin de Saint-James's street et de Pall-Mall, nous pourrons assister à quelque jolie bousculade.

Jerry. — All right.

En effet, à peine ont-ils débouché dans Pall-Mall que les voilà bloqués au milieu d'une foule compacte. Les chaussées envahies comme les trottoirs. Vieilles filles. Pickpockets.

D'ailleurs, rien à voir, sauf la décoration des grands clubs. Et elle n'est pas riche, la décoration. Quelques festons de cotonnade rouge aux balcons des fenêtres du rez-de-chaussée. Çà et là un drapeau anglais ou un drapeau macédonien. Couronnes de feuillage. Ecussons avec les chiffres entrelacés des nouveaux époux.

Policemen placides.

Cris. — *Prô-grem!*... Three pence... — Bride's first night... Shilling, shilling... — Three pence. — *Prô-grem!*... Three pence.

Jerry. — Je vois il y a enfin une certaine foule de peuple, mais la décoration n'est pas réellement royale.

A ce moment, une bousculade se produit, une *réelle* bousculade. Les placides policemen deviennent, subitement et sans cause, enragés comme des moutons.

Ils se précipitent sur des piétons innocents, les bourrent, les enlèvent ici, les reposent là, abattent leurs larges mains sur des épaules qu'ils massent cruellement, administrent des coups de poing de professionnels.

Les policemen, *tout en se livrant à ces divers exercices.* — Come along, come along. (*Sans aucune hostilité d'ailleurs.*) Come along.

Les vieilles filles. — Oh!... Oh!... So rough! So rough!

Le Roi. — Sacrebleu!

— *Prô-grem!*

Les pickpockets opèrent.

Le Roi. — Aïe!... Ah! voilà les inconvénients de l'incognito.

— Three pence.

— So rough! So rough!

— Bride's first night.

— *Prô-grem!*... Threee pence.

Jerry, *épanoui.* — J'ai reçu un bon coup de poing! C'est drôle! Je suis le père du marié, et j'ai reçu un coup de poing!

Les policemen. — Come along, come along.

Le Roi. — Nous avons la fantaisie de retourner au Palais. Nous en avons soupé.

Un remous. Le roi se trouve séparé de Jerry Shaw. Deux gentlemen vêtus de complets à carreaux empoignent Jerry, l'un par le bras gauche, l'autre par le bras droit.

Premier complet. — Je vous reconnais.

Jerry. — Ah!

Deuxième complet. — M. Jeremy Shaw.

Jerry. — Oui.

Premier complet. — Bonjour.

Deuxième complet. — Comment allez-vous?

Jerry. — Très bien. Merci. Bonjour. Comment allez-vous?

Premier complet. — Très bien.

Deuxième complet. — Merci.

Jerry. — Qui êtes-vous?

Premier complet. — Reporter du H.

Deuxième complet. — Reporter du W.

Jerry. (*La main.*) — Que désirez-vous?

Le reporter du H. — Je désire vous prendre une interview.

Le reporter du W. — Moi aussi.

Jerry. — Qui m'a saisi le premier par le bras?

Le reporter du H. — Tous deux ensemble.

Le reporter du W. — Oui.

Jerry. — Mais si je réponds à tous les deux ensemble, je dirai les mêmes choses.

Le reporter du H. — Ça ne fait rien.

Le reporter du W. — Vous direz les mêmes choses, mais nous écrirons des choses différentes.

Jerry. — Bien.

Bousculade. Coups de poing.

— Oh!... So rough! So rough!

— *Prô-grem!*

— Come along! Come along!

Jerry. — Il me paraît difficile que nous causions ici, dans la foule.

Le reporter du H. — Venez.

Jerry, entre ses deux reporters, remonte pénible-

ment, et sans dire un mot, Saint-James's street.
On tourne à gauche : Saint-James's place.
Voie calme, déserte. De part et d'autre, maisons discrètes, maisons à *furnished apartments*, spécialement pour *bachelors*.
Encore plus loin. Le cul-de-sac qui termine Saint-James's place. Les bruits deviennent tout à fait lointains. Une échappée sur les pelouses de Green-Park, entre le mur latéral de Spencer house et la maison voisine.

JERRY. — Fumez-vous?

LE REPORTER DU W. — Oui.

LE REPORTER DU H. — Oui.

JERRY. — Prenez un cigare, s'il vous plaît. Ils sont bons. Cinq dollars. N'oubliez pas de mouiller le bout avant de couper.

LE REPORTER DU W. — Non.

LE REPORTER DU H. — Non.

Ils allument. — Quelques bouffées.

LE REPORTER DU W. — Bon.

LE REPORTER DU H. — Bon.

Ils arment leurs appareils photographiques.

JERRY. — Prêts?

LE REPORTER DU W. — Oui.

LE REPORTER DU H. — Oui.

JERRY. — Allez.

LE REPORTER DU W. — Comment...

LE REPORTER DU H. — ... vous appelez-vous?

JERRY. — Je répète : Jeremy Shaw.

LE REPORTER DU W. — Je vous prie de me raconter votre vie...

LE REPORTER DU H. — ... mais en peu de mots.

JERRY. — Mon cher père est mort littéralement de faim. Moi je vaux actuellement cinquante millions, je fais quatre millions *per annum*, et mon fils a épousé la petite-fille d'un roi. (*Clic.* — *Clic.*) C'est la photographie?

LES DEUX REPORTERS. — Oui.

JERRY. — Bien.

LE REPORTER DU H. — Est-ce vous qui avez arrangé ce mariage, ou votre fils?

JERRY. — Mon fils. Je l'ai seulement appris par le téléphone, vous savez.

LE REPORTER DU W. — L'approuvez-vous?

JERRY. — Complètement.

LE REPORTER DU H. — Que pensez-vous de cet événement?

JERRY. — Il est considérable.

LE REPORTER DU W. — Pourquoi?

JERRY. — Parce qu'il est le fécond mariage du vieux monde traditionnel avec le nouveau monde qui a besoin d'acquérir de l'antiquité.

LE REPORTER DU H. — Oh!... Vous pensez profondément.

JERRY. — Oui. J'ai le temps de penser maintenant, parce que mes affaires vont toutes seules sans que je m'en mêle. Réellement, elles vont mieux toutes seules. Alors je m'occupe à penser.

LE REPORTER DU W. — Pensez-vous que vous tiriez un réel avantage de cette union?

JERRY. — Oui, et toute l'Amérique aussi.

LE REPORTER DU H. — Pas en ce qui regarde l'argent?

JERRY. — Non, car la petite-fille du roi ne vaut rien. Mais je considère que je fais un bon placement quand j'achète, comme je vous disais, le passé.

LE REPORTER DU W. — Oh!... Pensez-vous que cela s'achète réellement?

JERRY. — Oui, puisque c'est à vendre, et je l'ai acheté deux fois. Mais cette fois-ci, c'est encore mieux.

LE REPORTER DU H. — Etes-vous si amateur de têtes couronnées?

JERRY. — Oui de ce côté-ci de l'eau, et seulement quand il s'agit d'un mariage.

LE REPORTER DU W. — Quel est le profit pour nous Américains?

JERRY. — Nous devons être des hommes complets, *videlicet* capter toutes les sources de force quelconques qui sont éparses dans le monde.

LE REPORTER DU H. — Je pense comme vous.

JERRY. — J'agis en conséquence.

LE REPORTER DU W. — Mais quelles sont d'après vous ces différentes sources de la force que nous devons capter? Enumérez-les.

JERRY. — La première et la plus importante est la santé. Ensuite c'est la richesse, parce qu'elle donne le pouvoir d'être soi-même heureux, de payer un grand luxe aux femmes et de faire des présents à ses amis. Car vous devez en toute circonstance donner la moitié de votre fortune à tel ou tel ami, s'il le désire. Une grande imagination est aussi nécessaire, pour trouver des inventions nouvelles, uniques ou les meilleures dans le monde. Le sang, la naissance est aussi nécessaire. Elle me manque, et même un peu à mes enfants, mais elle ne manquera pas à mes petits-enfants, qui seront les mieux nés dans les Etats. Enfin, je pense que rien de tout cela ne serait d'aucune valeur sans la religion. Car la vie est courte, et il importe peu d'être fort et heureux en ce monde, sans la morale et la foi qui promettent que chacun sera fort et heureux éternellement.

Le reporter du H. — Pensez-vous quelquefois à la mort?

Jerry. — Rarement. Je suis trop vivant pour penser à elle. En outre je désire mourir subitement, comme il arrive à la plupart de mes compatriotes qui ont travaillé beaucoup.

Le reporter du W. — Parmi les choses que vous avez énumérées, vous avez omis l'amour.

Jerry. — Oui.

Le reporter du H. — Pourquoi?

Jerry. — Parce qu'il va de soi.

Le reporter du W. — Comment?... Cependant je pense, d'après ce que vous avez dit, qu'il n'est pour rien dans le mariage de votre fils Mark avec la fille du roi de Macédoine?

Jerry. — Pourquoi? Que dites-vous? Je ne puis vous comprendre. Il est tout.

Le reporter du W. — Cependant elle l'épouse pour son argent, et il l'épouse parce qu'elle est la petite-fille du roi.

Jerry. — Oui. Cela veut dire qu'ils sont justement faits l'un pour l'autre. Et comme ils sont, en outre, beaux, jeunes, vigoureux et réellement religieux, ils doivent s'aimer et ils s'aimeront toujours, jusqu'au dernier jour, comme ils ont juré de le faire ce matin. Mais ceci ne concerne qu'eux, et non pas moi.

Le reporter du W. — Oui. Je vous demande pardon.

Le reporter du H. — Et je vous remercie.

Jerry. — Avez-vous besoin d'une autre photographie?

Le reporter du W. — Le jour baisse.

Jerry. — Je le regrette... Je dois maintenant vous quitter et retourner au Palais, pour dire adieu à mon fils et à ma chère belle-fille.

Le reporter du H. — Partent-ils?

Jerry. — Immédiatement. Ils voyageront à bord de leur yacht, qui les attend à Portsmouth. Ils prendront le train tout à l'heure.

Le reporter du W. — Bonjour.

Jerry. — Bonjour.

Le reporter du H. — Bonjour.

Ils disparaissent. Jerry revient vers Saint-James's street. Foule. — Cris.

— *Prô-grem!... Prô-grem!...*

— Come along, come along...

Jerry, *avisant le roi de Macédoine.* — Oh!... Sa Majesté... Curieux!...

Le Roi. — Vous revoilà? C'est comique.

Jerry. — Le monde est petit.

Le Roi. — Mon cher, je crois que nous avons tout juste le temps de regagner le palais dare-dare.

— Come along, come along...

Le roi de Macédoine et Jerry Shaw traversent le palais de Saint-James, le parc. — La pièce d'eau, pont suspendu. — Le *Birdcage Walk*, et tout droit jusqu'à Buckingham.

La réception est depuis longtemps terminée.

Dans un petit salon, au premier étage, se tiennent: Mrs Shaw, Clelia, la marquise de Tiercé douairière, le comte de la Chapelle-Anthenaise et Louis son fils, Diana et Tiercé, Biddy et Bertie avec François et Blanche, le prince héritier de Macédoine, enfin Mark et la mariée, ceux-ci en costume de voyage.

Clelia. — Oh! enfin!

Biddy. — Voilà p'paw!

Mark. — Et le Roi.

Le Comte. — Où diantre étiez-vous passé, monsieur? (*Au roi.*) Votre Majesté s'était soustraite pour quelques minutes aux fatigues de la représentation?

Le Roi. — En effet.

Jerry. — Nous fumions mes cigares dehors.

Tiercé. — On n'attendait plus que vous.

Jerry. — Quoi pour faire?

Le Comte. — Les jeunes époux sont sur le point de partir, monsieur.

Jerry. — Mais ils ne sont pas partis. Donc je ne suis pas en retard... Etes-vous réellement partant, Mark?

Mark. — Oui, dans cinq minutes.

Jerry. — Nous avons juste le temps de vous dire adieu.

Un temps, et puis tout d'un coup, comme si quelqu'un avait donné le signal, le groupe des adieux de Louis XVI.

Cris inarticulés.

Larmes.

Encore un temps.

Tout le monde s'essuie les yeux.

C'est fini.

Mark, *avec le plus grand calme.* — Nous partirons maintenant.

Descente de l'escalier.

Dans la cour, un landau très simple, mais aux armes royales et à la livrée de la cour.

Mark et la jeune princesse sa femme y prennent place.

La nouvelle Mrs Shaw donne sa main à baiser une dernière fois. On défile, et cela n'est pas sans quelque solennité. Le comte de la Chapelle-Anthenaise essuie une larme.

Depuis une bonne demi-heure, la foule massée devant le Palais n'en voit plus sortir que des omnibus qui sont clos de toutes parts comme nos voitures cellulaires.

Ces omnibus renferment simplement les bagages des voyageurs

Le landau sort. Il tourne à droite (vers Victoria station — cinq minutes au petit trot.) Quelques acclamations.

Alors, tandis que le roi de Macédoine, de nouveau troublé par ces hurras lointains, disparaît sans prendre congé de personne, tandis que les divers Tiercé, Shaw, etc., restent là, ne sachant que faire, où aller, désemparés, un peu mélancoliques, — les quatre enfants, Bertie, Biddy, Blanche et François s'échappent. Ils vont dans les *private grounds*.

La nuit est tombée. L'air est très frais. Mais ils ne sentent pas la fraîcheur. Ils sont tristes. Ils s'égarent dans les allées tortueuses, sous les grands arbres dénudés. Ils vont jusque tout au bout du jardin, jusqu'à la pointe formée par le croisement de *Constitutional Hill* et de *Grosvenor place*.

Ils s'arrêtent, et longtemps ils écoutent le grand murmure de Londres.

Biddy. — Nous devons aussi nous dire adieu maintenant.

Bertie. — Oui.

Blanche, *en larmes*. — C'est affreux! Bertie... (*Elle n'ose pas embrasser Bertie, alors elle embrasse son frère.*) Mon petit chat...

François, *sanglotant*. — Oh! Oh! Oh!

Bertie. — Pourquoi pleurez-vous, chère Blanche?

Biddy. — Et vous, cher François, mon cher propre garçon?

Blanche. — Vous allez partir aussi...

François. — Demain...

Biddy. — Cela ne fait pas matière puisque nous aimons chacun l'autre.

Bertie. — Et non pour un temps, mais pour toujours.

Blanche. — Nous allons être séparés par des milliers de lieues!

François. — Je ne peux pas supporter l'idée que je ne reverrai peut-être jamais ma chère Biddy!

Biddy. — Pourquoi dites-vous cela? Je crois au contraire que nous aurons beaucoup d'opportunités de nous rencontrer.

Bertie. — Le monde est si petit!

Biddy. — Il serait mieux si nous vivions toujours ensemble, mais on ne peut rester continuellement dans la même place. Il faut remuer.

Blanche. — Nous aurons l'Océan entre nous!

Bertie. — Il est facile de le traverser. C'est comme si vous demeuriez de ce côté-ci d'une avenue et nous de l'autre côté.

François. — En voilà une comparaison! L'Océan est une avenue d'une largeur incroyable!

Biddy. — Non, c'est étroit. Je pourrai toujours m'imaginer je suis à côté de vous.

Blanche. — Comment ferons-nous pour échanger nos pensées? Il faut des jours et des jours pour que les lettres parviennent!

Bertie. — Mais il faut peu d'heures pour les dépêches.

François. — Les lettres et les dépêches! Qu'est-ce que c'est que ça, les lettres et les dépêches? Je n'entendrai plus votre jolie voix!

Biddy. — Il est probable vous l'entendrez dans le téléphone, quand il sera établi entre les deux mondes, qui ne saurait tarder.

François. — Je ne vous verrai pas!

Biddy. — Oh! si, car je vous enverrai ma photographie tous les mois, et vous pourrez voir ainsi à mesure comme je change.

Bertie. — Je ferai ainsi, ma chère Blanche.

Blanche. — Merci... Mais vous ne serez pas là!

Bertie. — Oui... Nous ne pourrons plus secouer les mains ensemble... Mais nous aurons le souvenir... l'espérance d'autres opportunités pour nous rencontrer dans cette vie... et la foi qu'elle est seulement une préparation à l'autre vie, où nous nous embrasserons éternellement.

Blanche. — Oui...

Biddy. — En attendant, nous devons nous embrasser ici pour la dernière fois. François, mon doux cœur!

Silence, entrecoupé de petits sanglots.
Le grand bruit sourd de Londres.

Voix, *au loin, dans la direction du Palais*. — Hallô!... Où sont-ils?... Venez ici.

Bertie. — Hallô!... Nous sommes venant.

Ils vont.

Par deux, par trois dans les voitures.

Retour à l'hôtel Cecil.

Buckingham gate — Grosvenor place — Hyde-Park corner — Piccadilly.

Le long de Piccadilly, des pots à feu sont allumés.

Les flammes vacillantes éclairent brutalement les rez-de-chaussée et laissent tout le haut des maisons dans l'ombre. Les rues sont comme des fournaises rouges où une foule de silhouettes s'agite.

On chante, on hurle, on rit.

Cabs, bicyclistes.

Des filles en chapeau.

Des marchands de journaux qui vendent déjà le compte rendu de la fête :

— Royal wedding!... Royal wedding!

Et les débitants de brochures suspectes qui crient :

— Bride's first night! Bride's first night.



En vente dans la même collection :

CRUELLE ÉNIGME, par **Paul BOURGET**, de l'Académie Française.
ILLUSTRATIONS DE A. CALBET.

FLIRT, par **Paul HERVIEU**, de l'Académie Française.
ILLUSTRATIONS DE F. BELLENGER.

LA MAISON DES DEUX BARBEAUX, par **André THEURIET**
de l'Académie Française.
ILLUSTRATIONS DE HUARD.

L'ABBÉ JULES, par **Octave MIRBEAU**
ILLUSTRATIONS DE HERMANN-PAUL.

ANDRÉ CORNÉLIS, par **Paul BOURGET**, de l'Académie Française.
ILLUSTRATIONS DE STARACE.

LA GLU, par **Jean RICHEPIN**
ILLUSTRATIONS DE LAURENT-DESROUSSEAUX.

SIRE, par **Henri LAVEDAN**, de l'Académie Française.
ILLUSTRATIONS DE CONRAD.

LES DIABOLIQUES, par **BARBEY D'AUREVILLY**
ILLUSTRATIONS DE MARODON

CÉLESTE PRUDHOMAT, par **Gustave GUICHES**
ILLUSTRATIONS DE RENÉ LELONG.

SOUVENIRS DU VICOMTE DE COURPIÈRE, par **Abel HERMANT**
ILLUSTRATIONS DE A. CALBET.

MONSIEUR DE COURPIÈRE MARIÉ, par **Abel HERMANT**
ILLUSTRATIONS DE A. CALBET.

L'ARMATURE, par **Paul HERVIEU**, de l'Académie Française.
ILLUSTRATIONS DE LAURENT-DESROUSSEAUX.

LES DEUX ÉTREINTES, par **Léon DAUDET**
ILLUSTRATIONS DE DABAT.

L'INCONNU, par **Paul HERVIEU**, de l'Académie Française.
ILLUSTRATIONS DE H. MORIN.

MÉMOIRES D'UN JEUNE HOMME RANGÉ, par **Tristan BERNARD**
ILLUSTRATIONS DE HERMANN-PAUL.

Il paraît un volume au commencement de chaque mois.

Achevé d'imprimer
Pour M. Arthème FAYARD
sur les presses de la maison
WELLHOFF et ROCHE



Il parait un volume au commencement de chaque mois

Imp. Wellhoff et Roche, 55, rue Fromont, Levallois-Perret. Tél. 518-15


GETTY CENTER LIBRARY
3 3125 00037 8154

